

201

" Eh ! bien dit le beau-frère, tu t'ennies à Salat, ne cache pas, nous le comprenons; aussi nous ne voulons pas que tu y reviennes. Dieu merci, il y a de la place pour toi ici, restes-y nous en serons tous bien heureux. C'est pour fêter ton retour que nous avons fait ce repas et que nous y avons invité tous les parents et les amis." Mais si ces bonnes paroles, applaudies par tous, si les tendres instances de La Soeur, si les aimables taquineries de ses frères, si les supplications de tous ne peuvent ébranler la résolution de la jeune fille. Tout ce que l'on peut obtenir (et on n'y eut pas grand succès puisqu'il était trop tard pour repartir) fut qu'elle put place au festin et qu'elle ne repartit que le lendemain. Ensuite s'en alla-t-elle de très grand matin bousquant les aubus et courant roulé à toutes les émotions. Elle agit de même peu de jours après avec les Messieurs Cadette et entra au Noviciat de Sainte-Marta le 1<sup>er</sup> Novembre 1880. Ses années de probation furent heureuses. Nature ardente, mais déjà molâtée par une longue pratique du renoncement et de la vertu, elle se montra toujours humble, respectueuse, soumise, généreuse et dévouée. Elle put l'habillement reçut le nom de Si Lésaire le 29 juillet 1881. Elle prononça aussi ses vœux en la fête de St Michel Archange dès l'année suivante. Déjà employée à la cuisine dans son Noviciat, notre bonne Soeur Lésaire continua durant 29 ans encore ce pénible labeur. Toujours levée à 4 heures (et beaucoup plus tôt encore les jours de fête) elle demandait vaillamment rivée à son fourneau jusqu'à 9 heures du soir. Les saisons avaient beau se succéder, enjamber le faste et courrir les arômes de fleurs ou de fruits, que le soleil brillât ou que le ciel fût brumeux, que il fût une température agréable, fraîche ou brûlante, elle ignorait tout de son horizon, son atmosphère n'étaisait que en Dieu Pour Lui elle renonçait à tous les soulagements que procurent les récréations et les petites promenades au grand air Occupée seulement, semblait-il de souci des casseroles et du pot-au-feu, elle songeait au repas du ciel, et faisait de douces haltes dans le cœur du bon Marteau, elle se tenait de toutes choses pour en mieux gravir les sommets.

D'un tempérament peu robuste, Si Lésaire, on le

conçait, ne pouvait pratiquer une si continue abnégation et une si haute vertu sans que sa santé s'assouvisse. On ne voulait point d'autre sans souffrance. Jamais elle ne demanda d'autre repos que celui de la retraite (que nos Mères lui envoyaien le plus souvent faudrait en son cher pays de Tarlat). Cependant à mesure que s'usaien ses forces physiques, la chère Soeur ne réussissait pas toujours à contenir les vives douleurs de son caractère. Elle manqua parfois peut-être d'indulgence pour les maladies, les lenteurs ou les fatigues que sa complexion et son intelligence ne pouvaient admettre. Elle fut aussi une occasion de grands mérites pour quelques pauvres Soeurs moins bien douées qu'elle à certains regards et, sans doute, ne le soupçonna-t-elle jamais.

Les dernières années de la vie de Soeur Céïarie furent toutes marquées par une sévère besoûche. En décembre 1909, le mal fut assez grave pour inspirer des inquiétudes. Elle se remit cependant, mais elle demeurait déprimée, maigrie et avait de fréquents accès de fièvre. La mort de Soeur Soeur, arrivée au printemps de 1910, accéléra encore la ruine de cette chère Santo. Notre vaillante Soeur Céïarie tint bon pourtant durant plusieurs mois encore. Terrassée enfin novembre 1910 par une nouvelle et grave bronchite, elle fut même guérie vers la mi-décembre. Mais l'absence de cuisine eurent raison, hélas! Le dernier retour à la Santo. Le 1<sup>er</sup> Janvier suivant, elle s'alita de nouveau et désormais les accès du mal se firent plus que des accalmies. La tuberculose envahissait les organes, trop usés, hélas! pour appeler la moindre résistance à ce terrible mal. Décoragée en mars par la déperdition de ses forces, remplie d'espoir en avril et mai, Sœur Céïarie (sur l'ordre de notre Révérende Mère) fit partie du pèlerinage national à Lourdes, le 24 Septembre 1911. Elle en supporta bien les fatigues, y jouit beaucoup, y accepta l'inaction, la maladie et la mort plus et mieux qu'elle ne l'avait fait encore (renonçant à la guérison pour obtenir celle des autres malades) et nous revint content, mais non guérie, hélas! Tout l'hiver elle continua à se lever assez tôt pour assister à la Sainte Messe et y faire la Sainte Communion; elle travaillait dans sa cellule, elle visitait un peu les autres malades et Sœur Marie-Auguste en qui elle avait une grande confiance et qui l'élle connaîtait particulièrement. Elle était non seulement résignée, mais aimable et presque gaie. Des nuits enfiévrées et sans sommeil, de fréquents accès d'hémoptysie l'épuisaient; on fut intervir le docteur pour que notre chère Soeur acceptât de recevoir la Sainte Communion au lit 3 fois par semaine, ce qui lui permettrait de se reposer davantage.

Mais elle ne tardait guère à se lever après la visite du Bon Pasteur et, bien qu'elle n'eût plus que le souffle (<sup>elle dépendait encore,</sup> nous seulement pour la Sainte Messe les 4 autres jours de la Semaine) mais encore pour la la lecture et même pour le jardin chaque fois que l'y autorisait la Sœur infirmière. Elle agit encore aussi le 26 mars 1912, la température étant très douce, elle demeura longtemps dehors et se rentra chez elle que après avoir visité certains aménagements nouveaux du côté du pensionnat. Sœur Marie-Auguste lui fit aussitôt sa petite visite quotidienne. Notre chère malade avait déjà en main un raccordement; elle reçut aimablement sa visiteuse qui ne la quitta qu'au son de la cloche appelant au chemin de la Paix. Aussitôt si l'esaiie se disposait à descendre elle-même à la tribune, mais elle n'en eut pas le temps. Suffoquée par un crachement de sang, elle expira dix minutes après le départ de S. Marie-Auguste en recevant l'extrême-onction. La Sœur infirmière avait eu à peine le temps de prévenir notre Sr. Mère et M<sup>e</sup> l'automobilier qui étaient accourus aussitôt. Si l'esaiie était dans la 62<sup>e</sup> année de son âge et dans la dernière de sa profession religieuse,

C'était le 25 Mars 1912

---

## Mme Mechtilde

Castillonnes

Pour garder le souvenir de la vie et des vertus de notre bonne et Sainte Mère Mechtilde Frontaliard, nous ne pouvons mieux faire que de transcrire ici les éloges qui en furent faits, au jour de ses obsèques, par Monsieur le Curé et par Monsieur le Maire de Castillonnes. Voici d'abord celui de M<sup>e</sup> l'Abbé

"Mes frères, Avant la fin de cette triste cérémonie, j'ai le devoir de saluer au nom de la paroisse entière la dépouille mortelle de Jeanne-Françoise Frontaliard, en religion Sœur Mechtilde, Supérieure depuis 40 ans de l'Hospice de Castillonnes.

"Je dois exprimer la tristesse et les profonds regrets que cause sa disparition, je dois dire l'estime universelle dont jouissait la bonne Mère, je dois appeler en quelques mots les bonnes exhortations et les grandes leçons que nous présentent sa vie et sa mort.

Quelle belle vie, mes frères, que celle de Sœur Mectilde ! Ce qui fait la  
 beauté d'une vie c'est son unité : être guidé toute sa vie par une seule  
 pensée, poursuivre toujours sans se détourner de sa voie le même but,  
 quand ce but est noble et grand, n'est-ce pas, mes frères, ce qui fait dire  
 aux hommes : Voilà un noble caractère, voilà une belle vie ! Mais quand  
 le but pourvu dépasé la grandeur humaine, quand la pensée unique  
 qui dirige la vie est la pensée de plaire à Dieu ... alors la vie reste belle  
 aux yeux des hommes, certes, mais elle l'est surtout aux yeux de Dieu.  
 Celle fut la vie de notre regrettée Supérieure.

Jeanne Françoise Toulalier naquit en 1841, dans le diocèse  
 de Dieppeux à Maubeuge-Mérignac. Elle appartenait à une famille  
 très chrétienne qui sur 9 enfants en donnaient 2 à l'Église. L'aîné et  
 jeune fille, Jeanne-Françoise se distinguait déjà par sa piété et  
 son intelligence. À l'âge de 15 ans, elle entra à l'Ecole Normale  
 que dirigeaient alors les religieuses du Sauveur. De plus  
 en plus la voix de Dieu se faisait entendre à cette jeune élève et  
 peu à peu, à 20 ans, Françoise entrait au Noviciat des Soeurs de la  
 Mère. Le 1<sup>er</sup> octobre 1862, elle faisait sa profession religieuse (Nous  
 nous préparions à célébrer, mardi prochain, le cinquantième de cette  
 profession) Dieu nous l'a pris pour qu'elle célébre au ciel ses noces  
 d'or. — Jeanne Françoise, devenue Sœur Mectilde, fut envoyée  
 à Montfort; elle y fit son apprentissage d'infirmière des  
 pauvres, des malades, des infirmes. Dès ce moment, elle se dévoua  
 sans compter. Ce dévouement alla même jusqu'à l'imprudence  
 puisque au chevet de ses malades, elle contracta elle-même un  
 mal qui ne la quitta plus et fut toute sa vie un sujet de  
 continues souffrances, mais aussi de continuels meutes. Quelque  
 temps après, elle vint à Issigeac; elle y rencontra - dans la  
 Supérieure une amie bien fidèle que le bon Dieu a conduite  
 à son lit de mort et qui a reçue dans son dernier soupir.

Mais c'est à Castillonnes que Dieu destinait S. Mectilde  
 et c'est là surtout qu'elle devait faire l'œuvre de son service  
 époux. Il y vient en 1870, elle ne l'a plus quitté. En arrivant  
 elle trouva comme Supérieure à l'Hospice Mère Hélène dont les  
 plus anciens s'étaient vus, mes frères, aimant à redire la bonté,  
 la douceur, la sainteté. Sœur Mectilde la regarda comme une  
 fille dévouée et c'est à côté d'elle qu'elle reposera dans notre  
 cimetière à l'ombre de la Chapelle de Notre-Dame de Castillonnes.  
 Pendant quelque temps, S. Mectilde, encore forte jeune, s'occupa

(P'exima)

des petits enfants de l'asile et, en 1873, elle devint Supérieure de l'Hospice.  
 "Voilà, mes sœurs, la trame de la vie de Sœur Mettildé, mais les vertus, les qualités, les vêtements qui en formaient le fond, qui pourraient les dire?..."  
 "Nous en soupçonnons quelque chose nous tous qui l'avons connue et appréciée. Malgré son humilité qui cherchait toujours à se cacher, nous savons quel bien elle a fait aux pauvres; nous savons qu'elle se souvient d'écouvrir des misères qui se cachaient et que'elle les a dévoilées; nous savons que sa bonté ne connaît pas de limites; que si elle a eu un défaut c'est de ne jamais soupçonner la mauvaise foi chez ceux qui parfois abusaient de sa bonté. Si nous voulons savoir que la Sœur de Mère Mettildé fut aimable demandons-le aux pauvres qu'elle a soignés, aux religieuses qu'elle a eues sous sa direction toute maternelle. Aussi tout le monde l'aimait et personne n'a entendu une voix discordante dans le concert d'éloges qui commença dimanche dernière quand la ville étonnée apprit que la mort venait de frapper l'hospice en plein coeur.

"Sœur Mettildé avait une piété profonde qu'elle manifestait d'une manière toute particulière pas tout-à-fait ordinaire pour tout ce qui regardait l'assumulation des autels, l'entretien du linage de l'église. Tous ceux qui l'ont vue à l'œuvre savent que c'était là son travail préféré, celui qu'elle accomplissait avec le soin le plus minutieux, celui qu'elle se réservait jalousement, qui elle ne voulait confier à personne. Elle avait tout l'amour pour la Sainte Eucharistie! Le soin de l'église a été sa dernière préoccupation. Vendredi elle alla garnir la chapelle Notre-Dame; Samedi elle visita pas trois fois à l'église: "Seigneur, a-t-elle pu dire à Dieu, j'ai aimé la beauté de votre Maison."

"J'ai hâte d'arriver à la grande leçon que nous donne la mort de notre bien-aimée Supérieure. Il est en effet la mise en action de la parole de l'Évangile: « Visez car vous ne savez à quelle heure le Seigneur doit venir. Ayez la senteur aux reins et dans vos mains les flambours allumés, semblables à des hommes qui attendent leur Maître et qui se tiennent prêts à lui ouvrir dès qu'il arrivera et frapper à la porte. Heureux les serviteurs que le Maître à son retour trouvera veillant ainsi! » - Le Maître est venu à l'improviste et il a trouvé la fidèle Servante prête à paraître devant Lui.

Dimanche matin, elle a communiqué une dernière fois, elle s'est livrée à ses occupations journalières; elle a préparé le pain bénit qu'elle partait à l'église chaque dimanche et, au moment où elle partait, l'apoplectie l'a touchée... Elle n'a plus parlé, elle n'a plus fait un mouvement jusqu'au dernier soupir!... Fin terrible pour une âme pécheresse; fin inquiétante pour une âme ordinaire; fin consolante pour une âme comme la Siene qui se sentait toujours prête à paraître devant Dieu.

Sainte, elle l'avait déjà donné à Dieu et n'avait jamais songé à revenir Sur ce bon pépetuel et le Seigneur est venu sans l'avoir reçue Souvenir, cette vie qui était à Lui depuis longtemps

" Il ne suffit pas pour nous l'admirer ce qui est bon et ce qui est bien dans la vie et dans la mort de Sœur Mathilde.  
" Comme elle, nous devons servir Dieu; comme elle, être toujours prête à mourir. Vivons de telle sorte que la mort, même la plus subite, ne nous surprenne pas loin de notre Dieu. N'oublions pas aussi que nous avons un devoir à remplir à l'égard de celle que nous regrettons: aux témoignages de respect et d'admiration, " soignons nos frères. Aussi pure que soit une âme, elle a encore besoin d'être purifiée; aussi belle qu'elle soit, elle a besoin d'être rendue encore plus belle pour être digne de posséder Dieu dans le Ciel. Nous prenons donc avec ferveur, afin que Dieu donne bien vite la paix éternelle, le bonheur qui ne finit pas à l'âme de sa fidèle servante Jeanne-Françoise Routhier."

Ainsi - Aïe - Aïe - Il

Méunis ici aujourd'hui pour dire un dernier adieu à celle qui si longtemps nous donna l'exemple de toutes les vertus et de l'abnégation la plus entière je me sens impuissant à trouver les mots qui il conviendrait de dire pour parler dignement d'une vie si remplie de bonté et de délicate charité. - La bonne Sœur Mathilde arriva à l'hospice de Castillon en 1870 (il y a de cela 12 ans) n'a jamais cessé depuis tant d'années de prodiguer ses soins à nos malades, ses consolations aux affligés, toujours si nombreux, hélas! à tous... à toutes, quand le malheur est venu frapper à cette porte elle est venue; nous l'avons vécue à notre joie nous apportant avec la douceur de ses consolations le mal d'espérance qui est un réconfort et "sa prière pour ceux qui nous quittaient. Deux générations l'ont vécue à l'œuvre, c'est à dire l'ont aimée. C'est toujours avec le plus profond, le plus affectueux respect que chacun

prononçait son nom - Si Mechtilde - exemple de douceur,  
d'indulgence et de bonté - Telle était la pensée de chacun de nous  
en évoquant son image - Les pauvres, les vieillards, trouvaient  
sans cesse auprès d'elle la bienveillance, la patience constante  
qui rendait l'aide meilleure, le secours plus précieux. Aussi,  
combien de regrets viennent aujourd'hui se rencontrer sur  
cette tombe encore ouverte, que de larmes sincères coulent au  
grand jour; combien d'autres aussi (non moins sincères)  
discrettement se cachent faisant partie de sociétés douleur,  
confidées - Seulement quelques-uns lesquelles elle a partagées  
sans son voile le matin d'apaisement, faire briller l'espace aux  
yeux qui n'en voyaient plus.

" Venu toute jeune religieuse à Issigeac (c'est de là  
qu'elle nous fut envoyée pour ne plus nous quitter) et ayant  
demeuré fort peu de temps en cette ville, elle y avait déjà  
pourtant conquis tout le monde par son aimable simplicité,  
son dévouement à tous et à ses Soeurs. Chacun la regrettait  
sincèrement au jour de son départ. Celle de ses Soeurs qui  
arriva avec elle au Couvent d'Issigeac et qui, comme elle, a suivi  
une longue carrière de vertueux sacrifice la pleure avec nous à  
l'heure présente la voyant disparaître si rapidement dans la  
souci du dernier adieu qui console et nous dit : au revoir !  
" Nos Soeurs d'ici, Soeur Mechtilde vous pleurent et vous regrettent  
à nos jours elles vous furent bien la Mère, la vraie Mère méritant  
toute la grandeur de ce nom. Longtemps, toujours dans  
l'oubli demeura présent à leur mémoire comme il  
demeure présent à la mienne. Nos pauvres Soeurs, ceux qui  
vous ont suivie jusqu'ici, tous ceux aussi qui ont eu  
le chagrin de ne pouvoir venir vous dirent comme nous :  
" Merci, bonne Soeur Mechtilde, vous emportez tous nos  
regrets, tous nos respects, toute votre vénération "

Discours prononcé au cimetière par le  
Glaire de Castillonnes le 9 octobre 1912.

Soeur Mechtilde est décédée le dimanche 9 octobre 1912  
dans la 72<sup>e</sup> année de son âge et la 50<sup>e</sup> de sa  
profession religieuse

8 oct. 1912

# Mère Mathilde Fontalizoni

Notes de Mère Euphrasine

Les premières années de Mère Mathilde s'écoulent à la campagne où elle fréquentait l'école de son village (Mauzens - Miremont, canton du Bugue). Son caractère facile et joyeux la faisait chérie non seulement de ses frères et soeurs (tous ses amis, ils étaient 8), mais encore de ses compagnes. À 15 ans, elle fut envoyée au pensionnat dirigé à Lèvassor (à côté de l'école Normale) par les religieuses du Sauveur. Les pieuses éducatrices cultivaient avec succès les germes des vertus déposés dans le cœur de Jeanne-Françoise par M<sup>e</sup> et M<sup>e</sup> Touchaisant et notre jeune fille ne tarda guère à faire l'admiration de ses nouvelles compagnes. Déjà elle aspirait à la vie religieuse et dès qu'elle eut obtenu le consentement de ses vertueux parents, elle entra au Noviciat de Sainte-Marthe. Ainsi que l'un de ses frères relatait l'habit des Enfants de Saint-Dominique - Notre Dame des Anges et Mère Clémilde Brugière (Mistress des Novices) reconnaissent dans la jeune prétendant une piété solide, un jugement fair et une grande amérité de caractère, qualités précieuses qui déclinaient le cœur qui elle ferait un jour.

Après sa profession la nouvelle religieuse fut envoyée à l'Hôpital de Montpon pour y être employée au soin des malades. N'oubtant que son zèle et son dévouement, elle y contracta un rhume qui aucun soin ne put vaincre et qui fut tout le long de sa vie une continue occasion de grands martyrs et de cruelles souffrances. Après deux ans d'un laborieux apostolat à Montpon, une œuvre d'un autre genre appelait Soeur Mathilde à Tulle : il s'agissait de l'école fondée en 1863 par notre Sainte Supérieure, M<sup>e</sup> le Chanoine Jullié. Là aussi, Mère Mathilde sut se faire apprécier et aimer. Mais Castillonnès devait offrir un plus vaste champ au zèle de la jeune religieuse. L'Hôpital n'était alors pour Supérieure la bonne Mère Hélène dont la mémoire vit encore parmi bon nombre d'habitants de la localité. Si Mathilde fut pour elle une fille aimante allégeant le plus possible le poids de sa charge et aussi celle des années. Ayant déjà rempli une

Mère Emmanuel

longue carrière, Mère Hélène était née pour le Ciel, le Chœur  
Morte l'appela à Lui au mois de mai 1872. Si Mectilde  
qui avait déjà fait ses preuves fut toute désignée pour

Ce fut au grand contentement des hospitalisés et de tous les habitants de Castillonnes.  
Elle était si bonne, si délicate, si attentionnée pour  
tous, oubliant sans cesse pour rendre service ou  
pour faire plaisir. Les religieuses qui lui étaient en-  
voiées trouvaient en elle une Mère tendre et dévouée  
et lorsque un changement venait lui en élever quel-  
que chose c'était un déclirement réciproque tempéré  
toutefois par l'obéissance car si Mectilde avait un  
grand respect pour l'autorité. Humble, timide, per-  
fusante menu, mais ce rapport là, elle ne prenait  
aucune décision sans avoir consulté les Supérieures  
Lorsqu'elle ne pouvait absolument pas recourir à  
l'église et que les choses à décider étaient de  
moindre importance, elle exposait les sortes et les  
difficultés à la Supérieure du couvent qui, elle-même,  
témoignait une grande confiance à Mère Mectilde.  
Elles vivaient en si bonne intelligence que les deux  
maisons se renseignaient pour ainsi dire entre elles.  
Telle grande fut la douleur de Mère Mectilde lorsque en 1903,  
elle vit fermer ce cher Couvent et partir les Soeurs  
qui l'aimait tant. Toute ne quitta cette tristesse :  
"Je ne peux plus rire ni plaisanter depuis que nos  
Soeurs sont parties", disait-elle souvent, car rien  
ne saurait remplacer l'influence de la religieuse  
sur les enfants et les jeunes filles de nos écoles...  
A mesure que Mère Mectilde avançait en âge, ses  
vertus s'accentuaient profondément. Calme et sereine  
quelles que fussent les difficultés, les exigences ou  
les disgrâces, jamais la souffrance, la fatigue,  
le poids des années ne l'en empêcheraient de se donner,  
de se dépenser sans compter. Son abord facile  
lui ouvrait toutes les portes, le riche versait dans les  
mains les pauvres qu'elle distribuait au pauvre.  
Elle avait des consolations pour toutes les familles,

un baume pour toutes les souffrances.

Que de malades elle a préparés à la visite du prieur... Que de pécheurs lui donnaient leur conversion. Avec un tact exquis, avec une délicate bonté, elle gagnait les coeurs pour les porter à Dieu.

ses exemples étaient une prédication envoiée d'humilité d'abnégation, de patience, de douceur, de piété vive et profonde. Ses soeurs voyaient en elles une mère, un modèle, un guide sûr; la population entière la vénérait.

Que de lieux de son adresse et de son goût pour la décoration des autels!.. Son amour pour N. S. et sa Sainte Mère la rendait ingénue à embellir les cérémonies de l'église; quelles que fussent d'ailleurs la fatigue et les occupations de sa charge, elle ne reculait devant aucune entreprise, devant aucun travail capable d'y contribuer.

Cette petite de charité, absolument abandonnée aux volontés divines, l'âme de Mère Mechtilde était ouverte pour l'Eternité. Aussi le Céleste époux des Vierges vint-il la cueillir le dimanche 5 octobre 1912. Reconvertis par l'apoplexie sur le seuil de l'hospice qu'elle fréquentait pour se rendre à la grand'Messe, Mère Mechtilde expira dans la pauvreté sans avoir reçus connaissance. Ceste la ville de Castillonnes défila sans interruption durant deux jours devant les restes de la chère Mère que tous voulaient revoir, que tous pleuraient, dont on faisait à haute voix les plus beaux et les plus touchants éloges.

Les funérailles furent un triomphe. Le deuil était conduit par notre bien-aimée Mère Agnès Tauré accompagnée des Supérieures d'Issigeac et d'Eymet, des Soeurs de l'Hospice de Castillonnes et de plusieurs autres venues d'Issigeac, d'Eymet, de Lalinde, d'Aubat, de Bergerac surtout.. Une modeste tombe (entre celles de Mère Hélène et de Mère Rosalie Desplat) garde pour l'éternité les cendres de notre regrettée et vénérée Mère Mechtilde Frontalierant -

Puisent ces quelques lignes perspectives dans cette famille religieuse le souvenir de ses vertus.

D<sup>e</sup> Louise Guyon

Sorat

---

# M<sup>e</sup> Marie de la Croix Durand

Noviciat

S<sup>e</sup> Marie de la Croix naquit le 20 Mai 1849 à Bergerac, où son père, Pierre Durand remplissait les humbles fonctions de facteur. Lucile Dion, sa mère était femme du saint et savant abbé Dion dont la mort prématurée laissa dans le clergé de Bergerac un grand vide et donna diverses regrets. M<sup>r</sup> Macouy, pour décharger M<sup>e</sup> Durand, qui avait plusieurs autres empêches, confia la petite Amélie à ses filles de Lataulanche. Il avait alors trois ans; elle resta jusqu'à son entrée au Noviciat et fut pendant tout ce temps très pas gâté, mais baignée et choyée comme pouvait le faire les bonnes Soeurs Soeurs et M<sup>e</sup> de la Croix. Malgré son caractère un peu féri et indiscipliné, Amélie répondit bien à cette honte qui alla jusqu'à se charger d'une tasse d'<sup>1</sup> t, en plus de ce moins que la Mère leur permettait et qu'elles mirent à la nourrice à Lataulanche. Heureusement ce petit ange espagnol parvint sans mal vers les cœurs. A 20 ans, le 1<sup>er</sup> Juillet 1869, Amélie entra au Noviciat. Elle y eut pour directeur M<sup>r</sup> Bouvet et pour initiatrice la S<sup>e</sup> M<sup>e</sup> Angèle Doret. C'est dieu avec quel bonheur elle fut initiée. Le 17 Juillet 1870, elle put habiter avec le nom de S<sup>e</sup> Marie de la Croix. Elle fit profession le 18 Juillet 1871 elle fut envoyée à l'Abbaye où elle fut accueillie par son Noviciat avec Mère Emmanuel qui venait d'y être nommée. Sept mois après avoir

pendant plusieurs années dirigé les Novices, Pentralhans, S<sup>e</sup> M<sup>e</sup> de la Croix fut nommée alternativement à St-Michel et à Mussidan. Enfin en 1879 à son grand contentement et à celui des Soeurs Soeurs, elle fut rendue à Lataulanche. Malheureusement, qq temps après, le typhus dans la maison d'une sous-maitresse fut une calamité fatale et vaine sur ce bonheur. Sous l'influence involontaire de cette jeune personne, S<sup>e</sup> M<sup>e</sup> de la Croix fut appelée elle aussi à être une colonie de la stérilité. Ses Supérieurs qui ne voyaient point comme elle et qui déclavaient que faire durer d'un long彼此ion où l'on est attaché et entrer dans une autre, il faut une vocatiois 10 fois renouvelée et recherchée longtemps à la saisonner. Ce fut peine perdue. Il devint triste et perdit en dépit de l'aveuglement, pendant si fructueux alors à Lataulanche. Finalement dans la bine fut arrêté pour le Carmel de Bergerac vers le milieu de l'été de 1882. Mais là elle heurta à une difficulté insurmontable lui assurant-ori: le manque de dat. C'en était là qu'un protest fut en finis avec les instances d'un sujet que l'on jugeait impropre à la vie du Carmel. Mais le dieu le

le fit au sérieux elle reçut toute la vie bénie de la Vierge et en profita au point de ne pas rentrer à la Cour<sup>ton</sup> <sup>tous</sup> les services que celle-ci attendait de son intelligence, de ses instructions, et de sa reconnaisance. Pendant les 30 années que S<sup>e</sup> M<sup>e</sup> de la Croix vécut en carme, elle changea souvent de résidence et ne demeura longtemps qu'à Leynat. Partout elle trouva l'écom<sup>me</sup>  
avait 60 ans ple d'une religieuse piété, recueillie, régulière; mais partout aussi elle parta ce mystérieuse mélancolie qui ne l'avait pas quittée et qui la suivit au tombeau. Enfin il échappa à la maison. Mère depuis plus de 2 ans lorsqu'à la suite d'une longue et violente crise cardiaque elle s'endormit paisiblement dans le Seigneur pendant le nuit du 12 au 13 Janvier 1913.

# Sœur Marie de Gonzague Duverneuil

Brantôme

La vie de notre chère Sœur Marie de Gonzague fut toute simple. Elle peut se résumer en ces trois mots qui semblent en avoir été la devise : Piété, ordre, travail.

Le 15 Mai 1860, Sa naissance apporta une grande joie dans un modeste intérieur de la petite cité de Brantôme.

Son Père, Monsieur Numa Duverneuil, et Sa Mère, Anne Célestine Allary l'accueillirent comme un trésor et ne songerent plus qu'à procurer Son bonheur. En ce Soir les Vœux et les efforts de M<sup>e</sup> Duverneuil étaient, peut-être, surtout terrestres; ceux de Sa pieuse épouse allaient premièrement et par dessus tout à l'âme de Son enfant qu'elle voulait vertueuse et bonne pour lui assurer paix et joie sur la Terre en attendant le Seul Vrai Bonheur du ciel. Triste et nerveuse, la petite Matthe opposait quelque résistance à la direction Sage et douce par laquelle Sa bonne Mère cherchait à façonner Son cœur à l'amour des devoirs. Elle était habituellement capricieuse, colérique, rebelle et ne cédait qu'après avoir reçu le fouet. Elle pleurait alors et, sans rancune, se jetait dans les bras de Sa bonne Mère, elle promettait d'être désormais plus soumise. Mais, "chassez le naturel, il reviendra au galop"; le travail de transformation fut long et laborieux. Pendant longtemps la pauvre Mère suffrit et lutta avec une angélique douceur, avec une patience

Ille était aidée cependant par la Sainte M<sup>e</sup> Bizeau (dont Matthe fréquentait les classes de faste comme heure) et plus encore par le Saint Abbé Labrande (doyen de Brantôme) qui prépara la petite fille à la première Communion. Cette première visite de Jésus rentra profondément

l'âme de la fillette. Elle entrevit un instant le sacrifice, le dévouement, le zèle dans le Coeur du Bon Maître. Aux dernières clartés du céleste amour elle les trouva si désirants. Malheureusement le temps n'était pas encore venu où les petits ont été admis dans la Souce et puissante intimité de Jésus entre la 1<sup>e</sup> et la 2<sup>e</sup> Communion, une amie tout entière devait d'écouler; les suivantes devaient s'espacer à de longs intervalles et leur préparation était beaucoup plus forte de crainte que d'amour. L'âme ardente et tendre de Martha avait besoin du levier de l'amour pour se dégager des défauts beaucoup plus insidieux, sans doute, à son tempérament qu'à sa volonté et à son cœur. Cependant les impressions de la première Communion furent ineffacables et, malgré les exigences féroces, les caprices, la mauvaise humeur qui troublaient encore trop souvent la paix domestique, Martha progressait insensiblement dans l'humilité (fruit de ses fautes) et dans le bon vouloir à les réparer.

Après deux années passées chez les dames du Sauveur pour compléter ses classes, cette jeune fille revint toute souffrante à Brantôme. Elle se rétablit promptement dans la chaude atmosphère de la famille et essaya dès lors de remplir sa vie utilement et pieusement. Elle s'inséra dans la Congrégation des Sœurs de Marie dirigée alors par l'aimable et profonde Vierge de notre Vénérée Mère Clothilde Lasperges. Avec elle, Martha s'occupa des auberges, des pauvres et des enfants. Subjuguée par l'innocence des petits, elle se plaisait surtout à secouer la Sœur chargée de l'Asile et à remplir souvent le rôle de monitrice des Bergamas.

Mais sa confidente intime en ces petits chagrin et dans les révoltes de son tempérament, ce fut surtout notre bonne Sœur Désirée Barrière dont l'humilité, la piété et la male énergie émerveillaient l'âme de notre jeune fille et lui montraient parfaitement réalisé l'idéal entrevu au jour de sa 1<sup>e</sup> Communion. La mort de cette bien Sœur survint précisément le 17 mai 1879, causa une profonde douleur à sa jeune amie Mère Clothilde, elle même, devenue Maîtresse

des Novices depuis un an déjà ; n'était plus là pour remplacer la chère Soeur disparaîue !... Mais elle vient aux obsèques et, causant aux Martinets vertus de Soeur Demetrie et des regrets causés par sa mort, elle ajouta : " Pourquoi ne la remplacerez-vous pas ? Ne vous semble-t-il point qu'ell'e vous appelle au Service des pauvres et des enfants et demande à Notre-Seigneur de vous choisir pour son épouse ?..." Choisie ! certes, elle l'était déjà entre jeune fille ! La Vierge lui souhaitait plus que tous les bonheurs humains et, à la grande satisfaction de ses parents, elle apposait ses refus sur ces projets à tous les projets d'union. A partir de ce jour sans bissant ses attraits et ses répugnances, réfléchissant sérieusement à la beauté de la vie religieuse et à la gravité de tels engagements, Melle Duverneuil résolut de se consacrer à Dieu. En conséquence, elle s'acharna dès lors à la correction de ses défauts. Ses efforts furent si constants, si violents, si visibles, ils entraînèrent en peu de temps de tels progrès que la perspicacité de Sa Mère ne put s'y tromper. En admirant les octaves de Sa fille, la pauvre Mère comprit que le monde était inique de Son trésor et qu'elle devait le céder à Dieu. Plus au contraire Mlle Duverneuil s'entêtait de la docilité, de la bonté, de l'amabilité de sa chère fille, plus il souhaitait l'établir et chaque fois il formait un nouveau projet plus séduisant et plus beau que celui de la veille. On atteignit ainsi la 2<sup>e</sup> année de Marthe. Impatiente de la voir s'obstiner à coiffer Sainte Catherine, Mlle Duverneuil recoublait ses instances, ses caresses et ses supplications. Il cherchait à procurer distraction et plaisir à Marthe et à la circonvenir de telle sorte que 'elle ne puisse plus se refuser à contracter une avantageuse alliance. Il se contentait à la jeune fille de ruiner les espérances de ce bon père dont elle était l'unique enfant. En cette circonstance, elle appela à son aide

son excellent oncle M<sup>e</sup> le Chanoine Duverneuil Amé-  
nien du Lycée de Toulouse. Par les soins de  
celui-ci tout fut bientôt réglé pour l'entrée de  
Marthe au Noviciat. Elle y arriva le 19 octobre 1883  
et se liera dès lors entièrement à la sage et prudente  
direction de notre bonne et Sainte Mère Clotilde.

L'ascension déjà à la vertu par les combats livrés à sa  
nature, depuis l'aujourd'hui, la jeune postulant  
se laissa faire avec joie à toutes les pratiques  
du Noviciat et nous, qui l'avons toujours connue  
si humble, si douce, si patiente, si dévouée, nous  
avons peine à nous persuader que toutes ces vertus  
charmant<sup>s</sup> n'avaient été acquises qu'au prix  
d'extremes et longs combats ! Jesus avait hâte de  
couronner de sa généreuse effort, le 16 septembre  
1886, elle revêtit donc le voile blanc et reçut  
le nom de St<sup>e</sup> Marie de Gonzague (sans doute à  
cause de son admiration pour ce jeune Saint  
et de son amour pour la croix des anges).

Après un noviciat des plus difficiles, la jeune  
Sœur fit ses vœux pour cinq années le 19 juillet  
1887. On lui confia aussitôt la direction de la  
l'Ecole maternelle du Bourg. Elle excellait peu  
des enfants qui la choisissaient à l'envi. <sup>Un peu moins</sup>  
où on l'envoya <sup>ensuite</sup> c'est à dire à Montfaucon, à Saint  
Amand, à St Georges, à Monpazier, à Uzès,  
à la Madeleine Gustave où elle séjourna à 2 reprises  
(de 1898 à 1901 et de 1903 à 1910). Après la  
fermeture du Pensionnat, elle y fut chargée de  
l'économat de l'Hospice et y réussit à merveille.  
C'est pourquoi on l'appela bientôt à remplir  
les mêmes fonctions à l'Asile Gay de Beaujard.  
Mais déjà les sources de la vie étaient bâties  
par la trop grande propension de dévouement,  
de zèle, d'ardeur de travail. Consumée rapidement  
au service du Maître, cette vie pure s'éteignit  
quelques semaines après un pèlerinage à Lourdes  
à Brantôme le 1<sup>er</sup> Septembre 1913.

Nous avons encore la charitable longanimité avec laquelle

Sœur Marie de Gonzague supporta les contradictions qui s'opposèrent souvent à Son Zèle (notamment pour l'école libre fondée par ses soins à Brantôme avec un étonnant succès). Disons Son calme, Sa patience dans les souffrances. Aucun plaisir ne monta jamais à ses lèvres quelques vives que furent ses douleurs. Elle travailla, malgré l'épuisement de ses forces, jusqu'au moment de Son départ pour Lourdes. Revenue mourante, elle accepta avec reconnaissance quelques semaines de repos dans l'air natal... La mort vint l'arracher aux bras de Sa Mère ; elle lui fit un accueil simple, doux presque joyeux, malgré l'épuisement qui 'elle en ressentait. Grâce à la charitable intervention de nos bonnes Mères, elle communiait chaque matin en viaticque. Dans l'une de ses dernières actions de grâces, avortie par notre bonne Sœur Philomène de la grâce de son état, elle fit avec amour le Sacrifice de Sa vie, de cette vie qui aurait pu être encore longue, floride et heureuse ; mais qu'il lui était doux d'abandonner, malgré tout, puisque telle était le désir Souhait de Son céleste époux. (1<sup>er</sup> juillet 1913).

## Sœur Adeline Petit

### Chouin

Fleur de notre Asse Périgourdine, cette chère Sœur vient au monde au Faubourg de Saint Georges le 23 juin 1841. Ses parents, de condition très modeste, mais très honorable lui donnèrent au Baptême le nom de Louise. Née sous les auspices du Sacré Cœur, elle entra au Noviciat en la fête de Notre Dame du Mont-Carmel, le 1<sup>er</sup> juillet 1864 et, Son postulat ayant été généreux, elle reçut le Saint Habit le 17 octobre 1865 après une ferente retraite préchée par le Fr. Félix Choisier Supérieur des Maristes de Verdolais.

Jésus et Marie facomment pour à tour l'âme de notre chère Soeur, ce fut un Père Jésuite qui prêcha la retraite de Sa profession en fin Septembre 1866, après un noviciat exemplaire et très pieux.

Aucune vie n'a été plus simple, plus humble, plus obscure, plus cachée en Dieu que celle de St Aveline. Bien qu'elle fût fortement attachée à sa famille jamais elle ne dit rien qui puisse faire connaître les membres ou qui permet d'esquisser même très sobrement sa jeunesse.

Par quelles grâces Jésus l'amenait-il à notre Mélancie?

Nous l'ignorons, car ils l'ont devancée au ciel ceux qui eurent mission de recevoir les confidences de cette belle âme et de la donner pour épouse au Roi du ciel. L'extérieur toujours modeste, aimable et doux de St Aveline laissait transparaître ses vertus. On secrimait qu'elle vivait sans cesse sous le regard de Dieu par le recueillement, à ses pieds par l'humilité, entre ses mains par la soumission à sa volonté, sur son cœur par la confiance. Celle réservée, timide à l'excès, elle ne réussissait point à cacher l'exquise bonté et l'extrême délicatesse de son cœur.

En de telles natures la douleur est de tous les instants et, à certaines heures elle atteint des proportions et une acuité que l'égoïsme et l'orgueil ne connaissent jamais. Les souffrances furent d'autant plus méritoires pour St Aveline qu'elles n'eurent d'autre confident que l'hôte du Tabernacle toujours bon et puissant, certes ! mais bien souvent aussi bellement caché, belllement muet, belllement endormi.semble-t-il que l'on se prend à craindre d'en être à jamais abandonné.

D'une très complexion, sujette à de terribles migraines, St Aveline devait souvent recourir au dévouement de ses compagnes dans l'exercice de ses emplois. Surechargée de travail quelques-unes s'en plaignirent parfois comme d'une faiblesse que leur santé robuste ne pouvait admettre. De là des réqueses et des déclams que l'on trouvait justes et nécessaires et qui meublissaient le cœur de St Aveline. Elle se dédonna également de tout par les pensées de la foi et fit une prière fervente à celle qui fait tout, qui peut tout et qui nous aime. Elle atteignit ainsi sa 74<sup>e</sup> année et s'éteignit au loin après quelques heures de vives souffrances, munie des sacrements de l'Eglise et saintement jayenne de s'endormir dans le bras des frères.

11 Octobre 1913

Doréz Séverine David, converse  
Le Bugue

Le 15 Novembre 1840 Cette chère Amélie était née à Saint-Sauveur dans une famille sincèrement chrétienne. Sa mère Mme Léonie Landry éleva ses 4 enfants dans la pratique de toutes les vertus; une grande foi animait toutes ses actions. La petite Amélie goûtait avec amour les leçons maternelles. Parfois cependant elle trouvait dures les exigences qui en dépendaient et s'en plaignait respectueusement à sa Mère qui s'efforçait de lui faire comprendre combien tout méritoit les sacrifices exigés par l'épreuve de piété. Déjà habituée à une mortification continue, Amélie la perfectionna encore chez le docteur Gauvreau où elle fut placée de bonne heure. Elle voyait Dieu dans ses mères et sa divine volonté dans l'éloignement de sa famille, dans les travaux qui lui étaient imposés et dans tous les détails de sa vie. Proche voisine de nos Sœurs de la Madeline, elle songeait à se consacrer aussi tout à Jésus. Cette noble ambition ne put être réalisée que tardivement. Amélie avait 28 ans, lorsque le 28 Février 1868, elle entra au Noviciat. Elle y trouva d'abord une d'habiles le 25 Mars 1870; Profession le 25 Mars 1871; Professe honnête à la nature ardente et droite de la jeune fille. Elle goûta ensuite la direction toute maternelle de Mme Angelo Poletti et Véfarsca Detet, ainsi que le voulait cette Sainte maîtresse, "une religieuse solide comme le cinquantenaire". Elle goûta d'ailleurs les caresses du Maître et, dès les premiers jours de son entrée en religieuse, rencontra une de ses compagnes qu'elle lui dit avec enthousiasme: "oh! une sœur que nous sommes heureuses! d'avoir été choisies par le Bon Dieu! Comment pousons-nous lui prouver notre amitié? Et sa physionomie était toute céleste. Ses Ascensions furent censées toutes saintes animées toutes ses immolations, ses contruels sacrifices et lui donnaient le secret d'une mortification continue aussi parfaite à l'extreme et d'un Accapteur et généreux accomplissement de ce qu'on seulement devait... Elle mourut les armes à la main au Brugue où son confesseur et le P. tout le monde la vénérait, le 14 Novembre 1913. Ainsi la 73<sup>e</sup> annie de son âge et la 43<sup>e</sup> de sa profession.

# Sœur Valérie Sézardouy

L'azzizane

Mémo sur S<sup>e</sup> Léonine

Cette chère sœur était née dans le Bergeracais à St Sauveur en Croze dans une famille sincèrement chrétienne. Elle avait 2 fr. et une soeur. La pieuse mère avait élevé ses enfants dans la pratique de toutes les vertus religieuses; une grande foi animait toutes ses actions. La petite Amélie quittait avec amour les bergeries, le couvent maternelle; parfois cependant, elle trouvait que certaines étaient dures à supporter et elle venait plaignait respectueusement à sa mère qui tâchait de lui faire comprendre combien sont nécessaires les petits sacrifices exigés par la position ou reclamés par l'esprit de penitence. C'est auprès de cette vertueuse mère que notre petite sœur s'habitua à cette vie mortificie qu'elle a menée jusqu'à la fin. Elle fut placée bien jeune encore, à Bergerac chez M<sup>r</sup> Lparre médecin au bourg de la Madeleine et c'est là qu'elle perfectionna cette vie de foi et de mortification qu'elle

à l'avoisin la neurine mère chrétienne, très honorable fonte sacré le nom de Catherine nommée "Nonne" en raison d'yez  
qu'il nous faut exquisir entrevoi Sœur Valérie 2013  
é sa vie, il nous serait difficile si elle n'avait laissé de ce, elle se peint elle-même originalité et le faire parler d'us. Laissons-lui donc la en patriarche Normand à la piété et de toutes les vertus. et ses deux enfants. Elle était le monde. Étant petite, silencieuse. Ma Mère disait nourri cette enfant moi 'est j'eust la même!.. pour ma petite Sœur, et a fait monnomme espègle rière de cette préférance, mais pas. Mon Sœur aimée, qui vivait au monde, en était rases et d'attractions. Je n'ai oublié les premiers vies d'inculpées à nos jeunes

... , me nous menait dans le petit oratoire qu'elle s'était misé à la maison. Elle nous faisait apprendre aux pieds d'une statuette de la Très St<sup>e</sup> Vierge ce nous enseignait à la prière avec confiance et amour. C'est bien à cette chère Sœur (que nous appelions notre petite Mère) que je dois ma tendre dévotion à notre bonne Mère du Ciel. Lorsque j'eus 6 ans, on nous mit

Doctrine Sévétine David, Converse  
Le Bugue

Le 15 novembre 1840 Cette chère Da  
famille foncièren  
éleva les enfans l'église était umbre à son enterrement  
qui animait tous nous étions bien touchés de tant de bon  
amour les leçons, traitons reconnaissantes et respectueuses.  
dans les exégèses Notre chère sauve nous a obtenu ainsi qu'  
eusement à sa plusieurs personnes des grâces sensibles  
comme l'âme dont nous garderont toujours la souven  
tance. Déjà là je m'arrête ma Vénérée Sœur parce que  
la perfectionne le temps passe vite et que l'on m'érange  
de bonne heure chaque instant.  
volonté dans l.

qui lui échouoit J'ajoute un mot seulement pour  
Dieu le Vénérable priez pour notre saint L. qui  
consacré aussi est très malade tout en restant debout!  
être réalisée que il va partir pour chez lui avec son frère  
le 28 f<sup>r</sup> 1868 Monseigneur s'est arrêté pour le voir et se re

Prie d'habiter le 2<sup>f</sup> Meilleure amitié au Président sa Grandeur lui a ordonné l'abbé  
Mars 1870; Profondément à la nature passer un mois dans sa famille il sera  
le 15 Mars 1871 ensuite la dicee placé ici par un prêtre choisi par M.

et l'efface d'être. Comme le monde désire qu'il aille prendre  
"une religion". C repas complet qui lui est si nécessaire.  
D'ailleurs les ca. Je vous renouvelle ma Vénérée pour  
de son entière et l'assurance de ma religieuse affection en plus  
elle lui dit avec et vous prie d'excuser le retard que j'ai pris  
mes heureuses! à vous envoyer les notes que vous m'avez demandé

foursons-nous. Je vous reste bien envoi au pieds de la croix  
de notre jésus Christ tout céleste. Les documents que vous mevez à votre demande  
ils annulent toutes ses immorolatoires, ses contraventions et  
et lui donneront le secret d'une mortification continue  
pourra faire à l'extreme et d'un Ascétisme et généreux accomplissement du

et comme seules de devois. Il mourut les armes à la main au Bugue où  
son confesseur et de son tout le mond la vénérait, le 16 Novembre 1913. Sans la  
supposition) 73<sup>e</sup> année de son âge et la 43<sup>e</sup> de sa profession

# Sœur Valérie Léonard

Sarrame

Le 6 mai 1832, fut baptisée à Vaucain la neuvième enfant d'une famille sincèrement chrétienne, très honorable et très aisée.. Telle reçut aux fonts sacrés le nom de Catherine mais on se plut toujours à la nommer "Nono" en raison de son numéro d'ordre au foyer.

C'est la vie de cette petite fille qu'il nous faut esquisser aujourd'hui. Ayant à peine entrevu Sœur Valérie 2 ou 3 fois dans les dernières années de sa vie, il nous serait très difficile de la faire connaître si elle n'avait laissé de ci, de là des notes précieuses où elle se peint elle-même avec tout l'enjouement, l'originalité et le franc parler qui la caractérisaient toujours. Laissons-lui donc la plume : « Mon père était un patriarche domptant à tout Vaucain l'exemple de la piété et de toutes les vertus.

Ma Mère élevait avec soin ses dix enfants. Elle était gentille, gaie, serviable à tout le monde. Étant petite, j'étais maladive, timide, silencieuse.. Ma Mère disait souvent : « Si je n'avais pas nourri cette enfant moi-même, je croirais que ce n'est pas la même ! »

Elle avait une préférence pour ma petite Sœur, moins âgée de 18 mois, tout à fait ignorante espègle et bâtie. Je n'apercevais bien de cette préférence, mais je ne m'en plaignais jamais. Ma Sœur aînée, qui avait 14 ans déjà lorsque je visis au monde, en était attristée et me comblait de caresses et d'attentions. Je l'aimais à la folie et je n'ai jamais oublié les premiers principes de piété qu'elle essayait d'inculquer à nos jeunes coeurs. Tous les jours, elle nous menait dans le petit oratoire qu'elle s'était mis à la maison. Elle nous faisait agenouiller aux pieds d'une statuette de la Très Stte Vierge et nous enseignait à la prier avec confiance et amour. C'est bien à cette chère Sœur (que nous appelions notre petite Mère) que je dois ma tendre dévotion à notre bonne Mère du Ciel. Lorsque j'eus 6 ans, on nous mit

en pension chez Mesdemoiselles Grataille. L'année de ces deux  
m'a aimait beaucoup. Aussi m'efforçais-je d'être sage, appliquée,  
laborieuse pour lui faire plaisir. Monsieur le curé  
était aussi très bon pour moi, il prétendait que je me  
confessais comme une personne de 20 ans et il voulait  
que je fisse ma 1<sup>re</sup> communion à neuf ans. Ma Mère  
fit quelque opposition prétextant mon jeune âge.  
Mais il répondit que c'était la son affaire et qu'il en  
répondait. A partir de ce moment jusqu'à 12 ou 13 ans  
je communiai tous les 15 jours. Ma Soeur aînée une  
vraiment grande et raisonnable praticienne Sainte-Mariette  
et, sur ces entrefaites notre Mère tomba gravement malade.  
On me l'envoya donc de pension et la maladie se prolongeant,  
on rappela ma Soeur aînée car je ne pouvais  
suffire à la tenue du ménage et aux soins qu'il fallait  
donner nuit et jour à notre chère maman. Ce fut un  
très gros chagrin pour ma Soeur qui voulait tant être religieuse.  
Elle avait toujours été l'âme de la maison. Aussi, pour per-  
mettre à notre Mère de se rétablir complètement, j'abandonnai  
chérirais mes études, attendit-elle, pour s'éloigner de nous  
que j'eusse atteint ma seizeième année et que je fusse  
définitivement rentrée auprès de mes parents.

Hélas! peu après ce second départ, notre pauvre Mère  
devint aveugle et s'affligea si fort de ne pouvoir plus surveiller  
ses deux jeunes filles qu'elle en aurait sans doute  
perdu la raison si notre bonne Mariette n'avait une 2<sup>e</sup> fois  
sacrifié ses désirs de vie religieuse pour revenir constituer  
dans la famille son doux rôle d'ange gardien.

Ma joie fut extrême en retrouvant ma Soeur chérie et  
nous vécumes des fois dans la plus profonde intimité.  
De l'âme de Mariette s'écoulait à flots dans la mienne une  
foi plus intense et un plus profond amour pour notre Sauveur.  
Toute notre vie s'unissait à la sienne. Nous  
nous efforçions de le satisfaire, de le consoler, de le faire  
comme il est... et, le Sacrifice que ma Soeur  
cherie et s'avait peu réalisé je résolu bientôt de l'accorder  
- tellement que point... Cependant mes parents songeaient  
à me marier. Des partis fort avantageux, inespérés se  
présentaient et insistait... le marquis de Taxis-Mont-

Supplia M<sup>e</sup> le Père de me déterminer à lui accorder ma main, assurant qu'un refus briserait sa vie. Je répondis que mon choix était choisi et que je n'en voulais point d'autre et le malheureux marquis quitta aussitôt le pays où on ne l'a jamais revu!...

Tous mecontents, mes parents firent une très vive opposition à mon départ. Personne d'ailleurs ne voulait croire qu'une jeune fille si gaie, qui s'amusait de tout et qui n'en rien mettait en cœur de toute façon puis sérieusement songer à embrasser la vie religieuse!...

J'atteignis ainsi mes 19 ans et il me tardait de plus en plus d'entrer en Communauté. Ltant venue à Leuguevin (à jeans) plus quelle occasion) en 1892, je trouvai moyen de voir la Supérieure du Chouin et de lui faire ma demande. Elle me conseilla d'attendre que la fusion fut un fait accompli. J'attendis donc jusqu'à ma majorité d'abord, puis jusqu'en <sup>8<sup>me</sup></sup> 1893. Mais tous ces attente me réussissant point à m'obtenir le consentement de mes parents, je me mis résolument à faire mes préparatifs de départ. J'achevais mon trousseau, j'emballais mes malles, je disais que j'allais à Leuguevin passer un mois chez une amie... Tout aveugle qu'elle fut, ma mère se rendait compte de tout et me répondait avec tristesse: « Ce n'est pas la vérité, tu n'auras pas besoin de tant de linge pour un mois! » Ma mère pleurait du matin au soir. Nous étions dans un quartier où on n'a jamais connu comment nous avions eu le courage de nous séparer!... Mon pieuse et vénérable dame de Transcouët se chargea de m'accompagner. Le courrier partait à minuit. Quand j'allai dire adieu à mes chers parents, ma Mère me rentra et repoussa toutes mes caresses, mon père eut une attaque et ne me dit pas un mot!... Je partis cependant le cœur brisé!...

Il fallait vraiment que le Bon Dieu me poussât bien fort pour que j'ose peu m'éloigner en laissant ma famille dans une telle déolation!...

A peine arrivée à Sainte-Marguerite, j'en oubliai pratiquer toutes les règles et coutumes. Ce qui me couta le plus ce fut le lever à l'heure, car je passais les nuits à pleurer le tendre amour de mes pauvres parents....

11<sup>décembre</sup> 1893

Cependant ni mon courage, ni ma santé ne s'affaiblirent. Au bout d'un mois on me donna la ceinture et, en la fête des patrons des causes désespérées, le 28 octobre 1854 je revêtu le saint habit. Cette cérémonie fut la dernière qui se fit au Chou. Lorsque, après une année de Noviciat pratique à Musidan, je revins pour la profession, ce fut dans le vestibule de la Maison-Mère actuelle, organisé en chapelle (les constructions de cet établissement n'étant pas achevées), que je fis mes premiers vœux. Le bon Dieu permit qu'après ce grand événement, mon âme et mon cœur demeurassent à l'école de nos vertueuses Mères durant trois années entières. Ce fut vraiment une bienfaisante époque et comme un doux et calme printemps au début de ma vie religieuse.

J'étais alors à jour directrice des travaux manuels, surveillante des Novices, Sacristaine et pasticière. Cette diversité d'emploi brisait ma volonté et utilisait le trop plein de mon activité naturelle. Mais 3 ans passent vite, il fallut sacrifier tout cela et ce fut point sans larmes. On regrettait ma gaieté, mon entraînement, je pleurais les longs leçons, les beaux exemples de vertus qui faisaient une si excellente atmosphère à mon âme.

Me voilà partie pour Campagne, je me jette de tout mon cœur dans l'œuvre. Avant la classe exercices de priété et mariage, en classe 60 enfants, entre les heures de classe visites aux malades, à la heures leçon de psalm chant aux jeunes gens. J'avais la voix très forte, forte, étendue. Je servais de chanteuse à M<sup>e</sup> le Curé, je faisais le catéchisme aux adultes le dimanche après la messe. Je travaillai ainsi durant trois années après lesquels je fus rappelée, sur ma demande, au grand contentement de la marquise et de toute la population.

Je passai de là à l'école de St Astier. J'y eus pour suite 50 enfants avec lesquelles je devais enseigner le français, le calcul et l'ouvrage manuel sans compléter le catéchisme qui primait toujours tout autre chose. Je cherchais à en faire de solides chrétiennes et de bonnes maîtresses de maison pour que le devoir fût toujours chose sacrée. Je leur enseignais à coudre, à tricoter, à lisser, je cherchais à les habiller avec petits sacrifices

pour qui elles ne délivrassent point quand viendrait l'heure d'en faire de grands. Dès que mes enfants me quittaient je courais voir les pauvres ou queter pour eux du linge, des vêtements, de la nourriture... Un jour on me parla d'une pauvre femme qui n'avait ni maison, ni meubles, ni linge... Bien que le village où elle se mourait de misère fut fort éloigné j'y allai le soir même avec Mme Eustache. Nous fûmes 3 heures en route... on nous fit entrer dans une étable à vaches. Nous n'y vîmes qu'une étable remplie d'affreux chiffons et comme nous demandions où était la malade un squelette de souleva de dessous ces haillons disant: « Ah! madame je suis là! » puis accourut de grands yeux stupéfaits elle demanda si nous étions des anges que Dieu lui envoyait. « Non, ma bonne amie, répondis-je cependant c'est bien le Bon Dieu qui nous envoie pour vous soulager! » Il y avait énormément à faire! Abandonnée de tous c'est la peine si quelques sœurette de Soupe lui étaient offertes de temps en temps par quelque pauvre femme. Depuis 15 ans elle n'était point sortie de là et ne voyait jamais de prêtre. Nous ne pouvions quère faire autre chose ce premier jour que de la nettoyer un peu, de lui faire prendre quelques douceurs, de la consoler et de lui promettre prompt secours. Nous restâmes trop tard pour rien entreprendre et je ne pus dormir de la nuit en songeant à une si profonde détresse. Le lendemain, après avoir supplié le Bon Jésus de bien disposer tous les coeurs, j'allai de faste en faste toujours pleurant et priant demandant pour notre pauvre vieille. On me donna beaucoup (car la générosité des dames de St Astier est admirable il ne s'est jamais démentie) Le soir j'assemblai tous ces dons et nous passâmes la nuit à tout préparer. Le lendemain nous eûmes la joie de faire de linge propre et de chauds vêtements notre pauvre protégée fut alors désser sur bon lit avec des draps et des couvertures sans une bonne petite chambre que la liberalité de nos bienfaiteuses nous permit de lui louer chez de braves paysans. Il va sans dire qu'ainsi traitée, la chose vicelle ne fit aucune résistance à ses anges visibles lorsqu'il s'agit de faire sa paix avec le Bon Jésus et de le recevoir dans nos coeurs...

Des explosions de joie qui accompagneraient l'accomplissement  
de cette bonne œuvre. S. Valérie passe subitement aux larmes:  
«... nous voyons courir après nous une pauvre vieille elle sang-  
uglante; ah! mes Soeurs, dit-elle, ayez pitié de moi! ma fille  
m'a chassée!... je n'ai plus rien au monde!.. je vais  
mourir de misère et de faim!.. et... on m'a volé ma  
poule même!.. » Pleurant et pleurant à la fois, on con-  
sole la pauvre femme, on l'amène au Couvent, on lui dit  
une bonne Soupe et S. Valérie recommence à quêter  
tant et si bien que 2 jours plus tard elle faisait  
charger un petit malin dans un petit chariot "alléte  
d'un bel âne" et s'en allait "calin - calin" jusqu'à  
la protégée à X dans une jolie chambre, avec jardin, louée  
12 francs!.. Mais la pauvre vieille souhaitait encore  
une chose... et cette S. Valérie lui achète une poule 2f  
pour le plaisir de faire une heureuse!.. Cette attardée  
combla la pauvre femme de joie plus encore que n'avaient  
pu faire tous les autres biensfaits et désormais,  
les œufs de cette belle poule furent fidèlement partis à S.  
Valérie, la vieille ne se réservait que le plaisir d'avoir à  
la Vierge et de jouir de sa présence!.. Et ainsi courut  
la gloire de S. Valérie se joue dans ses Souvenirs tous  
éblouissants, tous charmants, tous empreints de foi, de cha-  
rité, de reconnaissance pour le Bon Dieu et pour les  
âmes généreuses qui secondèrent son zèle... Nous ne  
pouvons tout redire. A propos de St Astier citons ence  
cependant ce mal d'une pauvre femme à qui S. Valérie  
avait procuré tout le nécessaire pour le corps et pour l'âme  
tenant de communier, elle s'écria: « Ah! maintenant  
je mourrai contente puisqu'on m'ouvre le ciel!.. »  
Je veux redire aussi cette conclusion de S. Valérie au b-  
leau de ses 10 années de reçus à St Astier: « Tous les  
jours il y avait de nouvelles œuvres à Sanctuaris; on eut  
dit que la C<sup>e</sup>t était une fontaine inépuisable. La  
charité de ces dames était si grande que grâce à elles  
on faisait des choses merveilleuses!.. »  
En 1870, je quittai St Astier pour Muret au bout  
desir gros, mais Dieu avait parlé; il fallait obéir  
et lui abandonner mes chères enfants, mes parents, mon

malades et toutes les autres généreuses qui m'avaient si bien  
 secondé... A Mussidan où je devais faire la classe communale,  
 je dus d'abord partager le temps entre mes élèves et le  
 soin des pauvres soldats. Un petit mobile de Clermont Taurand,  
 engagé volontaire, ne voulait que moi à son chevet; même  
 quand sa Mère fut venue le rejoindre, il me déclara tout  
 essoufflé. Il demeura 3 mois malade, communiant souvent  
 et me suppliant de lui faire ses préparations et ses actions  
 de grâces, il mourut en prédestiné. Nous perdîmes à  
 ce moment là une soixantaine de soldats la plupart  
 atteints de variole,... Pendant 8 ans, j'allai tous les matins  
 de l'hospice à la classe communale avec ma R.X. Nous avions  
 120 enfants bien gentilles, ce qui adoucissait nos fatigues.  
 J'aimais mes filles à la folie et elles me rendaient bien; elles  
 appréciaient beaucoup les histoires que je me plaisais à leur  
 raconter aux heures de récréations. Monsieur de Tarsal, alors  
 curé de Mussidan, visitait souvent nos classes pour se  
 rendre compte du degré de l'instruction religieuse de  
 chacune d'elles. J'en avais plusieurs <sup>enfants</sup> qu'il se plairait à  
 nommer. Ses théologiens. Personne mieux que ce saint  
 Père n'excellait à expliquer le Catéchisme et le cours  
 qu'il en faisait chaque dimanche pendant la Messe  
 était des plus lumineux et des plus captivants. Le bon  
 Curé me chargea de catéchiser les enfants qui n'allait  
 pas en classe ce que je fis pendant 8 ans de 8 à 9 h  
 chaque matin, à la sacristie, tandis que M<sup>e</sup> le curé  
 catéchisait dans l'église les enfants des sœurs. J'avais  
 de plus des répétitions de cantiques tous les après-midi.  
 Quand nous rentrions à la C<sup>e</sup> épuisées de fatigue, nous  
 y trouvions des Mères qui nous ouvravent leurs coeurs et  
 leurs lèvres et qui prenaient soin de nos Saints. C'é-  
 -raient Mère Léonie, Mère Agnès, Mère Martha...  
 Aux récréations, notre gaieté faisait leur joie, S. Thérèse  
 et moi nous leur dominions en quelque sorte la comédie  
 Au bout de 8 ans, ces chères Mères, bûlas! furent  
 rappelées à la maison Mère... j'étais épousée... ma  
 soeur chérie venait de mourir... Je tombai malade  
 Il me fallut donc <sup>souvent</sup> quitter ma bonne Sœur Martha  
 mes enfants que j'cherchais et qui me rendaient presque

Tichon et Aning

Tout cela ne me gênaisait pas.. dans sa grande bonté, Mère Martha obtint de me désigner pendant quelques mois, au bout desquels les docteurs assurant que j'étais condamnée à une mort prochaine si je continuais la classe, je fus envoyée au collège de Thônex en qualité de lingère et d'infirmière. Je me mis à l'œuvre comme si ma santé eût été relevante; j'apportai même à mes fonctions le rapprochement des vêtements des professeurs... Ma santé restait chancelante, ma vue s'affaiblit si fort dans ce travail de ravaudage que je fus bientôt hors d'état de coudre, hélas!... Dès ces entrefaites on m'envoya diriger la petite P. de St. Alézie. Mon installation eut q.q. splendeurs: une calèche, un domestique, un beau cheval m'attendaient à la gare du Bugue, cela m'éblouit peu: je savais que j'allais me dévouer à une lourde croix!.. Je demeurai trois à St. Alézie, je m'y suis dévouée autant que mes forces me l'ont permis; j'y ai fait rebrousser les murs du jardin et réparer les granges; je m'y ai recueilli que des peines d'Amour autre chose que des difficultés!.. A force de dire à notre R<sup>e</sup> Mère Angèle que je n'avais rien de ce qui fallait pour être Supérieure elle finit par me croire et je fus désignée en 1880 pour être mandante des pauvres de Lamane!.. Tel fut mon rôle avec R<sup>e</sup> Modesta... (Ajoutons que tel demeura mon rôle jusqu'à la fin de ma vie.)

Ici encore S<sup>r</sup> Valérie ~~de~~ cette à corps perdu dans l'abîme. L'asile n'a qu'une autre ressource que les fonds de la Providence pour suffire aux besoins des pauvres vieillards... S<sup>r</sup> Valérie ignore les chemins, ne connaît aucun endroit et aucune famille dans cette partie du Jura. Mère Modesta l'accompagne en ses premiers mois de quête. Elles vont bravement, le plus souvent à travers champs et prairies, mal guidées par quelque jeune berger elles errent parfois un peu à l'aventure aussi les anecdotes plaisantes abondent sous la plume de l'originaire conteuse... nous gravissons un abominable catogan... Les lentes et moins chargée, Mère Modesta arrive la première au sommet et soudain s'écrie: « S<sup>r</sup> Valérie où êtes-vous!... Une voix étranglée par le rire repart d'

je roub'!.. J'arrivais en effet au bas de l'escarpement en beaucoup moins de temps qu'il n'en aurait fallu pour achever de le gravir!... Un autre jour, Si. Valérie s'en allait seule en Gironde et trouve subitement en face d'une vieille qui sortait d'un champ de maïs et celle-ci tout aussi bien déblouie par quelque étrange reflet des grandes lanternes noires de la nuit, étend les bras et demi prosternée, « Oh! Madamo que! soy bello! maye zamaye ré vu de An leave!... » et elle se fit complètement挽回 si les éclats de rire et les bonnes paroles de Si. Valérie n'eussent enfin réussi à la convaincre que la chère Soeur n'était point une apparition... Le temps avait marchi le fidèle Pierre avait été adjoint à Si. Valérie et un modeste équipage avait permis de transporter jusqu'à Lormane dans Succombes sans le faire les amonceler en nature glanées sans relâche par la si dévouée quêteuse. Une vieille femme, réfugiée à l'asile pendant une grave maladie manifesta avec beaucoup d'insistance le désir d'aller revoir ses amis, sa maison et de rapporter à l'asile son miserable mobilier. Si. Valérie part avec elle, arrimées à ce lointain village, elles laissent Pierre et la voiture sur un chemin et s'en vont péniblement à travers « tous carrossis » heureuse jusqu'au résultat adoucisseur que la chère vieille appelait : « ma may son » Les enfants sortaient de l'école, ils n'avaient jamais vu de religieuses et après avoir longuement dévisagé celle-ci, ils achevèrent leur course à reculons pour la contempler plus longtemps. Rentrés chez eux 2 de ces petits dirent à leur Mère : « Oh! mama ont rigolo fait avec Caô « coré » de tout nègre et blanc, quo vis sou yes tous nègres et gras ni soy que; Saké pas si co minza, quo do être le diable bien séger!... , man que paô tout jolé!.. » La mère ne voulait rien en croire, mais sur leurs assurances : « Ce doit être vrai » Et elle quelques-unes de ces dames chez laquelle est votre tante, elles vont toutes les deux venir ici, il faut leur appeler à dîner, au lieu de faire les petits lots vous allez m'aider, toi Jean met le couvert, pendant que Philippe ira Mme à l'autre, Et la bonne femme se mit

en cuisine. Les enfants étaient ravis à la pensée de voir  
 de près l'être étrange que'ils avaient pris pour le diable.  
 Mais Soeur Valérie n'eut pas le temps d'aller les  
 visiter. Elle fit l'enfant des quelques misérables  
 objets possédés par sa pauvre vieille, mangea à la  
 hâte un morceau de pain, confia à M<sup>e</sup> le Curé une  
 armoire et une coquette qui seuls valaient les frais de  
 transport à Laramée par un roulier, et reprit bien  
 vite le chemin de l'asile avec la vieille, le bon Dieu  
 et le pauvre équipage... Un voyage de 10 h à St  
 Pierre d'Eyraud fut aussi l'occasion de nombreux  
 mérites pour la chère québécoise. L'aller se fit sans inces-  
 dents sous la conduite d'un vieillard de ce pays la quel  
 avait entraîné S<sup>e</sup> Valérie en ces lointaines parages et  
 qui servait de cocher. Tandis que le cheval se reposait  
 à Frayssin, la bonne Soeur devait à l'église avec  
 le Bon Jésus. A St Pierre, avertie par le brave homme  
 ses compatriotes firent très bon accueil à S<sup>e</sup> Valérie  
 et la comblèrent de deniers de bouts d'os, de pommes  
 surtout (elle en eut 2<sup>o</sup> sacs cette année là). Bientôt  
 chargés nos voyageurs reprirent leur route. Hélas le  
 cocher improvisé oublia le mécanisme à une telle  
 le cheval ne peut plus avancer, les harnais le  
 laissent à force de tirer, l'équipage glisse dans  
 le fossé. La pauvre Soeur a bien tiré encore  
 plus fort, rien ne bouge, il lui faut aller  
 chercher secours en un village... Une heure  
 après nouvelle tâche, nouveau et inutiles efforts  
 frisée de fatigue S<sup>e</sup> Valérie repartait à la recherche  
 de nouveaux secours quand la membre  
 revient au cocher ! Il le frappe le front, il  
 traîne d'inépuisable, la rappelle, la casse. Il  
 fait encore 1<sup>o</sup> h à franchir. La pauvre quête-  
 reuse ne se sent plus la force de les faire  
 fuire. Bien qu'elle soit à la nage, elle  
 grimpe sur la charrette, enveloppe sa tête  
 son tablier, ses épaules d'un drap et on repart  
 Cependant la nuit était venue et avec elle la  
 fraîcheur et l'humidité. Notre chère Soeur gagn

une pluieuse. Un large vésicatoire fut appliquée sur ses épaules. Le bon Dieu me fit cette grâce, dès elle, guérir, mais il me rendit <sup>commençant un chemin de croix</sup> la santé et quelques semaines plus tard, j'étais déjà pas moins d'heureux. Néanmoins d'une longue course je me trouve sur le bord d'un ruisseau. Marquise (la jeune) détecte les bains et s'abstient à ne point passer. Mon cochon est paralytique... je prends Marquise par la main, je traverse une prairie à la recherche d'un passage que je ne trouve pas. Alors, bandant les yeux de Marquise, j'entre dans l'eau jusqu'à mi-jambe et parcours ainsi 200 mètres pour rejoindre la route. Je ne suis pas mal cependant mais cela est du sans doute aux pincées de mes chers vieux. Je leur dis qu'ils me les disent pas ils me content très bien. Ils me répondent qu'ils mangent les hommes et qu'ils boivent le cidre à ma santé. Je souhaite que cela leur fasse grande peine ! ...

Si Valérie n'aime aussi quantité de querbes et leurs difficultés, et leurs succès avec des réflexions amusantes et de pieuses exclamations d'amour et de reconnaissance envers la divine Providence.

Qui ne croie pas que cette vie de querbes fut dans ses goûts. Que de fois nous a-t-elle dit que le jour où Mgr Dabert lui intima l'ordre de querber tout en elle s'était révolté ! et qu'elle avait dû faire appel à la Toi, à l'obéissance et à la déference due à l'Evêque qui aimait l'œuvre des bons débuts et qui ne cessa de la louer. Cette œuvre était destinée à lutter contre les protestants qui épiaient le moment où un indigent était réduit à la dernière misère pour lui offrir l'asile luthérien. Comme en de nombreuses la Société n'avait elle pas fait avant l'établissement de l'asile pathologiques (Voir la Notice de Mère D'Udekem, tome 1) Peu d'années suffirent pour réunir un si grand nombre de vieillards que le local primitif devint insuffisant. C'est alors que la grande âme de la fondatrice résolut de procurer à ses chers pauvres un asile plus vaste et plus saint. Elle n'avait d'autres fonds que ceux de la Providence.

mais sa foi et sa confiance étaient absolues et  
 on sait comment elles furent récompensées.  
 Durant toute la période de construction et d'ins-  
 tallation du nouvel asile, notre bonne Sœur St. Valérie  
 redoubla d'activité et de dévouement. Avec une  
 ardeur que les difficultés semblaient enflammer,  
 elle multiplia ses quêtes et contribua ainsi pour  
 une très large part (grâce aux âmes généreuses)  
 à élever notre cher "Asile Saint-Joseph" de  
 Port Sainte-Foy. - Cette grande œuvre accomplie,  
 l'excellente Sœur ne chanta point son "Nunc  
 dimittis"; mais elle demeura vaillamment à la  
 tâche jusqu'en 1910. À ce moment même, elle  
 ne s'arrêta point encore, initiait la nouvelle  
 quêteuse. à toutes les difficultés des routes, che-  
 mises, boissons et villages, elle lui indiquait  
 aussi ses industries et ses procédés pour sur-  
 monter tous les obstacles. Téchant surtout des-  
 emplois elle l'accompagnait souvent et, quand  
 le mauvais état de la route l'empêchait de  
 sortir, elle allait faire sa prière au Bon Jésus  
 le Suppliant de donner à tous les veufs en  
 fâche de Larmane le pain de l'âme avec le pain  
 du corps. - Sa dernière maladie fut très doulou-  
 reuse; elle la subit avec foi et amour édifiant  
 son entourage par son humeur, sérénité toujours,  
 et souvent euphorie. Elle fit très bon accueil  
 à l'annonce de sa fin prochaine, reçut les accol-  
 ments avec humilité et ferveur, fut extrêmement  
 satisfaite de la délicatesse et l'expression  
 de sa reconnaissance au docteur qui lui donnerait  
 ses soins, et s'en alla soumise vers l'échiquier  
 où il avait toujours servi avec tant d'amour jusqu'à  
 le 6 décembre 1913.

# Mère Céline Dolezon

Darlat 9 avril 1914

Fille de Jean Dolezon et de Anne Boulemeuse. Mère Céline était la petite Soeur très aimée de notre Vénérée Mère Thérèse Dolezon. Elle vint au monde le 15 août 1849 et reçut au baptême le nom de la reine des Pierres. Son enfance fut attristée par la mort prématurée de son père et les revers qui accablaient dès lors sa bonne Mère. Cependant les caresses lui furent largement prodiguées par tous les membres de sa famille et, particulièrement par sa Soeur aimée dont elle faisait l'orgueil et la joie. L'esprit vif, prompt et, pourtant, déjà sagace et réfléchi, caractérisé à la fois très enjoué et très viril, cœur ardent et fort, la petite fille était vraiment un étrange et merveilleux alliage des tendances les plus belles et les plus opposées. Il appartenait à notre Sainte Religieuse d'établir en un harmonieux équilibre les qualités unies dans une enfant si richement douée.

En attendant, au foyer de famille, de fréquents et bruyants litiges débattaient dans les jours entre la fausse naïveté de Marie et les hautes aspirations de son âme. Sous la sage et douce influence des Soeurs de Nevers, auxquelles l'éducation de la fillette fut tout d'abord confiée, et chez qui elle fit sa 1<sup>e</sup> communion, ces conflits douloureux furent l'occasion de nombreuses victoires sur les taillus intempestives de son esprit, de sa volonté et de son cœur.

Reconnaissons l'immense Service qui lui était rendu, et d'ailleurs passionnée pour l'étude, dont sa brillante intelligence se faisait un jeu, Marie s'attacha fortement à ses maîtresses. La profonde estime et la respectueuse affection qu'elle leur voua en son adolescence ne se sont jamais démenties et l'ont suivie jusqu'au tombeau. Aussi notre fillette fit-elle un très grand sacrifice lorsque'elle échangea le pensionnat de Montigny pour celui de Latour Blanche. Cette mesure nécessitée sans doute par la mort de sa Mère, mettait

plus particulièrement Marie sous la protection de sa Soeur déjà religieuse de Sainte-Marthe et Supérieure de la Communauté de Vézelay toute voisine de La-Douze-Blanche. Après avoir brillamment terminé ses études en cette chère maison, la jeune fille, faisant encore à la Soeur le sacrifice de ses préférences pour Nevers, entra au Noviciat de Sainte-Marthe le 10 Avril 1869. Par suite de la guerre et du changement de la Maîtresse des Novices, le postulat de Marie fut prolongé jusqu'au 31 Mars 1871, pour auquel elle fut recevue du Saint Sacrement et reçut le nom de S<sup>e</sup> Marie Céline. Le 1<sup>er</sup> avril 1872 elle fut admise à la Profession et fit ses vœux pour cinq ans comme notre Règle le voulait alors.

Durant ces trois années de probation, les regrets pour Nevers et les brusques taillies qui paraissaient encore à la joueuse nature de S<sup>e</sup> Céline servirent merveilleusement d'exercice à sa vertu. Monsieur l'Abbé Bonnet, Mère Emmanuel et Mme Angele s'en servirent à l'avantage pour enseigner cette belle âme des grandes et des petites vertus dont toute vie vraiment religieuse est bissée. Celles d'entre nous qui ont eu l'avantage de vivre avec Mère Céline savent combien elle fit fructifier les féroces leçons de ces maîtres vigilants, dévoués, exemplaires en toutes choses.

Admirablement douée pour l'enseignement, S<sup>e</sup> Céline fut employée successivement pour l'administration de l'équivalence (1872) de Balus (1876) de Bergerac (Miséricorde, 1876-1889). À la fin de cette dernière année elle revint à Balus en qualité de Supérieure du Pensionnat, à quelquel, avec une admirable confiance en la Providence, elle crée bientôt un orphelinat.

Tout en instruisant solidement ses élèves, S<sup>e</sup> Céline les charmait et les émerveillait. Tous en juie leur confiance, leur affection lui étaient presque entièrement et pleinement acquises et quantité de M<sup>me</sup> et de grand' M<sup>me</sup> ne passent point sans aujou-

sans cination de l'influence que les vertus et la direction de Mère Céline ont exercée sur leur jeunesse et, par là même sur toute leur vie. Elle-même aimait ses enfants comme une Mère et ne cessait de leur donner des paroles de son zèle et de son dévouement.

(1898) A la voie de l'âge d'or elle quitta cependant ses chères fonctions d'éducatrice pour gouverner l'hôpital de Sarlat où elle accomplit bientôt les améliorations les plus heureuses et les mieux conçues. Au point de vue économique et matériel le séjour de Mère Céline à Sarlat fut une des périodes les plus florissantes qu'aient jamais connues l'Hôpital et l'Orphelinat. Jamais non plus, je crois, la C.º, les enfants et les malades ne furent aussi heureux que durant les 16 années pendant lesquelles, avec une énergie qui riait rapidement ses forces, cette bonne Mère s'efforça d'entraîner les âmes, toutes les pouss plus avant, dans l'amour du Bon Dieu. Elle-même avait toujours pour tour d'œuvre gagner les ardeurs et les générosités des belles années de sa jeunesse religieuse. Que de traits touchants, que d'hortations persuasives, que d'industries miséricordieuses on pourrait citer qui démontreraient profondément ce qui étonnerait peut-être tant le zèle de cette bonne Mère était humble et s'exerçait sans bruit!... (Malheureusement nous laissons ignorés les trésors de vertus dont nous avons bénéficié!.. Cette façon d'agir me semble être une ingratitude pour la mémoire de nos chères défuntas et une sorte manifeste causé à notre famille religieuse dont les efforts vers la perfection devaient stimulés et encouragés par les beaux exemples de nos vénérées devancières.)

Toute travaillant, luttant, veillant, priant, aimant, souffrant, notre bonne Mère Céline approchait du terme de sa belle vie. Elle vit le 21 mars 1914 prendre part au Chapitre électif qui confirma contre Mme Agnès sans sa charge. Rentrée à Sarlat le vendredi 27, elle fut frappée d'apoplexie et d'hémiplegie dans la Soirée du même jour. Des ouvriers la visent tomber dans l'avenue de l'Hôpital où elle venait de prendre congé de M<sup>e</sup> l'Archidiacre Lomadec. Ils dormirent aussi sur

25)

l'alarme. Transportée sans sa cellule, la bonne Mère reçut connaissance et pendant plusieurs jours on espéra la sauver. Hélas ! il n'en fut rien !.

Quelques semaines encore, notre chère malade donna les plus beaux exemples de foi, d'humilité, de pieuse résignation à la volonté de Dieu, de joie héroïque dans le sacrifice et la douleur. Ces souffrances qu'elle était en état mille fois, elle était heureuse de les subir pour prouver à son divin époux sa fidélité et son amour. Dans l'exercice de cette générosité ardente, sa âme pressaillait d'allégresse à la pensée de l'émission éternelle qu'elle allait enfin consommer avec Dieu. Elle consolait elle-même ses chères filles, encourageait les enfants et trouvait encore moyens d'avoir des attractions pour les uns et des caresses pour les autres. Le grand sacrifice s'accomplit le 9 avril 1914 dans la douce paix du Seigneur. Mère Céline étant dans la 65<sup>e</sup> année de son âge et dans la 13<sup>e</sup> année de sa profession.

Une dizaine de jours plus tard, une toute petite orpheline, (très jeune de la défunte que, dans un langage enfantin elle nommait "Mamé") vint réciter en la mettant au lit et, relevant les bras qu'elle est folie mamé !! qui elle est folie !! et 1/2 d'heure durant elle demeura ainsi toute affublée, tout heureuse et répétant "Mamé, Mamé" que du haut du ciel notre bonne Mère veille bien. Souvent nous sourit, nous soutient, nous entraîne vers les sommets à travers nos épreuves et nos sacrifices !...

---

Mère Céline est l'auteur d'un "Mois de la Sagesse" enfance vraiment délicieuse et bien fait pour entretenir les jeunes âmes d'humilité de douceur, de pureté, en même temps qu'elles y puisent le véritable amour qui fait courir sur les bras de Jésus :

# Mère Emilienne Monzie

---

Oeuvre Religieuse du Port Ste. Foy

Bienheureux les coeurs purs,... bienheureuse les sous... bienheureux les miséricordieuses... bienheureux les pacifiques....  
Humble, pure, douce, miséricordieuse, amie de la paix, elle fut toujours notre aimable et bonne Mère Emilienne Monzie.  
D'une foi ardente, d'une angélique piété, elle accomplissait tous ses devoirs avec une promptualité si grande qu'il semblerait ne lui coûter presque point d'effort. Les soeurs qui l'ont le mieux connue sont convainques qu'elle ne perdit jamais son innocence baptismale. Elle a laissé une petite feuille jaunie, écrite pour se remémorer les grâces divines. Nous la transcrivons ici :

## Extrait de ma vie

" Je S<sup>e</sup> Mère Emilienne Monzie, par un effet de la miséricorde divine, je suis née au village de Basedon le 1<sup>er</sup> février 1834, un Samedi; j'ai été baptisée à Lérinolat un Samedi le 22 février 1834 et j'ai reçu le nom de Marie. A l'âge de 11 ans, j'ai eu le bonheur de faire ma première communion et de recevoir le sacrement de l'Confirmation de la main de M<sup>gr</sup> Georges, le 9 Avril 1845. J'ai été reçue enfant de Marie au Sauveur de l'Assomption en 1853. Je suis entrée en C<sup>te</sup> à le 3 Novembre 1857. J'ai pris la cinture le 29 janvier 1858; j'ai été reçue des Saintes habits religieux le 11 octobre 1858; j'ai eu le bonheur de prononcer pour cinq années les vœux de Chasteté, d'Obedience et de Pauvreté le 27 octobre 1859. J'ai eu la consolation, malgré mon indignité, d'obtenir de mes Supérieurs la permission de me consacrer à Dieu pour le Temps et pour l'Éternité, le 8 octobre 1864 - Que de grâces reçues de votre libéralité, ô mon Dieu !. Pensez-y, ô mon ame car le Temps s'en va et l'Éternité s'approche..."

Au bas de cette note et avec un autre encre elle écrit :

Le 27 Octobre 1884, j'ai eu le bonheur de célébrer mes noces d'argent dans le bénitier Sanctuaire de Capelou. Reconduire ce que j'ai éprouvé aux pieds de M. Dame des Sept douleurs en renouant les doux liens qui m'unissaient à Jésus depuis 25 ans serait pour moi chose impossible ! . . .

Entre ces grandes lignes, Mère Léonilde nous laisse ignorer ses difficultés, ses combats, ses sacrifices. Les uns et les autres furent fréquents.

Sans cesse violentes par la grâce, sa ferveur naturelle et son cœur aimant acquirent bientôt l'énergie calme et sereine et la douce mansuetude qui rendaient son commerce si brefaisant et ses paroles si persuasives. Son premier sacrifice fut sans doute son éloignement de la famille lorsque elle fut confiée aux Soeurs du Sauveur. Elle en fit un nouveau en quittant ses bien-aimées sélections pour diriger l'école Communale de Crémolat en 1893. C'était cependant se rapprocher de sa famille mais déjà le Bon Dieu l'appelait à tout quitter pour le suivre et elle ne tarda guère à réaliser le plan divin. Quelques lettres de M<sup>r</sup> l'Abbé de Monthézin alors directeur du Noviciat de Sainte-Marthe nous font connaître un des obstacles que la jeune institutrice eut à vaincre pour devenir postulant et les combats qu'il lui fallut ensuite livrer aux attaques du démon et aux revendications de la nature. Voici ces lettres : Périgueux le 8 juillet 1857.

Mademoiselle,  
Le bon Dieu qui a fait votre vocation, le veut bien vous faciliter les voies pour la remplir.  
Comme c'est la pension alimentaire du Noviciat qui forme la plus grande difficulté, je suis parvenu à m'entendre avec une personne qui fournira 200 francs chaque année à votre intention. Il ne resterait plus à la charge des votres qu'une simple somme de 10 francs à 16 francs qu'il ne se donne que durant le cours de l'année. Comme le bousseau n'est pas considérable pour le moment, vous ne pourrez vous trouver dans un grand

embarras. Je pense que ces convictions ne peuvent que vous agrées puisqu'elles ouvrent enfin l'horizon de votre avenir. C'est une grâce précieuse que d'être à S. C. S'action et de désir comme vous l'êtes déjà, mais plus encore de Lui appartenir à titre d'épouse par une complète vocation. Venez donc à votre heure, ma chère Fille, si le cœur vous en dit. Vous apporterez bonne volonté de mourir à tout pour revivre en Dieu et vous dévouer à son Saint amour.. Vous trouverez surtout faveur et charité à cette petite école de vie religieuse et vous serez bientôt heureuse de prendre votre bonne part de cet esprit. Que Dieu vous bénisse dans vos vues et vos œuvres, ma chère Fille, et vous fasse croire par avance à toute notre sollicitude.

Sigini : M. L de M

Perigueux le 1<sup>er</sup> J. 1860

Mea chère Fille,

Le Bon Dieu conduit toujours par des voies miséricordieuses ceux qu'il aime. Vous avez fait contrarie dans vos généreux desseins dès le premier pas de votre obéissance ! Vous n'avez été qu'un meuble d'infirmerie dès votre début et presque au lendemain de votre profession : Voilà bien de quoi décourager la nature !.. C'étaient ces incidents qui devraient vous ménager la meilleure position pour votre vocation religieuse ! Vous avez été humiliée de ce rôle d'inutilité qui vous était déchu et vous avez pu vous abreuver de patience. La maladie vous a quitté de certaines préventions et vous sentez maintenant que vous êtes à l'aise là où vous aviez quel que épouvante d'être placée. Ainsi va toujours la conduite de Dieu si nous savons la laisser faire avec abandon et pleine confiance - J'espere bien que vous n'avez plus ce mal indéfini de crainte et d'inquiétude qui, parfois, travaillait votre âme. Vous savez à bon droit que Dieu vous aime définitivement depuis votre profession. C'est un vrai contre sens et une fausse mesure que de regarder ces années. Votre passé est englouti dans la miséricorde

Swine. Suivez dans vos jours l'obscurité le souvenir des lumières que je vous ai fournies. Vous ne vous abuserez jamais en vous laissant aller aussi loin que vous pourrez sur cette pente de l'Abéissance.

Quoique vous vous trouviez bien à l'aise maintenant dans votre résidence, il vous faut bien quelques épines. Vous les trouverez presque toujours dans vos rapports domestiques. Il faut qu'il en soit ainsi puisque la charité serait sans matière si tout était dans le bel accord du Paradis. Vous avez donc à nefas trop vous étonner de ces divergences de caractère. Excusez beaucoup et plaignez davantage les petits travers dont vous souffrirez le plus. N'ayez pas de crainte des torts dans le moment même où on les commet, mais un peu plus tard, à la bonne occasion si elle se présente. Alors Souarez, une fois pour toutes une explication avec une cordiale simplicité. Après cela allez droit votre chemin et n'ayez plus l'air de faire attention aux dissens qui pourraient encore survenir.

Sur ce, ma chère enfant, que Dieu vous bénisse comme je le fais de tout cœur.

Sigillé: M. L de M

10 Novembre 1898

Tout se fait selon le conseil de Dieu pour les âmes qu'il aime, ma chère Enfant, aussi reconnaissiez la main du Divin Maître qui vous a conduit quelque temps dans un nouvel asile. Soyez toute dévouée à vos devoirs et pleine d'un esprit de paix et de confiance. Vous n'aurez pas à souffrir de cet éloignement. Le Noviciat, que vous allez bientôt retrouver vous paraîtra plus désirable et vous en profiterez mieux encore. Reposez-vous pour vos pieux désirs sur le sein paternel de cette divine Providence et mouillez-vous, à votre retour dans la douce joie de votre réunion. Que Dieu vous bénisse de loin comme de près, ma chère Enfant et vous fasse le bien que je vous desire.

M. Lavalete de Montlucen l'h

Bénigineuse le 21 Novembre 1861

Je vois avec plaisir que le Bon Dieu bénit sensiblement votre résidence cette année, ma chère Sour. Vous formez une C. l'Esprit encore plus que de corps. Aussi est-ce une raison nouvelle pour travailler encore davantage à la bonne entente avec chaque sujet sans exception. Le difficile ici n'est pas une excuse, l'impossible même doit disparaître devant la clarté. - Vous sentez encore parfois ma chère enfant vos intermittences de conscience, c'est presque un mal chinoisque pour votre âme. Heureusement, la Surface seule est atteinte. Le cœur qui est au fond reste toujours réellement à Dieu. Je vous envoiis donc, tout de nouveau, et plus que jamais de laisser là vos ondes chinoises, vos palpitations imaginaires de conscience. Qui avez-vous à tourmenter Dieu pour qui 'Il se fâche ? Gardez-le comme Père et comme époux et reposez-vous en sur l'infinie bonté de paix qui 'Il veut bien vous permettre. Remourez à tout de grimaces sur vous-même et Dieu vous trouvera plus de son goût. J'attends un progrès sensible de ce côté, ma chère enfant, vous pouvez m'en croire. Je sais trop votre âme par cœur pour la jeter dans l'illusion en l'engageant dans une confidence indiscrete. Faites le bien parmi vos jeunes filles. Prenez un peu d'assurance pour inscrire et intéresser votre petit auditoire. Visez Jésus et son amitié, voilà votre devise; tout pour Lui et par Lui; voilà votre moyen d'action. Je vous bénis en Dieu Nom, ma chère Tulle, ainsi que toutes vos pieuses compagnes.

M. L. de M.

Ainsi de cette âme croisée, de ce cœur trop aisément effrayé, si digne et saint perte faireit une religieuse calme, sereine, simplement énergique, toujours généreuse, uniquement occupée de remplir tous ses devoirs avec fidélité et perfection. Et Dieu, qui aime les holocaustes des âmes pures, se plaît à multiplier les sacrifices de celle-ci !.. La fin de l'année scolaire 1862, elle tomba sérieusement malade; en 1863 elle dut déchanger St Avit pour Marciel. A peine installée Janvier 1864 sans ce nouveau poste elle perdit son véritable directeur Février 1864 et sa bonne Mère... A quelques années d'intervalle, vers 1873 elle eut encore la douleur <sup>se perdre</sup> de son véritable père, un frère cher et celle de ses deux dont le caractère et les sentiments s'harmonisaient le mieux avec les siens.

x du 1890  
1910

Celle qui lui survécut abreuva de chagrin les dernières années de sa vie. Attachée aux siens par les fibres les plus délicates de son excellent cœur, elle souffrit d'autant plus de ces séparations cruelles que la consolation de recueillir les dernières paroles et le dernier soupir de ces êtres chérie qu'on lui fut pas donné.

Quelle que fut sa souffrance, on ne la vit jamais faiblit dans ces douloureuses confrontations. Son calme et sa sérénité demeuraient intact et d'autant plus admirables que l'âme de la pauvre affligée était des plus sensibles et son organisme des plus frêles.

Ainsi en fut-il des différentes étapes de la vie religieuse

du 1<sup>er</sup> de Mère Emilienne. A Saint Georges, à Belvès, à et de la dernière A<sup>e</sup> Arlège, à Latour Blanche, au Bosc, à Puy de ces C<sup>es</sup>, Mère Toy, on la trouva toujours d'humeur égale, Mère Emilienne pleinement unie à Dieu, sur naturelle en ses moindres fut directrice paroles, en ses plus petites actions, tout occupée de l'offre des Blandines - faces, de se faire affer qu'en elle on ne vit plus en la 1<sup>er</sup> et on n'entendit plus que Jésus seul. - Aussi le

Bon Maître rayonnait-il davantage, et gagnait-il les coeurs autour de l'humile Supérieure ou de la dévote directrice des Blandines. Religieuses, jeunes filles, enfants, vieillards, malades, toutes étaient gagnées au bien, à la vertu, à la perfection par les douces paroles, par les simples mais excellentes exemples de la fidèle épouse de Jésus. Les jeunes soeurs novices ou postulantes qui on lui confiaient goutaient particulièrement les soins pieux et solaires qui elle prenait de leurs âmes et les attractions toutes maternelles par lesquelles, leur montrant le bon enfant en leurs petites élèves et en toutes les créatures, elle stimulait leur courage et leur fermeté. Et quelle honte! elle leur témoignait dans leurs difficultés! comme elle excellait à les relever à la courroie après leurs fautes ou leurs séchées. Elle réalisait ainsi à la lettre cette parole de M<sup>r</sup> de Molleville: "L'impossible doit disparaître devant la Chariot". Et Jésus vivait et ses œuvres se déroulaient que tout était fait "pour que le décu placeist l'autre".

Ainsi, assises de sacrifices et de vertus, les années passèrent nombreuses durant lesquelles l'ange gardien de Mère Emilie fit une splendide moisson. Au début de 1914, en dépit de ses 80 ans et de sa faiblesse croissante, Mère Emilie était encore vaillante et debout lorsque elle fut atteinte de la grippe. Après un jour de réclusion, elle reprit dès le matin le chemin de l'église. Il comme ses soeurs, tout inquiètes, la pressaient de ne point venir à la Messe, avec un ton d'autorité qui 'on ne lui connaissait guère : "Laissez-moi", dit-elle, préparer ma mort". Elle dut cependant s'aliter dès les premiers jours de mars; nos Mères la visiterent, elle reçut l'extrême-onction avec une humilité et une piété ravissantes...

Dès lors sa vie ne fut plus qu'une lente agonie au milieu de laquelle la chère malade, (réconfortée chaque matin par la visite du Bon Jésus), demeura doucement abandonnée à la volonté divine, heureuse d'être crucifiée avec son cher époux. Appelant la très Sainte Vierge à Son secours, elle expira, dans la 59<sup>e</sup> année de Sa profession, vers 3 heures du matin le 20 avril 1914, entourée de ses chères soeurs désolées de perdre une si bonne Mère!...

Monsieur l'Abbé Ballande, curé du Port-Saint-Roy, qui estimait profondément l'humble et vertueuse Supérieure de l'Orphelinat, transforma les obsèques en un doux et consolant triomphe et fit lui-même l'éloge de la vénérable défunte regrettée de tous et sincèrement pleurée par les chères petites orphelines.

20 Avril 1914

---

# Sœur Marie Chabrol

Chiviers

Fille d'honnêtes paysans de Chiviers, notre chère Soeur Marie Chabrol ne connaît pas sa Mère et souffrit beaucoup d'être privée de ses caresses.

Cependant la protection de cette excellente Chrétienne ne lui fit pas défaut. C'est certainement grâce à son influence d'octobre 1876 que la jeune Françoise (tout ignorante et timide) osa ambitionner l'état religieuse, s'en ouvrir et y entrer au mois de Juin 1876.

Certes elle était différente de la vie que la préteur-dante avait menée jusqu'à là, l'existence, toute de silence, de prière et de calme travail qui fut désormais la Siene!.. Cependant, sa nature, toute neuve ne parut pas avoir grand peine à s'y plier, car elle était habituée dès longtemps à obéir, à sacrifier, sans même les faire connaître, ses désirs et ses goûts. Les humiliations que ses bêvues et ses oubliés lui attiraient donnaient lui parurent peu de chose comparées aux grossières obscénités, aux coups de pied et de poing que lui valaient niaquière ses moindres maladresses, ses plus petites ébourderies (chez les métayers où elle était à gages). Sa bonne volonté, sa simple piété, ayant d'ailleurs aplani tous les obstacles, Françoise reçut le voile hablit et le nom de Soeur Marie en avril 1877 et fut admise à la profession en Juin 1878.

A partir de ce moment, elle ne fit guère qu'accumuler des sacrifices, son peu de santé et manque de savoir-faire amenant de fréquents changements de résidence et d'emploi. La dernière lieue, elle demeura dix ans à Saint-Alvère (1902-1912). Après quelques mois passés à l'hospice d'Eymet étant déjà très gravement malade, elle revint à Chérac pour y expirer après de longues souffrances très religieusement accompagnées le 22 avril 1912.

# Mère Germaine Lafargue

Mémoires

Mère Germaine Lafargue était l'une de ces Sept religieuses dont Monsieur l'Abbé de Monthoux se disait si justement fier. Cette excellente, elles avaient reçu dans un cœur largement ouvert la Semence de la divine parole et, généreusement, elles lui feraient produire ceut pour un !

Moins brillante que ses compagnes peut-être, Mère Germaine ne leur céda rien en vertus. Humble et modeste, calme et patiente, prudente et douce, toujours juste, toujours forte, elle pratiquait simplement, mais avec une rare perfection, l'Obéissance et la Pauvreté. La vocation des Anges lui était chère entre toutes et, déjà octogénaire, elle semblait avoir encore l'aurore de candide innocence qui donne tant de charmes aux petits enfants. Jusqu'à la fin, elle aimait profondément ses compagnes de Novicia, ses Supérieures, la Congrégation et toutes les chères Soeurs qui lui furent confiées en ses différents postes.

Avec une simplicité charmante, qui voilait une tact exquis, elle avait prendue à sa charge une bonne partie de leurs travaux et les accompatisait souvent en entier. Sous prétexte de les aider un peu ou de leur montrer à les mieux faire.

Appartenant à d'excellents et riches bourgeois de Langlais, elle laissa de bonne heure les douceurs du foyer paternel (et toutes les joies que pouvaient lui procurer les honorables alliances déjà contractées par ses Soeurs) pour donner à Jésus sans toute sa fraîcheur son jeune cœur tout embrassé d'amour divin. Entrée au Novicia de St. Martin le 14 novembre 1834, - le 20 octobre 1853, elle prit l'habit le 7 novembre 1854 et fit profession le 13 novembre 1859. - Cinquante ans plus tard, le

Sans notre chapelle de la Maison-Mère, en cette même fête de Saint Stanislas, 1<sup>e</sup> des réfiendaires du 13<sup>me</sup> g<sup>ue</sup> 1855<sup>e</sup> redirent solennellement leurs voeux avec le même amour que naissière et toutes joyeuses à la pensée de célébrer bientôt leurs noces éternelles avec le Sain Agneau. C'était nos bien aimées et vénérées Mères Emmanuel Peyrat, Marthe Barjou, Léonie Leytoureau et cette bonne Mère Germaine dont je ne puis tracer hâtas! qu'une si pâle et imparfaite esquisse. Déjà en possession du bonheur éternel, leurs bien-aimées compagnes, Mère Angèle Poche, S. Isabelle Bonnel et Soeur Louise Lachaud mouraient sans doute de là-haut à notre fête de famille et laissaient entrevoir à nos vénérables Mères la récompense préparée à leur longue fidélité. En ces cinquante années de vie religieuse et durant les neuf ans qui suivirent, par la constante pratique des vertus ci-dessus énumérées, notre bonne Mère Germaine édifa profondément les populations et les Communautés de Mussidan, de Cherval, d'Agonac, de Bergerac en qualité de Maîtresse de classe et celles de Ribérac, de St Astier, du Bugue, de Domme, de St Fardoux, de Montpon, de Mussidan en qualité de Supérieure. Sa premières et sa dernière étape fut l'hospice de Mussidan. Supérieure de cet établissement depuis 1901, elle s'y éteignit doucement le 20 Juin 1914 après s'être morte humble, douce, mortifiée, patiente et fervente dans les bras de la mort comme en toute sa carrière religieuse. Elle était dans la 80<sup>e</sup> année de son âge et dans la 19<sup>e</sup> de sa profession.

20 Juin 1914.

---

# Mère Emmanuel L'eycot Sup<sup>e</sup> générale

Saint

Le Bœuf

L'adit : " Vire selon la Règle, c'est  
vivre selon Dieu " Or, toute la Congrégation le proclame  
à l'envi, Mère Emmanuel fut toujours la Règle vivante.  
Connaitre la volonté divine, l'aimer, l'accomplir coute  
que coute, ce fut, dès le jeune âge son idéal, son but,  
le mobile de toutes ses actions. Considérant le devoir,  
à travers le prisme du divin amour, il lui parut tou  
jours sacré et d'autant plus précieux qu'il exigeait de  
plus continuels sacrifices et une abnégation plus com  
mune. Grâce à cet amour du devoir, l'enfance de cette  
chère Mère fut une forte initiation à la vertue; sa  
jeunesse, une période de croissante ferveur; son mariage,  
une allégresse, toute sa vie religieuse une joyeuse et  
vaillante immolation.

Est-ce à dire que rien ne contat  
à cette belle âme ?.. Oh ! certes non ! mais elle faisait  
sa joie du sacrifice et toute sa vaillance déroulait  
du bonheur vif que distille en abondance l'accou  
- plissement du devoir.

Elle vient au monde le 18 mai

1832. L'honneur et la foi présidaient au foyer de  
Monsieur Léonard L'eycot et de sa vertueuse épouse  
(née Rose Raynaud) et notre bonne Mère était l'une  
des dernières venues parmi leurs 18 enfants. Aussi  
fut-il nécessaire de la confier à une brave et robuste  
fayssane après que (le jour même de sa naissance)  
le baptême lui eut été célébré à la Cathédrale St Troï

Sa paroisse. - Clémentine demeura 2 ou 3 ans chez sa

mère éboulier, et, nourrie, car le grand air et la liberté des champs parisiens

étaient indispensables au développement de son délicat

organisme. Elle s'y trouvait si bien que lorsque son

père ou sa mère venaient la voir elle pouvait resto

rir le livre interdit de la bibliothèque sous le lit d'où l'on avait grandi

tant la statue de paille à la faire sortir.

Dieu et en lui Subtantissime à la Vierge, je te donne mon cœur !

Pendant le foyer paternel lui

47

parut bientôt très doux ; Sa Soeur et ses frères appelaient à son retour et se firent à la fois les joyeux compagnons et les aimables protecteurs de son enfance. Intelligent, vive, enjouée, sensible, espiègle, elle assaillait toutes choses de cet esprit fin, original, pionnier qui devait faire plus tard le charme de nos récréations. Encore adolescente, Clémentine fut confiée aux religieuses du Sauveur (à Terrasson). Les excellentes éducatrices s'affectionnèrent彼此 à cette riche nature et la cultivèrent avec grand soin et grand fruit.

L'âme déclarée et profonde, aux ardeurs, cœur déborrant de zèle, instructions solides et déclarée évidente, raison droite et ferme, esprit judicieux, caractère aimable et gracieux, voix supérieure, tels étaient les mérites et les charmes de notre vénérée Mère au seuil de sa vingtaine d'années. Déjà son père et sa mère étaient âgés. La Soeur les entourait de soins et ensOLEILLAIT leur foyer. D'où tous ses frères étaient partis, l'un déjà pour le ciel, les autres pour embrasser différentes carrières.

Il ne convenait au caractère de notre jeune fille ni de se laisser prendre aux puissantes avances du monde, ni de demeurer inutile, ni de cacher sous le voile le feu du divin amour. À l'exemple du Sauveur, elle souhaitait en embrasser les âmes. Aussi ne tarda-t-elle point à accepter une classe à l'école pensionnat de Labourd'Blanche. Elle y trouva Mère Thérèse Villeréal encore jeune fille et exerçant des fonctions analogues aux Siennes en attendant l'heure de se donner à Dieu. Toutes les deux s'unirent d'une sainte amitié. Peut-être l'ardeur de Clémentine, alors dans toute la force de sa jeunesse, fut-elle d'abord pour quelque chose dans cette affection spontanée. Mais, s'il y eut en effet entre la nature et la grâce, cette dernière fut courte et ce fut la grâce qui l'emporta.

Rien ne se faisant à moitié chez Clémentine, ce sacrifice affranchit à jamais son cœur de toute affection sensible et aucun nuage humain ne s'éléva plus désormais entre son cœur et celui de Jésus.

Pour ne plus se reprendre d'ailleurs, à peine l'année scolaire achevée, notre jeune fille se faisait ouvrir les portes de Sainte-Marthe. Voici à ce sujet une lettre écrite par elle à Monsieur de Montlouis:

La tourlauche 1<sup>er</sup> Juillet 1853

Monsieur le Supérieur,

Étant à Lérigouez j'eus l'honneur de m'en tenir quelques instants avec vous à Ste Marthe au sujet de ma vocation. J'ai bien réfléchi depuis à tout ce que vous m'avez dit et, maintenant plus que jamais, je me sens pressée du désir de me consacrer à Dieu. Je désire vivement connaître la volonté du Seigneur sur le choix de la Congrégation à laquelle je suis appelée. Je m'adresse donc à vous, Monsieur le Supérieur, pour que vous ayez la charité de me la faire connaître. Je suis résolue de faire en tout point ce que vous me direz, je m'abandonne entièrement à votre décision.

Voici ce que j'éprouve depuis que le divin Maître m'a inspiré le désir de me donner tout à Lui: J'avais 16 ans, lorsque j'allai à Lerrasson. Je n'avais alors aucune idée d'une Congrégation religieuse, de sorte que je fus très étonnée quand je connus le genre de vie que l'on y mène. J'appréciai la vie calme et paisible que l'on passe dans la solitude et je compris que le véritable bonheur est dans le dégagement de tout ce qui passe. Je portais une Sainte envie aux religieuses. Sans m'arrêter cependant à la pensée que j'aurais je pourrais, comme elles devenir l'Epouse de M. J.

Je quittai Lerrasson sans avoir dit à personne ce que j'éprouvais. Je priais seulement la B. Vierge de m'obtenir la grâce de la vocation religieuse. A peine rentrée au sein de ma famille et soumise aux exigences du monde,

je sentis plus vivement de quel prix est le bonheur de la consécration religieuse et je résolus de le faire mien.

Dès lors je ne songeai plus qu'à mes bonnes Maîtresses. Il me semblait que je ne trouverais le bonheur que dans la Congrégation du Sauveur, je ne voyais que les âmes bleues dans les rives de dévouement et de sacrifice qui enflantaient mon imagination.

Oh ! que d'actions de grâces j'ai rendu à Dieu si réellement Il m'appelle à la vie religieuse, faveur ineffable dont je ne puis comprendre l'immensité !... Je fis part de ce que j'éprouvais à une religieuse qui me connaît particulièrement. Elle m'a assuré que j'ais la volonté et que je suis appelée au Sauveur.

Depuis que je suis à Labourblanche, mon désir d'entrer au Sauveur n'a fait que se fortifier et, depuis trois ans, je persévère sans avoir hésité un instant. Cependant, Monsieur le Supérieur, je n'éprouve point de répugnance pour Sainte-Marthe. J'ai même désiré d'y entrer à cause de ma malheureuse famille pour laquelle un tel choix serait consolant.

Cette Congrégation a d'ailleurs des œuvres très attrayantes, qui manquent au Sauveur où on ne trouve qu'à l'éducation. Cette considération me ferait peur pour Ste. Marthe si je n'éprouvais la crainte de n'y pouvoir rester car lorsque j'éprouve un attrait irrésistible pour le Sauveur, il me semble aller contre la volonté de Dieu en songeant à Ste. Marthe.

Je n'aurai plus aucune crainte, lorsque vous m'aurez fixé ce que je dois faire. Je me remets entre les mains du Bon Dieu Marthe laissant de côté toute pensée et tout désir pour le Sauveur comme pour Ste. Marthe. Je ne désire qu'une chose : faire la volonté de Dieu quoi qu'il m'en coûte.

La nature et la grâce combattaient en moi. Il m'est possible de quitter la bonne Communauté de La Sauss Blanche, mais j'espére que le Bon Dieu me donnera la force d'accomplir tous les sacrifices qu'Il me demande. J'ai consulté Monsieur le Père de Bergerac (Monsieur Macerouze) qui est mon Confesseur. Il doit aller à la retraite la semaine prochaine. Je vous serais reconnaissante, M<sup>e</sup> le Supérieur, si vous fachiez de le voir pour causes de ma grande affaire. Je ne puis vous exprimer l'impatience où je suis de connaître votre décision. L'incertitude dans laquelle je suis me pèse chaque jour davantage car le temps s'enfuit rapidement et je devrais informer incessamment la Communauté afin qu'elle puise le pourvoir d'une nouvelle Sous-maitresse avant la rentrée des classes.

Me recommandant à vos chaleureuses prières, je vous prie, M<sup>e</sup> le Supérieur, de vouloir bien agréer l'assurance du profond respect de votre humble servante,

Clementine Peyrol

L'fant de Marie

Nous n'avons pas la réponse de M<sup>e</sup> de Montberon à ces lignes où se peignent si bien la foi, la générosité, la pureté d'intention, le désintéressement absolu de la jeune fille. Mais la prompte admission dans notre famille religieuse fait assez connaître quelle fut la décision de ses Sages et doctes Conseillers.

Clementine arriva au Thouria le 11 octobre 1893. Ainsi qu'elle l'avait dit, elle s'y monta aussitôt tout déterminée à faire la volonté de Dieu quoi que il lui en pût coûter.

Laissant de côté ses pensées, ses désirs, ses regrets, elle se jeta à corps perdu dans le sacrifice avec une force, une ardeur, une générosité, une persévérance qui firent l'admiration de ses Supérieures et l'édification de ses compagnes. Malgré son excessive vivacité, personne plus qu'elle

n'était constamment aimable, serviable, dévouée.

Assaisonnant toutes choses de sa spiritualle  
gaïeté, elle était non-seulement le bout- en-train des  
travaux et des récréations, mais elle entraînait aussi  
en se jouant à tous les sacrifices. Personne ne  
parut moins mystique et personne cependant n'e-  
sut plus et ne fut mieux comprise et reçue  
les enseignements très élevés et la forte doctrine qu'à  
Noviciat recevait alors chaque matin de son saint  
directeur : M<sup>r</sup> l'Abbé de Lavalette - Montlaur

D'autre part personne ne favorisait mieux qu'elle  
les belles lectures, les pieuses exhortations, les oraisons  
(à la St Bonaventure) par lesquelles la Mère Mar-  
tresse s'efforçait d'entretenir et d'augmenter le  
feu du divin amour dans les âmes de ses chers fils.

Ainsi cultivée et fervente, le 28  
octobre 18<sup>po</sup>, en la fête des Saints Apôtres Simon  
et Jude, Clémentine reçut le Saint Sacrement et  
reçut le nom de St Marie Emmanuel.

La deuxième année de probation  
ayant pleinement répondue aux désirs et aux  
espérances des Supérieures et de la C<sup>e</sup>, la jeune  
novice (et ses 6 compagnes) devinrent professes  
le 18 Novembre 18<sup>po</sup>

Plus il la voyait à l'œuvre, plus  
M<sup>r</sup> de Montlaur appréciait cette belle âme. Il  
applaudissait à sa droiture, à sa loyauté, à  
sa virilité, à sa franche cordialité, à la simplicité  
avec laquelle elle se montrait égoureusement,  
ponctuelle et modèle en toutes choses. Elle  
était la première de ces 7 dont il était si fier.  
Aussi, après lui avoir fait exercer deux années  
professorat au pensionnat de Beaumont, fut-il  
heureuse de l'associer à Mère Roumagère (pour  
l'instruction des Novices en 18<sup>po</sup>), et de lui confier  
entièrement le Noviciat dès 18<sup>po</sup>.

A peine âgée de 26 ans, mais  
soutenue par les conseils de Mère Roumagère  
et par la forte direction de M<sup>r</sup> l'Abbé de Montlaur

brun, sans cesse stimulée d'ailleurs par l'ardeur de sa propre foi, Mère Emmanuel imprima un vaillamment à ses Novices l'irrésistible impulsion qui l'entraînait elle-même vers la perfection des vertus. Son exemple en toutes choses était d'ailleurs la meilleure et la plus persuasive des leçons. Tout alla ainsi pour le mieux durant 3 années au bout desquelles la Sante de Mère Emmanuel donna de vives inquiétudes. Privée depuis 2 ans déjà du Secours de M<sup>e</sup> l'Abbé de Montlaur (heureusement décédé en 1864) Mère Emmanuel pouvait se comparer à une pauvre petite plante brisée par la chute du grand chêne à l'ouïe duquel elle avait poussé et grandi... Sa responsabilité l'effrayait d'autant plus que la rapide dégradation de ses forces physiques ne lui permettait plus de faire face aux besoins spirituels de ses enfants.. Malgré sa fatigue, pendant 5 ans encore, Mère Emmanuel porta sa lourde charge luttant pied à pied contre sa nature défaillante et essayant de suppléer à tout à force de bons exemples et de ferveur.

L'effrayée cependant par les diagnostics alarmants de M<sup>e</sup> le Docteur Lacombe, Mère des Anges consentit enfin à confier le Noviciat à une nouvelle <sup>Mère Angèle Labey</sup> Mâcheresse. Ce fut le 23 octobre 1869 et Mère Emmanuel partit aussitôt pour St-Prix. C'était la solitude, la campagne, le repos quasi complet, car le gouvernement de la sainte petite Côte bien composée d'ailleurs, donnait peu de souci à la pauvre petite Supérieure. Ces conditions d'air pur, de calme et de paix produisirent, en moins d'un an, une amélioration assez sérieuse dans l'état de Mère Emmanuel. Un séjour de 2 années à St-Prix (encore plus solitaire et tranquille et tout nouvellement fondé par l'excellent M<sup>e</sup> de La Chapelle) augmenta et affermi ce mieux si bien qu'après la retraite générale de 1873, Mère Emmanuel se vit confier l'Hospice et bientôt le pensionnat de Ribeau-

Etre estimée, très appréciée partout, elle le fut surtout dans cette bonne ville où sa mémoire demeure en vénération.

Sejour de 2 années. Après un rapide passage à l'hospice du Bugue (alors en Souffrance) et un rapide passage à Lormet (où la Très noble Supérieure, Mère Mélanie Gilbert demandait à être déchue<sup>10</sup>) Mère Emmanuel fut élue Assistante le 18 août 1883 en remplacement de notre Vénérée Mère du Souls, décédée le 20 juillet de la même année.

A la tête de la Congrégation se trouvaient déjà trois compagnes de Noviciat de la nouvelle Assistante et jamais dans toute Conseil général ne fut dans de meilleures conditions pour réaliser la devise: "Un seul cœur, une seule âme".

Mère Angèle Pochet était Sup<sup>ce G<sup>te</sup></sup>  
Mère Martha Barou, économie, Mère Cécile Duyboucet,  
2<sup>e</sup> assistante (au Conseiller comme on disait alors). La collaboration apportée par Mère Emmanuel à leur œuvre commune fut à la fois simple, judicieuse et prudente.  
Elle fut surtout très humble. La Mère Assistante ne cessa de donner les plus beaux exemples d'abnégation de vie cachée, d'admirable régularité. Malgré sa grande vivacité et son activité, peut-être excessive, elle s'efforçait si simplement et avec tant de calme en son rôle effacé qu'il semblait ne lui coûter aucun effort. Seule avec Dieu dans sa cellule durant de longues heures, elle en employait les moindres instants soit au travail manuel, soit à la lecture des ouvrages doctrinaires les plus sacrés, augmentant ainsi chaque jour, dans des proportions considérables, le trésor de doctrine spirituelle des longtemps acquis et que l'<sup>elle</sup> employait incessamment à la vaincre elle-même.

Cependant, malgré tous ses efforts, il était des instants où la nature vaincrait sa résistance. C'était, il vous en souviendrez, mes Soeurs, lorsque nous tentions de lui rendre un service. Son refus, son geste, son regard nous laissait deviner alors par quelles violences elle arrivait à tenir son caractère sous le joug...  
La mort de Mère Angèle arriva

le 1<sup>er</sup> mars 1886, mit l'autorité tout entière aux mains de Mère Emmanuel. Elle n'en fit usage que pour mener avec beaucoup de promptitude toutes les dé-marches et formalités nécessaires à l'élection d'une nouvelle Supérieure Générale. Aussi, dès les premiers jours de mai, avait-elle la consolation de remettre les pouvoirs à notre bien-aimée Mère Thérèse Villereal.

Ensemble elles continuèrent l'œuvre de leurs vénérées devancières en dirigeant l'humble barque de la Congrégation à travers beaucoup de dangers et d'écueils. Malgré tous les obstacles, elles aboutirent à l'obtention du Bref Lauzatif pour notre Sainte Règle. Quatre mois après ce beau résultat, Mère Thérèse quittait le gouvernail et la Congrégation le remettait avec une entière confiance aux mains de Mère Emmanuel le 29 Septembre 1896.

De toutes les vertus exercées par cette Vénérée Mère en Son généralat, la plus admirable, me semble-t-il, avec Son impeccables régularités, ce fut l'humilité. Qui fut jamais plus simple, plus émuni de tout ce qui (de très loin même) peut ressembler à la flatterie?.. Qui s'appliqua davantage à ne prendre aucune décision, à ne régler aucune affaire, à ne trancher aucune difficulté sans être entourée des lumières de tous les membres de Son Conseil? Et comme elle était différente pour les avis contraires au Sien, avec quelle facilité elle faisait abstraction de Son jugement pour suivre celui des autres!.. N'en abusa-t-on jamais? N'en vit-on point même à faire trop peu de compte d'une autorité toujours prête à céder le pas? Il le sembla parfois, elle en souffrit car rien n'était diminué certes ni dans Son esprit, ni dans Son cœur, ni dans Sa volonté et toutes ces puissances ne se pliaient point sans de continuels et vigoureux efforts de vertu. Durant les neuf années de Son généralat, après la gloire de Dieu et le salut des âmes, Mère Emmanuel n'a cherché que le plus grand bien de la Congrégation. Pour le réaliser, elle a cessé

constamment effacée

1<sup>e</sup> de sauver notre chère famille et  
l'heureuse des dangers très graves qui la menaçaient alors  
sans son existence même (on était à l'époque des expulsions  
par la force armée);

2<sup>e</sup> de sauvegarder l'esprit religieux  
et de marier les vies en ne permettant point qu'elles  
multipliaient les œuvres déjà trop nombreuses en raison  
de la petite quantité des sujets.

3<sup>e</sup> de maintenir par-dessus tout  
l'amour des petites vertus caractéristiques des  
Sœurs de Sainte-Marthe, je veux dire : l'humilité,  
l'obéissance, la simplicité, la franche cordialité, la  
régularité, le dévouement, le silence, toutes choses  
pratiquées par cette chère Mère avec une fidélité,  
une perfection, un amour tout à fait admirables.

A la fermeture brutale des per-  
sonnages du Brugue, de Belles, de Montigny, de  
Castillonnès, elle opposa la formation des établis-  
sements d'Angleterre (appelés, pensait-on, à sauver  
la Congrégation si elle venait à être dissoute) et l'ap-  
réhension des Cliniques (comme pouvant assurer l'ex-  
istence de quelques Sœurs en cas de dissolution).

C'est à cette mesure, et l'oubliera  
pas, que nous devons le salut de la Congrégation  
puisque c'est grâce à elle que toutes nos œuvres  
hospitalières ont été maintenues. (Voir le Journal)

Réellement malgré elle, le 30 octobre  
1902, Mère Emmanuel, qui avait obtenu un instant  
pour avancer autant qu'il lui avait été possible  
le moment de se décharger, Mère Emmanuel, fit  
se accepter que avec beaucoup de répugnance, et  
très instante pincée des électricies, la prolongation  
son généralat.

Bientôt après d'ailleurs, très réelle-  
ment, sans bruit et au grand étonnement générale,  
elle démissionna avec une sévérité, une paix,  
joie vraiment inoubliables. La jolie rendue visière  
submergeant tous les coeurs de ses dernières déclar-

en flots doux et consolants sur le cœur de la bien-aimée démissionnaire fut dû splendidelement embellir les dernières années de sa vie. Mais la Religieuse est un Christ. Comme celles de son divin époux, les Stations de son Calvaire sont plus douloureuses à mesure qu'approche l'heure du "Consummatus est". D'ailleurs plus la victime est généreuse, plus Jésus se plaît à lui faire ressentir ses propres douleurs et à la satuer d'amertume.

Il en fut ainsi pour notre chère et bonne Mère. De 1905 à 1914, elle chemina péniblement sur une voie obscure et obstruée d'épinis. Malgré quelques défaillances, elle allait de l'avant avec tant de bonne humeur et de courage que très peu devinèrent ses tortures morales. Autour d'elle on douta même (tant elle était vaillante) de ses douleurs physiques jusqu'à ce que la terrible maladie qui la tourmentait depuis plusieurs années fut enfin dévoilée par des accidents extérieurs hélas! trop éloquents!.. Jusqu'à la fin elle conserva sa sérénité, son aimable sourire et quelque chose même de la gaîté. Peu de semaines avant sa mort, comme on parlait devant elle de l'affaiblissement de cette bonne Mère Marthe Barjou et des inquiétudes qui en résultaient : "Nous ne pourrons plus nous voir sur la terre, dit-elle, joyeusement, nous ne pourrons le regretter puisque nous allons bientôt nous retrouver au ciel. Mais Mère Marthe, qui a toujours été la politesse même, me laissera certainement y espérer la première!" - (Il en a été ainsi, Mère Emmanuel est décédée 23 jours avant Mère Marthe). Un peu plus tard, comme on dormait à la chère malade des Tortes très humiliante et douloureuse pour elle, très pénible et très répugnante pour celles qui s'en acquittaient : "Ah! (Mme de L'Isle et S.R.M.) dit-elle, riant de ses propres souffrances et faisant aimablement allusion au dévouement sans bornes de ses chères infirmières, ah! vous voudriez en avoir des douzaines comme cela!..

Ameautie pour ainsi dire avant d'expirer, mais fortifiée par la visite de Jésus et le Sacrement des malades, elle s'en alla doucement

Soulement recevoir la couronne méritée par ses travaux et ses vertus le 10 octobre 1914 dans la 83<sup>e</sup> année de son âge et dans la 59<sup>e</sup> de sa profession. Entre tous les excellents exemples laissés à la Congrégation par Mère Emmanuel, je me reprocherais de ne point citer son courageux dévouement de tous les siens. Lorsque, les sœurs, revenant de leurs lointaines résidences ou de leurs dangereuses traversées, se réunissaient joyeusement (chez leurs parents d'abord, chez Mme Darrazanas leur Sœur, après le départ de ceux-ci) malgré toutes leurs fatigues, elle ne consentit jamais à prendre un seul repas en famille. Elle eut la douleur de perdre tous ces êtres bien-aimés aussi que leurs enfants; elle survécut même quelques années à son dernier neveu. Jamais elle ne parlait du chagrin, des regrets, des tristesses inhérentes à tant de deuils. Surtout pour un cœur aussi sensible qu'était le sien.

Au loin elle affirma son humilité et sa religieuse activité en remplissant malgré ses souffrances, les fonctions de réglementaire et de partie jusqu'à ce moment où les progrès du mal la terrassent, elle fut obligée de garder la cellule

10 Octobre 1914.

## Mère Martine Bayon

Noviciat

Malgré son jeune âge  
jeune. Il déle regrettai-  
rivement sa mère de la-  
petite Jeanne Adèle que nous avons déjà écrit dans  
la notice de Mère Sophie) perdue sa Mère à l'âge pres-  
quelle elle n'avait jamais grandi à l'ombre de sa Sœur, bûchant sa tendresse  
vers la Vierge même et bûmant ses exemples en son coeur. Cela fut  
un instant. - Un jour fille, on s'en souvient, après Jesu-

Notre bonne Mère Martine Bayon évoit cette  
petite Jeanne Adèle que nous avons déjà écrit dans  
la notice de Mère Sophie) perdue sa Mère à l'âge pres-  
quelle elle n'avait jamais grandi à l'ombre de sa Sœur, bûchant sa tendresse  
vers la Vierge même et bûmant ses exemples en son coeur. Cela fut  
un instant. - Un jour fille, on s'en souvient, après Jesu-

que madame Bayou l'idéal, le modèle de Jeanne. Adèle avait été sa soeur partant sans l'emmener, Sophie. Lorsque le départ de cette soeur chérie eut plongé la petite fille券ue par leur père dans une sombre douleur, tout sembla à Jeanne un tinter au devant. Adèle avait perdu sans retour ! La soirée ne fut qu'un cheval que montait sanglot, la nuit une longue prière... Mais le matin sa Mère. Il fallut trouva la jeune fille forte et debout. Elle assista à la messe matinale, elle eut soin de toutes choses à la cui et renonça à son - sine, à la basse-cour, par toute la maison. Autour voyage tant était du Père, l'ordre établi par la fille ainée fut immédiatement entretenu. Au point de vue matériel, rien ne souffrit du départ de Sophie, et, par le village, on dit bientôt : « Chez Bayou, c'est comme à la cour, en toute occasion on peut dire : le roi est mort, vive le roi !... »

S'enfuit à la maison

le jour où, pour la 1<sup>re</sup> fois, on l'avait conduite à l'école. Adèle de ne plus s'appuyer en toutes choses sur sa soeur chérie ! Mais, passionnée pour le devoir, elle allait courageuse, méditant les paroles du Maître : « Si vous voulez venir après moi, renoncez à tout, prenez votre croix, suivez-moi ! »

Suivre Jésus, c'était encore mettre ses pas dans la trace des pas de Sophie et déjà, la jeune fille rêvait elle aussi à la virginité que saquerie, sans en connaître le prix, elle avait aimé pour sa soeur. Elle s'efforçait d'être gaie pour embellir les derniers jours de son vénérable aïeul, pour rendre le foyer doux à ses frères, surtout pour consoler son père.

En tout cela Jeanne Adèle ayant le même âge et les mêmes goûts, qui était soutenue et aidée par son amiable et spirituelle cousine Jeanne Pauline Villereal; elle se jette dans l'enfance, elles avaient été unies comme des soeurs. Tous deux et leurs deux enfants avaient été élevés à l'école du village jusqu'à l'âge de 15 ans. Jeanne Pauline et Jeanne Adèle au Concert. Cette dernière avait obtenu sa majorité le 13 avril 1833. Elle eut envie partir aussitôt, mais elle ne pouvait se résoudre à faire rouler les larmes de son bon grand-père et à

promenades sans les sentiers et à le laisser, tout couléé par la vieillesse, aux solitaires qui longeaient les Seuls Soirs de ses frères et de ses belles Soeurs. Leurs cœurs en serpentant Sa volonté et Son cœur le coulent était si doulou-  
dans les prairies. Dans les -reux que la santé de la jeune fille en fut profond-  
haies hautes et touffues, -ment altérée. Aucune cause physique ne pouvait  
elles déconcentraient une esplanques Son dépitement, le venerable aïeul en  
flore gracieuse et char -Découvrit un jour le Secret en disant tristement:  
-mant qui lui ravissait " Je vois bien que cette pauvre petite attend ma  
C'était alors à qui en effet mort pour entrer au Couvent; elle ne languira-  
rait le plus de deux ans, de plus bien longtemps, car la Soir Souffrir ne  
pouvait pas, de violettes " tue ! ... " Dans ces paroles qui brisaient pourtant  
surtout on s'asseyait Son cœur, Jeanne Adèle puise la force de faire  
envie pour partager le immédiatement Son sacrifice et le 1<sup>er</sup> X<sup>bre</sup> 1853,  
lundi et, tel était déjà la elle entraîn au Noviciat de Sainte-Marthe.  
passion de Y.-A. pour l'autre

Grâce aux Soirs de Mgr Georges, la  
et l'équité, qu'elle avait Congrégation avait alors pour Supérieur Monsieur  
jusqu'à partager une le Chanoine Génier V. G., tandis que la direction  
violette lorsque un nomme Spirituelle du Noviciat était confiée à M<sup>r</sup> P. J. P. L.  
impar n'offrait pas d'autre de Lavalette-Montbrun, professeur au grand Avi-  
moyen de rendre les fictions -naire. Les éminents et vertueux ecclésiastiques vivaient  
également. Un couple des deux -sieurs de zèle et de prudence dans leurs tâches  
enfant qui les rencontraient Ils étaient d'ailleurs admirablement secondés par  
souvent dans leurs prom. la Vénérable et si sage Mère Lichoz, Sup<sup>e</sup> Génier  
-mardes championne les appelle et par la très humble, et non moins sage, Mère  
-lait en bénissant: les Ressorties, Maitresse des Novices (l'une est l'autre  
jeunes des chemins! .. de douce et Sainte mémoire

### Dès Son arrivée Adèle se liait

avec une vaillante générosité, à l'action Sainte  
Lorsqu'il son Noviciat -ment combiniée des uns et des autres. L'extériorité  
Y. A. eut la douleur était un peu requérant peut-être; mais, si peu que  
de perdre Son Vénérable l'on pénétrait cette boîte, quel esprit droit, quel  
vien; elle souhaitait le cœur délicat, quelle grande âme on découvrait  
revoir, recevoir du bon. La nouvelle postulant d'ailleurs était ardente  
-diction, assister à ses à combattre ses défauts, jalouse de repaire. Ses  
absentes étaient alors et dévorée. Toute surtout avec emplois pénibles et lourds  
Mme Lichoz ne rendait riens. On la trouvait parfois brouillée en  
point fixe de la chose mouvements et cependant on admirait son  
dans lui - Y. A. en est cesse. Sa grande charite envers sa famille

un si violent chagrin que, ne pouvant plus le contenir, elle alla s'enfermer au Tortoir à une, où cohabiter sa conscience et de son cœur vêtement doulou

sa promptitude à obéir, à s'humilier, à accomplir avec une minutieuse et scrupuleuse application toutes les tâches qui lui incombaient. On admirait aussi sa joie, son exactitude et, plus encore la douceur de son ame, sa franchise, sa fermeur, la délicatesse de sa

Le fut dans ces conditions que par des larmes, par s'écoulerent, trop rapidement à son gré, le postulat du Sanglots et, voire et le Noviciat d'Adèle. Ayant pris l'habit et reçu même par des cris le nom de Sœur Martha le 7 Novembre 1854, elle

fit profession en la fete de Saint Stanislas Kostka le 13 novembre 1859 avec Mère Angèle Locket, Mère Emmanuel Perral, Mère Cécile Duytseau, Mère Germaine Lafargue, et S. Isabelle Bonnet et S. Louise Lachaud. ces religieuses dont la force d'ame, l'amour de la Règle, l'esprit intérieur, les qualités intellectuelles et les belles vertus faisaient dire à M<sup>e</sup> de Montlésur : " Je suis fier de mes Sept ! "

Le fut pendant ce laps de temps, je crois que mourut le père et le frere le plus aimé de nos 2 chères Soeurs. Sœur d'Acarie fut profondément affligée par ses nouveaux deuils; elle conserva toujours de relations avec la veuve de son frère de la jeune infirmité dès qu'on eut apprécier ses vertus. J. mort sans enfant, et lui fit écrire encore peu de temps avant de mourir tous les survenants ne lui en devinrent que plus chers.

Le fut dans ces conditions que par s'écoulerent, trop rapidement à son gré, le postulat du Sanglots et, voire et le Noviciat d'Adèle. Ayant pris l'habit et reçu même par des cris le nom de Sœur Martha le 7 Novembre 1854, elle fit profession en la fete de Saint Stanislas Kostka le 13 novembre 1859 avec Mère Angèle Locket, Mère Emmanuel Perral, Mère Cécile Duytseau, Mère Germaine Lafargue, et S. Isabelle Bonnet et S. Louise Lachaud. ces religieuses dont la force d'ame, l'amour de la Règle, l'esprit intérieur, les qualités intellectuelles et les belles vertus faisaient dire à M<sup>e</sup> de Montlésur : " Je suis fier de mes Sept ! "

Les dix premières années de la vie religieuse de Mère Martha s'écoulèrent dans les hospitaux de Massiac et de Bergerac. Elle y "bessaqua" avec toute la virilité de son caractère et la chaude énergie de sa charité constamment alimentée par l'union à Dieu et une merveilleuse pureté d'intention. Jamais les malades ne furent entourés de plus de prudence, de soins minutieux, de dévouement affectueux. Ils ne tardaient qu'à s'apercevoir que les dehors un peu rudes de leur infirmité cachait un coeur d'or et un zèle de la part desquels, en soulageant leurs misères physiques, cherchait à assurer leur éternel bonheur. Que de bouchants retours à Dieu furent dus aux prières et aux efforts la veuve de son frère de la jeune infirmité dès qu'on eut apprécier ses vertus.

Envoyée à Librac en 1867 pour y

gouverner la petite Communauté en proie à une extrême misère, elle y révéla dès l'abord son merveilleux génie administratif. Aussi la trouvons-nous dès l'année suivante à la tête de l'hospice de Librac. Avec sa simplicité accoutumée, elle s'y distingua surtout en ces 4 points primordiaux : 1<sup>e</sup> Administration

- matiéelle et morale intelligente, sage, prudente;
- 2<sup>e</sup> Soins éclairés, consciencieuse, constants aux malades et aux pauvres.
- 3<sup>e</sup> Zèle judicieux, actif, inlassable;
- 4<sup>e</sup> Dévouement à toute épreuve.

Le dévouement les blessés, les typhiques, les varioleux de 1870; 1871 en bénéficiaient avec bonheur tandis que la variole noire avec ses horreurs, la suette avec ses afflantes fièvres et la rage même ne parvenaient point à le mettre en désoute.

Au sortir de tant d'épreuves, cependant la Sainte de Mère Martre se trouva profondément altérée. Quelques mois de repos à la Maisons-Mère lui ayant rendu un peu de forces, cette bonne Mère fut chargée, en 1873, de la direction de l'hospice de Meusidan. Malgré les défaillances encore très fréquentes de Sa Sainteté, elle s'y appliqua minutieusement à l'accomplissement de ses devoirs vis à vis de l'Administration, qu'elle enchantait; vis à vis des malades, qui trouvaient en elle une Mère; vis à vis des Soeurs dont elle fut continuellement l'exemple et l'appui. Sa fermeté, sa virilité en toutes rencontres, sa vaillance, sa prévoyance dans les nombreux détails n'avaient d'égales que Sa cordialité et son indulgence vraies, profondes, à toute épreuve.

Cet ensemble de qualités précieuses faisaient justement comparer notre bonne Mère Martre à la femme forte qui "cint ses reins de force, endurcit son bras, ouvre la main à l'indigent, l'étend sur la pauvre... fait toujours le Bien et, jamais le mal".

L'hôpital de Tarlat, qui fut à son tour gouverné par Mère Martre, qui fut à son école, peut-être, cette religieuse à la fois si humble et si énergique, si forte dans l'accomplissement du devoir, si simple dans les sacrifices journaliers et multiples de Sa vie d'hospitalière. Elle ne fut que si cependant qu'y passer.

Quatorze mois après Son arrivée à Tarlat, Mère Martre fut élue Supérieure Générale

en Juin 1878. Elle remplit cette charge si importante jusqu'au mois d'août 1896. Cet espace de 18 années fut une période de prospérité matérielle et morale pour notre chère famille religieuse. Malgré la persécution, qui déjà faisait à outrance, malgré le soin jaloux avec lequel le divin Jardinier moissonnait chez nous des gestes de foi, la Congrégation grandissait. Marchant sur les traces de notre Sainte Mère du Soulas, notre douce Mère Angèle d'abord, notre grande Mère Thérèse ensuite communiquait à leurs filles leur généreux élan vers la perfection. L'une et l'autre furent heureuses d'appuyer leurs leçons sur des exemples vivants tels que ceux donnés à côté d'elles par Mère Emmanuel et Mère Marthe. Au point de vue matériel d'ailleurs celle-ci était aussi un véritable trésor. À ce sujet quelque un a écrit : "Encore plus richement douée peut-être que Mère Sophie sous le rapport de l'intelligence et de l'énergie, Mère Marthe semblait, au premier abord, lui être quelque peu inférieure en calme, en amabilité, en douceur. Toujours chargée d'emplois graves et importants où son génie des affaires, sa vaillance, ses meilleures aptitudes en toutes choses avaient largement à se déployer, traillé en Hercule et très laid d'ailleurs, elle inspirait quelque crainte aux nouvelles venues.

Aussi dès qu'une circonstance nous mettait brusquement en face de son cœur, étions-nous stupéfaits d'y découvrir, à côté d'une humilité rare et profonde, d'inépuisables trésors de bonté. Sans que l'on s'en doutât en effet, au prix de généreux efforts contre toutes les fourques de son tempérament, la charité, la mansuétude (ces fruits précieux de l'amour de Dieu et du mépris de soi-même) emplissaient l'âme de notre chère Mère Marthe.

Persuadée que rien n'est petit au service du Maître, grand en ses pensées, généreuse et constante en ses effets, elle avait horreur de tout ce qui lui semblait défectueux, médiocre, mesquin, incomplet. En toutes choses, du petit au grand, elle cherchait la plus haute perfection possible. Elle y mettait une volonté si énergique, si persévérante,

elle y dépensait de si généreux efforts qu'elle y réussissait toujours terminer les travaux qu'elle entreprenait et menait à bonne fin pour la consolidation de la Marolle - Meix, menacée de ruine ; pour la construction de la boulangerie, une vraie merveille, pour l'installation d'une basse-cour idéale, pour l'agrandissement et l'aménagement de la rue Courville en ouvrage etc.

Et quel intérêt sincère elle portait aux ouvriers, aux fournisseurs, à leurs familles, à leurs enfants ! Elle avait toute leur estime et, tout bas, ils s'émerveillaient de ce que une simple femme, une pauvre religieuse se trouvait aussi habile constructrice des travaux qu'un entrepreneur, aussi fort en économie domestique que le philosophe le plus expérimenté.

Et quel grand cœur elle avait pour les malades ! quel soin elle prenait d'ouiller à leur régime, de stimuler leur appétit, de compléter par des douceurs à ce qui pouvait encore manquer de ce côté là. Quelle sollicitude pour les infirmes à qui elle procurait bêquilles, fauteuils roulants, petite voiture, table spéciale etc.

Devenue Assistante de 1896 à 1909, elle s'employa encore avec agrandissements du pensionnat et ne cessa de donner les avis les plus judicieux, les plus charitables, les plus conformes à l'esprit de la Règle, aux lois du Conseil, dont elle fut durant 26 ans l'un des membres les plus influents.

Dès ce temps là et jusqu'à la fin de sa vie, elle fut surtout appréciée à pratiquer l'humilité, à être un exemple vivant de pauvreté, d'obéissance, de ponctualité, d'ordre, de travail continu et parfait dans le silence. Le père édifiant. On ne l'avait jamais entendue manquer à la charité, mais, plus Mère Martha avançait dans la vie, plus cette reine des vertus rayonnait en paroles et en ses actions. Leur Conféil en avait

peine que l'on avait reçue du prochain, tout en compatisant à votre souffrance, en vous rappelant quels fruits le bon Dieu vous faisait la grâce d'en retirer, elle jetait sur ce cher prochain un manteau si moelleux de douce dilection que qui ne le trouvait plus coupable et qui il devenait aisément de pardonner et même d'oublier. Toujours aimable et gaie en récréation, elle était tout ardeur dans la prière, dans le sacrifice, dans la mortification en multipliant les actes, pour avec une inlassable assiduité, pour le soulagement des âmes du Purgatoire.

C'est dans ces exercices si édifiants que la maladie et la mort trouvèrent Mère Martine mais ne la surprisent point. Après quelques mois de souffrance et de semi-paralysie, elle s'éteignit doucement, le 2 Novembre 1914 dans la 82<sup>e</sup> année de son âge et la 59<sup>e</sup> de sa profession, allant retrouver au ciel Sa Mère bien-aimée, Son aîné tant regretté, Son père chéri, ses frères, Sa Soeur Sophie, qu'elle avait tant pleurée, et même un neveu et Sa fille (récemment mariée) qu'elle avait eu aussi la douleur de voir partir avant elle pour l'éternité!..

2 Novembre 1914

## Sœur Verdierine Esclavat

Biberac

Qui elle est jolie la petite vallée où circule en chantant la Drome aux flots limpides. Plus elle avance en sa course, plus la charmante rivière trace de gracieux méandres dans les vertes prairies.

Des rochers, merveilleusement travaillés par les siècles et les intempéries; des coteaux tout peuplés de mimosas et de favelettes, tout parfumés de buis, tout semés de primulaies, de violettes, de pervenches et de clochettes.

bleues devent de cadre à son bassin. L'aimable rivière les reflète comme un miroir et ajoute à leur charme en mêlant le murmure harmonieux de ses eaux au frifili de leurs arbustes et aux gazouilles de leurs oiseaux.

C'est dans ce cadre tout gracieux que, le 29 novembre 1891, vint au monde, en un modeste logis de la paroisse de Valenciel, notre chère Soeur Véridème Esclavas.

Son père, Jean Esclavas et sa Mère, Marie Dernat, étaient d'honnêtes métayers ayant laborieusement le pain de leurs enfants "sous les mains" bénissantes de la très chrétienne alors aux paysans de ces familles Durand de Ramerupt, contrés pour exprimer qu'ils étaient métayers le proverbe "Iels maîtres, Iels valets" était tout pleinement réalisé. Née sous les auspices de Sainte Catherine Vierge et martyre, leur petite fille fut promptement régie par l'Esprit du baptême et dès lors placée sous le patronage spécial de Sainte Anne. Dieu lui enseigna de bonne heure à prier, à travailler, à soumettre sa nature fourgueuse au devoir et à la vertu.

Toute petite encore elle apprit le catéchisme et dès lors la plus haute idée de la dignité de l'homme et la grande ambition de ne rien faire qui puisse ternir en elle ce caractère sacré.

C'est ainsi que, les parents ayant échangé la métairie de Valenciel pour une autre métairie aux portes de Brantôme, nous trouvons la petite Anna faisant sa première communion à 10 ans, dans cette paroisse. Elle y fut préparée par les soins de l'excellente et vertueuse Mme l'Abbé Valenciel et reçue toujours le plus reconnaissant souvenir.

Charmée des services et de la fillette de ses parents l'autorisation de la prendre leur service. Anna Demangeau telle que dans

— 6 —

humbles fonctions de domestique de l'Hospice. Elle y grandit et s'y forma à différents travaux. Elle y apprit à se connaître et à faire la guerre à l'apréti de son caractère. Si la nature était rude et rocheuse comme les roches et les garennes de son pays, la grâce y contact en abondance et l'énergie de la jeune fille avait, on peut concevoir l'espérance de la donnee pour épouse au grand roi. Ce désir (qui elle avait longtemps refoulé comme une ambition héréditaire et par trop audacieuse) était déroulé et encouragé par la Vénérable Supérieure et la Communauté. Anna entra au Noviciat le 22 Mai 1876. Les jeunes personnes qui le composaient étaient nombreuses et ferventes. Sous la direction à la fois respect forte de notre Sainte Mère Angèle et de M<sup>e</sup> de Chauvionne Bonnet (ancien aumônier et alors Supérieur de la Communauté) et même temps que Société particulière de M<sup>me</sup> Dabat toutes les ames rivalisaient de zèle dans l'observation des vertus religieuses. Déjà familiarisée avec les exigences de la Règle et le respect qui lui est dû, par sa cohabitation avec les chères Soeurs de Brantôme, Anna ne se montra nullement inférieure à ses compagnes. L'humilité, l'obéissance, l'alexigation, la charité, l'assiduité aux travaux pénibles et rebutants, elle s'efforça de pratiquer toutes ces vertus avec patience et douceur. Il en résultait certes, il en résultait beaucoup à la nature violente, à son caractère entier, carié et quasi gracieux, mais elle n'y renonçait pas la peine, heureuse de pouvoir ainsi donner amour à Jésus. Aussi fut-elle admise à subir le premier examen canonique en juillet 1877 et reçut-elle le Saint Sacrement, en la fête de St François d'Assise, le 4 octobre suivant. Son Noviciat n'ayant aucunement démenti les généreux débuts dans la vie religieuse, la Vénérable fit ses vœux un an plus tard après un second et très satisfaisant examen canonique. Ses différentes étapes dans le champ d'action de St Martin furent la Miséricorde de Belvès, celle de Bergerac, l'hospice de Brantôme, l'asile de Laruns et l'hôpital de Ribérac.

Ce fut en cette dernière résidence que l'Elle demeura le plus longtemps. Les vingt et une dernières années de sa vie s'y écoulèrent paisiblement comme en un cloître. Le labeur y fut excessif, obscur, constant. Elle l'accomplissait avec courage et acharnement avec une grande pureté d'intention. La clinique conversait à son tempérament. C'était la vallée de la Drome encore et presque l'air natal. Cependant la Santé de notre chère Soeur déclinait rapidement. Il fallait toute sa vertueuse énergie pour demeurer debout et travailler. Le jour de Noël 1914 elle remplit encore son emploi avec bonheur, et ne consentit à aller prendre son repos que lorsque l'Elle eut entièrement accompli sa tâche. Trois jours après elle prenait le lit pour ne se réveiller le lendemain matin que dans l'éternité! On a fait d'elle en la Côte un éloge court, mais complet cependant en disant : "Soeur Verdierne fut toujours une bonne religieuse fidèle à ses vœux, exacte observatrice de sa règle, regrettant sincèrement et reparant humblement les faillies de sa nature et les déchappées de son ardent caractère."

29 X<sup>e</sup> 1914

## Mme Charles Laguionie

Eymet

Christine Laguionie naquit à Sireuil le 31 août 1831 de parents très chrétiens. Sa Mère, dont la piété et le dévouement étaient exemplaires, lui donna les premières leçons des sciences humaines et l'instruisit surtout à la lecture et à l'esprit de la Science chrétienne l'accoutumant déjà à la mettre en pratique par le sacrifice de ses désirs et de ses goûts et par des mélitations fréquentes. Vers la fin de sa vie

placée, avec sa Soeur ainée au couvent de St<sup>e</sup> Marthe de St Cyprien et, quelques années plus tard elles furent confiées à leur Tante, Soeur Thérèse, qui venait d'être nommée Supérieure du couvent de Villefranche du Périgord. Nous ne savons quelle influence elles échangeèrent bientôt cette résidence pour rejoindre les Soeurs de la Sainte Famille à Villefranche de Rouergue où elles furent témoins des miracles de la Sainte fondatrice Mère Emilie de Rodat.

Reappelées par leur oncle paternel, priés de Toulouse, pour fonder un pensionnat dans cette localité, elles y réussirent et dirigèrent cet établissement avec succès pendant plusieurs années. Mais la divine Providence, qui avait des desseins particuliers sur la jeune Christine, lui inspira le désir de retourner chez les Soeurs de Sainte-Marthe pour y embrasser la vie religieuse.

Elle entra au Noviciat d'Alayrac le 20 octobre 1849 n'étant encore âgée que de 18 ans. On prolongea donc un peu la première année de probation de Christine malgré sa grande bonne volonté, sa sincère humilité et l'habileté, déjà acquise, des principales vertus. Son esprit de sacrifice lui fit accepter cette épreuve avec une grande générosité. Enfin admise à revêtir le Saint habit, elle reçut le nom de Sr St Charles et, dans la joie de son âme, redoublant de ferveur, elle donna les plus beaux exemples d'obéissance aveugle, de tendre piété, d'enfantine simplicité. Cet esprit d'enfance et son humeur joyeuse embellirent non seulement le Noviciat, mais encore toute la vie religieuse de Sr St Charles et la rendirent très agréable à Dieu et très précieuse à Sa Côte et à toutes ses Soeurs.

Elle fit profession le 14 avril 1852 dans toute l'allégresse de son âme. La vie religieuse s'écoula tout entière à Alayrac dans un constant et laborieux apostolat auprès auprès des jeunes filles qu'elle était chargée d'instruire. Le pensionnat était alors florissant, les élèves y venaient de très loin. Soeur St Charles était bonne, aimable, accueillante, cordiale, douce et humble, simple et vraie et

ses élèves lui rendaient en docilité, en application, et confiance tout ce qui elles en recevaient d'agréable et de bon. Leur estime et leur affection pour cette exultante maîtresse se traduisait en piété, en travail, en progrès, en amour du devoir, en efforts vers le bien.

Chargée durant plusieurs années de l'instruction des grandes jeunes filles et de la direction du chant à la paroisse, elle s'en acquitta toujours avec un grand dévouement et à la satisfaction générale.

Sur la fin de sa vie, on lui confia la classe enfantine et on ne sait en vérité qui y était le plus heureux de la bonne maîtresse ou de ses petites élèves. Elle jouait au milieu de ces âmes innocentes avec lesquelles son âme s'harmonisait si bien. Elle enseignait à leur apprendre à lire et à meubler leur jeune mémoire des beaux récits de l'histoire Sainte et de charmantes poésies.

Lorsqu'en 1907 fut brutalement ordonnée la dispersion de son joyeux essaim Soeur St Charles fut frappée en plein cœur. Elle demeura triste et en quelque sorte désespérée; sa vie lui semblait désarriais non Sens et sa pensée demeurait fixée sur l'Amenon. Souvent nous l'entendions se dire à elle-même: "Je n'ai plus qu'à me préparer à mourir!"

Elle s'y préparait en effet et les jeunes Soeurs demeuraient frappées des expressions d'obéissance, de pauvreté, de charité, de simplicité que l'abbé leur donnait sans cesse. Rendre service était pour elle un vrai plaisir. Nous nous efforçions de l'aider en fournissant des étapes et son affectueuse merci en ces occasions nous mettait du baume au cœur.

Depuis la fission, St. M. Ch. y aimait La Maison-Mère de l'Institut comme

270

sa propre maison. Lorsque sa grande faiblesse ne lui permit plus de voyager, ce fut un grand chagrin de ne pouvoir assister aux retraites générales. Avec une affection respectueuse et toute filiale elle en faisait souvent exprimer ses regrets à notre bienheureuse Mère.

Au bout de 69 années toutes dévouées à la gloire de Dieu et au salut des âmes, notre chère Soeur Sainte Charles demanda à Sa Supérieure la permission de mourir et s'éteignit presque sans souffrance, après avoir reçu les derniers sacrements avec la plus édifiante humilité. Elle nous paraît alors si heureuse que nous nous permissons à espérer pour son ame la réale salut immédiate de cette parole de P. S. Bienheureux les Coeurs purs car ils verront Dieu !..

28 Janvier 1919

---

## Mère Marguerite Bussière

---

Issigeac

Extra me gaudii luctus occupat (Prov. 14-13)

Nous ne saurions mieux retracer la vie de notre bonne Mère Marguerite l'éloge funèbre qui fut fait d'elle, à ses obsèques, par le vénérable pape d'Issigeac, Monsieur l'Abbé Conchon.

" : L'éloquent Père Gratry parle quelque part "des gerbes d'âmes". Cette image n'est point sans profondeur. Dans une gerbe les épis sont d'égale valeur, cependant tous sortent du même champ, germent de grains semblables et participent à la même culture. Ainsi dans une gerbe d'âmes toutes sont de même foi, de même élan, de même opération. Eh ! bien .... Sainte Martha et Soeur Marguerite ne vous semblent elles pas de la même gerbe ? et blâmez - vous le rapprochement que j'ose faire entre le sort de leurs âmes et de leurs vies ? .. Non, vous

... y applaudissez au contraire ! Oui, la Soeur vénérée que nous pleurons a eu l'activité de l'Habesse de Prophétie, Sa charité délicate, Sa Sollicitude incessante, Son empressement inlassable auprès des membres tout à frants du Christ... Si Marguerite avait les paroles du Maître, elle se les répéterait souvent et parmi ses Soucis, au milieu de ses traverses, au plus fort de Son labeur, elle avait le cœur fixé en "l'unique nécessaire, heureuse d'interrompre souvent les manifestations de Son zèle pour reprendre sa place aux pieds de Jésus et s'y oublier doucement !

" Notre-Seigneur qui a voulu te donner la joie de fonder l'Eglise avec des apôtres de très humble condition de donne souvent encore l'honneur et l'orgueil de l'orner, à travers les âges, d'âmes belles et saintes de très humble condition selon le monde. Sûrement il sacré des hérétiques de vieille race : il les convie à des voies divines et cela est bien, mais il sacré aussi des filles d'artisans, Il les élève jusqu'à son divin cœur et cela est bien encore.

" Pas plus que les Apôtres, S. Marguerite n'eut d'ancêtres : elle était du petit nombre de ces privilégiés qui n'en ont pas besoin émouebis qu'ils sont splendideusement dès leur bas âge par ce mot du "Jésus-moi". Elle naquit à Saint-Germain-de-Beaupré le 15 octobre 1835 tandis que la Sainte Eglise célébrait les vertus de Sainte Thérèse cette aimée amante de Jésus qui jouit des privautés divines et pénétra dans le Coeur de Son céleste époux les ardeurs qui la faisaient flétrir : " Dieu suffit pour mourir... " Quelque chose de cette ardeur - " que germa dès lors au cœur de la petite Marguerite et se développa rapidement produisant la force la vertu, le zèle que nous avons tous admirés et dont nous avons toutes bénéficié... "

" Dieu, qui manifestait déjà ses vues sur cette enfant par des prédispositions adorables, la bénit de bonne heure à une cruelle épreuve dont le cœur délicat de Marguerite devra faire face au

A peine âgée de huit ans, elle perdit son père. Sa Mère, restée veuve avec deux enfants en bas âge, se fit un devoir d'en faire le grand, l'unique souci de sa vie. et lorsque Marguerite eut atteint sa douzième année, elle la confia à sa Tante Soeur Martha religieuse à la Miséricorde de Bergerac.. Dans cette maison, qui a toujours été une de ses chères affections, la fillette acquit promptement l'habitude de l'oubli de soi et du dévouement à toutes les souffrances qui ont été la caractéristique de sa vie.. A 20 ans, Marguerite quitta la Miséricorde pour le Noviciat de Sainte-Marthe où d'année en année, tant de jeunes élèves de cette maison bénié sont venues et viennent encore se consacrer à Dieu dans l'exercice des œuvres hospitalières et dans la pratique de toutes les vertus. La Soeur cadette de Marguerite, S. Symphorose (morte depuis 25 ans déjà) fut la première à suivre l'exemple de son aînée et son dévouement quelle douce joie de fêter pour celle-ci l'entrée en religion de cette chère benjamine!..

La première "campagne" de Soeur Marguerite fut faite à Labourd'Ancre. Elle y gagna et y revint son premier galon : la ceinture et elle y revint aussitôt après sa profession. Ce fut là que Monsieur le Chanoine Février (une des gloires d'Uzigeac) vint la prendre pour nous la donner. Il avait bien (lui si habile à discerner les âmes) quelle perle était Soeur Marguerite!..

"Mes frères, quelle faveur, quelle grâce dirai-je plus justement, Dieu nous a faite en nous confiant ce trésor d'abnégation et de Charité!..

Depuis 1863 (52 ans de sa vie) elle a habité au milieu de nous dévorant les pauvres, soignant les malades, instruisant les enfants, exerçant sur tous l'aimable ascendancy des plus fortes et des plus charmantes vertus : foi robuste, chasteté à toute épreuve, humilité délicieuse, patience inlassable, douceur angélique le tout suavement amalgamé dans une inimitable simplicité qui en rehaussoit le prix  
Pour nous l'avez aimé à l'amore, tous vous avez

quelle richesse de dévouement et de bonté elle mettait à votre disposition, tous vous y avez largement pénétré et en retour tout Tissigeac a entouré Soeur Marguerite d'une aura de vénération. On ne la nomme que "la bonne S. Marguerite", d'aucuns vont jusqu'à l'appeler: "la Sainte S. Marguerite" et je crois que'ils ont raison.

"Avez-vous trouvé jugement plus serein, direction plus sincère, franchise plus touchante, bonté plus large?"

"Quel foyer d'Assigeac n'a-t-elle pas visité aujourns d'épreuves; aux heures où la maladie vous affligeait où l'angoisse vous torturait vous la voyiez venir ranimer votre courage, rassériner vos coeurs, alléger les souffrances, soulager toutes vos douleurs. Quel coeur n'a-t-elle pas consolé et fortifié? A combien de vos morts n'a-t-elle pas fermé les yeux?"

"Il à son école où elle se dépensait sans compter, quelle sollicitude pour vos enfants?.. Elle a eu là une douleur que vous vous êtes efforcés d'adoucir. Elle a souffert de voir se faire une des meilleures ressources de son zèle. Son cœur a été plus haut, son âme plus grande que la peine qui lui avait été faite... jusqu'à ce qu'il ne fut qu'elle a, sous d'autres formes, continué sa dévouée pour Assigeac. - Ma Soeur Marguerite si votre couronne a eu ici-bas quelques épines, il n'y a plus désormais que des fleurs, reposez dans la paix du Seigneur et je l'affirme pour mon peuple et pour moi: Assigeac ne sera pas oublié! Assigeac n'oubliera pas sa bienfaitrice. Votre souvenir ne s'effacera pas de nos coeurs et votre nom, l'odeur de vos vertus resteront gravés dans nos âmes, et vos lettres d'or, dans le marbre en cette église où vous avez si souvent prie pour nous!..."

"Madame la Supérieure Générale et vosse  
de Sainte-Mathie, Soeurs de Notre Mère (quelques-unes des filles fleurs d'Assigeac) recevez l'expression de notre gratitude pour le bien qui a été fait par Soeur Marguerite et qui continuera bien à s'y produire par vos Soins dévoués et pieux de votre Sainte Patronne."

„ Cette maison édifiée par les Juives recevra, n'est-il pas vrai, pour continuer l'œuvre de St Marguerite, une tête et un cœur qui ne la feront certes pas oublier, mais qui la feront revivre. „

„ Et vous qui avez été guidées par elle vers le bien, qui avez reçu l'empreinte de ses enseignements et la marque de ses vertus, vous resterez ou vous rentrerez dans la voie où elle a voulu vous établir. Enfants de Marie, Messies chrétiennes, jeunes femmes, jeunes filles (vous resterez ou vous rentrerez dans la voie où elle a voulu vous établir) gardez le Souvenir de Sa Sainte vie. Si elle a suffert de ne pas vous voir toujours fidèles aux pratiques de piété et de vie chrétienne qu'elle eût voulu implanter à tous les foyers, elle n'a pas manqué d'offrir à Dieu pour vous ce sacrifice ...

„ Dans la Sérenité de Son immolation, elle attendait la venue de l'Epoque et deux Semaines nous séparent à peine du jour où elle crut entendre Son appel. Elle pouvait la Surprendre : elle tenait allumée la lampe qui doit illuminer les noces de l'Agneau. "Vous me préparerez à la mort", me disait-elle souvent. Cela a été bien facile, il lui était si doux d'aller voir Dieu. Avec l'esprit de foi et la joie que nous lui connaissons, elle a reçu les derniers Sacrements, offrant elle-même ses membres aux onctions Saintes, s'unissant aux prières liturgiques, souffrant aux souffrances qui allaient biser ses derniers lieux et lui ouvrir le Ciel.

„ Notre doux Sauveur ménageait à St Marguerite une consolation Supreme (qu'elle a très bien appréciée) elle qui eut toujours pour ses Supérieures une obéissance d'enfant : ce fut de voir à ses côtés, aux dernières heures de Sa vie la Supérieure Générale de la Congrégation qui a reçu Ses confidences intimes de fille assumée, de religieuse édifiante et de Supérieure modèle ...

„ Dieu fit entendre le : " Vénérable Spousa .. accueille Parosan, et St Marguerite dans un dernier acte d'obéissance, offrant Son Sacrifice pour l'Eglise, la France, St Marthe et Toulouse, nous a quittés pour le Ciel ...". S'il est nécessaire nous lui en

" faciliterons l'accès, & il est nécessaire, par nos prières..."

" Au ciel elle priera pour nous plus et mieux encore qu'elle ne le pouvait faire ici-bas où sa prière était cepen-dant aussi continue que son dévouement..."

" Nous visiterons sa tombe et là nos âmes entendentront ces mots d'amour, de foi et d'immortalité : " J'aime, je vois ! " - Amen - "

" Au nom du Conseil municipal, des administrateurs de l'hospice et de la population tout entière qu'il soit permis de dire un dernier adieu à la Sainte fille que nous accompagnons aujourd'hui à sa dernière demeure.

" Il y a 53 ans, un Lésigacois distingué, M<sup>e</sup> le V<sup>e</sup> Junier dont les cendres reposent dans ce cimetière, installait à notre hospice S<sup>r</sup> Marguerite Bussières.

" En ce temps là, il était permis aux religieuses d'instruire la jeunesse et elle a dirigé notre école communale durant une quarantaine d'années. C'est donc trois générations de femmes qui ont reçu dans son enseignement les vertus force et honneur de bons foyers.

" Douée d'un caractère supérieur, S<sup>r</sup> Marguerite joignait à une extrême sûreté de jugement une insatiable douceur et une charité sans bornes. Bien elle connaît dès qu'il s'agissait de faire connaître le bien, aimer le devoir, pratiquer la vertu et essouffler l'âme. Sans cesse occupée à soulager l'infirmité et à essuyer les larmes des affligés quels qu'ils fussent. Si elle eut quelque préférence ce fut toujours pour les plus pauvres, les plus abandonnés, les moins bénis. Elle allait au devant des plus malades et n'avait pour eux que des paroles de paix et de douces exhortations à réparer noblement leurs erreurs. Elle guérissait, elle faisait, elle soulageait les maux physiques ou moraux avec un dévouement inlassable.

" Dans la crise que nous traversons, on a fait preuve d'un grand patriotisme mettant disposition des blessés son établissement et tout

à nos soldats les encouragements et les soins délicats sont  
ils ont si grand besoin ..

" Elle vient de s'éteindre, doucement comme elle avait  
veillé, après une longue carrière dignement remplie, en faisant  
des vœux pour le succès de nos armées.

" Du haut du ciel, elle continuera à être pour  
nous l'Ange tutélaire et son pieux souvenir nous  
aidera toujours à supporter nos chagrin et à mettre à  
profit nos douleurs.

" Dormez en paix votre dernière sommeil, chère  
Sœur Marguerite, je vous dis au revoir dans l'Eternité!

Que pourrions-nous ajouter à ces éloges funèbres ?  
Nos regrets pour la Congrégation, qui perd une de ses  
joyaux, sa perle la plus pure, se fondent dans  
la certitude qu'au ciel Sœur Marguerite servira  
toujours et mieux que jamais la chère famille  
religieuse.

Elle a rejoint dans l'Eternité la vertueuse  
et bien-aimée Maitresse des Novices, Mère Luminosus  
dont les enseignements se furent plus encore par  
l'exemple que par la parole. C'est en se modélant  
sur elle que toutes ses filles en général et Mère  
Marguerite Buissonne en particulier furent des règles  
vivantes, des âmes de foi dont toutes les paroles,  
toutes les actions, tous les sentiments n'eurent  
jamais d'autre mobile que la Gloire de Dieu  
et le salut des âmes.

Quissions-nous toujours leur ressemblée

28 Avril 1916

---

# Mère Angèle Poche

Noviciate

D'après Saint François de Sales, l'amour de Dieu et du prochain est le plus excellent don que la divine Providence puisse faire aux hommes.

Ce don céleste fut fait avec usure à une petite enfant, née au village des Pontays, le 6 février 1831, et régénérée le lendemain par les eaux bénies du baptême dans l'église paroissiale de Liqueux.

Dans cette jeune âme pétrie d'innocence, parfumée de simplicité, la charité fit de profondes racines et poussa ces vigoureuses racines dont les fruits esquis devaient alimenter un jour cette famille religieuse.

La raison était à peine éveillée dans l'intelligence d'Augusta Poche que déjà l'appel de Jésus, jalouse des prémisses, se faisait entendre doux, insinuant, irrésistible. Encore toute petite, elle aperçut un jour, dans une rue propulsée de Bordeaux, une fille de Saint Vincent de Paul, Auscitot, sans savoir ce que c'est qu'une religieuse, mais magnétisée en quelque sorte par la vertu : « Allerait-elle que je voudrais lui ressembler ! »

Dès ce moment l'innocile enfant sentit un grand désir de se donner à Dieu. Elle ne connaissait encore de la vie que les douceurs d'un foyer chrétien qui donc aurait pu lui inspirer le dégoût de tous les bonheurs humains, le mépris des richesses de la terre ? Qui lui aurait révélé les charmes de l'affection si ce n'est Celui qui "fait courir les oiseaux à l'odeur de ses parfums" ?

Déjà à l'école des deux Maîtres, la petite fille avait appris en de jouant le respect de l'autorité

la docilité qui en découle, déjà les grandes vertus germaient dans son cœur façonné par Jésus humble et doux.

Ces vertus, la famille Pochet les voyait grandir sans étonnement dans l'âme d'Augusta. À côté d'elle n'y avait-il pas, pour les encourager et les cultiver, un père au caractère d'un autre âge chez lequel toutes les traditions d'honneur s'élevaient à la hauteur d'un culte, un vrai patriarche qui préparait à ses enfants le précieux héritage sur lequel la rouille et les voleurs n'ont point de prise ? Le père, ferme et vaillant, était vraiment la tête de la famille, comme la Mère, avec sa tendresse, avec sa condescendance douce et suave, en était le cœur. L'un et l'autre travaillaient de concert à l'œuvre de Dieu dans leurs enfants. L'un et l'autre ont ainsi préparé dans leurs filles aimées (Mme Padel et de Maynard de Quicoli) deux grandes chrétiennes qui magnifiaient encore étonnaient le monde par leurs vertus.

Sans s'en douter, M<sup>e</sup> et Mme Pochet travaillaient plus fructueusement encore en celle de leurs filles qui devaient tout particulièrement faire l'honneur de leur vie ici-bas et dans l'éternité. Dans leur simplicité, ils ne se doutaient point que'ils posaient en modèles sous son regard attentif et que plus tard Augusta reproduirait l'autorité calme de sa mère et la délicate bonté de sa Mère dans un gouvernement aussi ferme que doux.

En attendant les trois enfants croissaient heureuses sous le toit paternel. Une autre atmosphère leur eût-elle été plus profitable ? M<sup>e</sup> et Mme Pochet ne le pensaient point.

Aussi, pour suppléer à ce que la charge du Père et les devoirs multiples de la Mère pouvaient dérober à la grande tâche de l'éducation des enfants, avaient-ils appelé près d'eux une personne digne de la plus grande confiance et l'avaient-ils chargée d'élever et d'instruire leurs fillettes.

Le bagage Scientifique de Melle Mme Duboisson n'était pas énorme peut-être; mais elle avait une foi vive, une piété aimable et forte, le tact délicat des coeurs d'élite, en un mot de grandes et charmantes vertus. Elle aimait d'instinct les âmes candides qu'on lui confiait et prenait plaisir à y cultiver le Bien.

On ne saurait le nier, il y a entre les coeurs

MAIRIE  
DE  
LIGUEUX (Dordogne)

Pré. ÉTAT FRANÇAISE

# EXTRAIT DES ACTES DE MARIAGES

du onze juillet mil huit cent trente

## ACTE DE MARIAGE

de Pochet Annet

domicilié à Cubzac

né à Cubzac

le douze Novembre mil sept cent quatre-vingt-dix-sept

fils de Pochet Jacques

et de Faucault Gabrielle

décédé au château de Labarre le 23 octobre 1878 âgé de 81 ans  
(Cimetière de Cubzac)

D'UNE PART

Et Desvaux Anne Clorinde

domiciliée à Ligueux

née à Ligueux

le quatre Vendémiaire mil 1801 cent

fille de Desvaux Pierre

et de de Toucault Marie Antoinette

veuve de décédé le 11 juillet 1881 âgée de 80 ans  
à Labarre

D'AUTRE PART

Madame Van Havel née Anne Hélène Pochet

Délivré sur papier libre pour renseignement administratif.

née à aux Sautys, le

1839

En Mairie, le

Décédée à Labarre

le 8 octobre 1889 âgée de 50 ans

mil neuf cent

Le Maire,

Aux obsèques de Madame Pochet, à chacune des personnes portantes du drap mortuaire, il fut offert un chapelet

1889

89

1889

REPUBLIQUE FRANÇAISE  
DÉPARTEMENT DE LA DORDOGNE  
Mairie de LIGUEUX (Dordogne)

# ACTE DE NAISSANCE

(1) Date de la déclaration de la naissance (en toutes lettres)

(2) Nom et prénoms de l'enfant

(3) Date de naissance (en toutes lettres)

(4) Nom et prénoms du père.

(5) Nom et prénoms de la mère.

(6) Indiquer, s'il y a lieu, les mentions mises en marge de l'acte.

Le (1) treize janvier mil huit cent trente et un a été inscrite sur le registre de l'état-civil la naissance de (2) Pochet Augusta Marie Antoinette née le (3) douze janvier mil huit cent trente et un à Ligueux, arrondissement de Périgueux, département de la Dordogne, fille de (4) Pochet Anne et de (5) Desvaux Anne.

(6) En marge de l'acte ci-dessus se trouve transcrive la mention suivante

Des deux sœurs : Elisa née en 1932, veuve de Louis née en 1933. Mme Maynard morte à 88 ans à Burgos n'a pas obtenu son mariage, a failli demander la séparation d'avec son mari qui avait la réputation d'être intraitable. Mme Maynard venait constamment à Périgueux pour se recueillir auprès de Mari Angèle qui affirmait que la séparation ne se fit pas. Mme Maynard a préféré se faire enterrer à Culpa, avec ses parents et son mari. Rude chose que de l'être avant de son mari

Pour extrait conforme délivré sur papier libre pour

1933  
89  
1921

le \_\_\_\_\_ mil neuf cent quarante \_\_\_\_\_

Pour le Maire  
L'Adjoint délégué,

marqués pour la Virginité une affinité secrète, un lien mystérieuse qui crée les affections fortes et pures. Dans le regard limpide d'Augusta, M<sup>e</sup> Aline avait-elle vu le secret du Roi? je ne sais, mais elle eut toujours pour cette enfant une véritable prédisposition la nommant tout bas "sa perle" et ne parlant d'elle, comme une mère, qu'avec attendrissement et fierté.

Les délices de la première communion (faite le 18 mai 1845) demeurerent cachées à tous, Augusta ayant enfermé dans le plus profond de son âme le souvenir de cette solennelle rencontre avec celui qui l'avait jusqu'alors aimé sans presque le connaître et qui déjà pourtant, avait ravi son cœur. Les joies célestes de cette enfant généreuse et pure ne furent connues que de Dieu Seul, mais il est bien permis de supposer que le Vin qui fait germer les Vierges enivrit son âme innocente jusqu'à la passion de la Souffrance, jusqu'à la folie de la Croix qui (de concert avec la plus miséricordieuse mansuétude) ne cessèrent dès lors de déborder du cœur de notre Mère.

Au reste Jésus la conduisit bientôt dans la solitude pour parler plus éloquemment à son cœur. Des circonstances, aussi providentielles qu'imprévues, ayant amenué l'enfant au Monastère de Ste-Ursule pour la cérémonie de la Confirmation, le calme et le recueillement du cloître, les exercices de piété si réguliers et si fervents, surtout la collaboration avec l'hostie du tabernacle, furent pour Augusta un délice et avant goût de la vie religieuse objet de ses désirs enfantins. Autour d'elle, Maîtresses et compagnes apprirent et aimèrent à l'envie cette fillette si humaine, si douce, si pieuse, si bonne et, en quelques mois, se forma des liens si forts que la mort sépara à jamais les roupies, témoin le religieux attachement qui unit dès lors Augusta à Mère Saint Joseph avec laquelle elle correspondit jusqu'à son dernier jour.

La Confirmation, reçue le 10 août 1846, fut pour la chère enfant le prélude d'une vie nouvelle. Le jour ce jour, Augusta fut certainement consacrée à

plénitude des dons du Ciel, car tout dans ses actes et sa conduite porta désormais le sceau du Saint-Esprit et c'est à partir de ce moment que l'on vit naître et grandir cette dévotion fit en elle la dévotion au divin Paraclet.

les délices de sa vie religieuse et d'autre part, des glories, elle

s'efforce d'incul-

quer à ses filles

l'amour de Celui

que, dans son

langage imagé,

et charmeant,

elle nommait

toujours : " Le

Saint Secourtoire "

L'Esprit de Dieu se plaît parmi les lis. Il piet donc possession pour jamais de l'âme virginal qui souriait si largement à Lui et s'abandonnait sans réserve à son action toute puissante.

Ainsi éclairée, instruite et fortifiée, Augusta occupa sa place dans le cercle de la famille .... Oh ! les belles années qui passèrent alors ! L'aimable vie entre ce père et cette mère se complaisant en leurs enfants et ces jeunes filles se modélant sur leurs parents ! L'heureux échange de tendre protection et de délicate économie - sance, d'amour viril et d'enthousiaste piété filiale !

Tout souriait aux jeunes filles : le passé riche d'honneur, le présent véritablement acquis, l'avenir plein de séduisantes promesses. Le passé grand et pur leur formait une aureole de considération et de respect. Madame Lochet était issue des de Tocould par sa Mère et pour être moins connue et moins célèbre le nom des Desvaux que portait son père n'était ni moins honorable, ni moins honoré, ni, surtout, moins chrétien. Un membre de cette famille, chanoine de la Cathédrale de Périgueux, avait sauve pendant la révolution les reliques de Saint Siméon de Limousin et les vétérans de la région conservent encore quantité de faits transmis de père en fils et sous à la louange des familles Desvaux et Lochet

Nos jeunes filles n'étaient pas pour rompre cette longue chaîne forgée par la foi, ciselée par la charité, trempée par la bravoure. Qui aimait à les voir passer suavement modestes, et simplement gai- ciuses. Les domestiques, les pauvres, les voisins trahissaient l'aimable secret de leurs vertus et renchérissaient à l'envie sur leur boîte charmante et sur leur généreuse charité. Le cercle des amis et des connaissances n'était ni ni moins admirateur, ni plus discret ... Bientôt une forme des

jets d'aillance et les Soeurs d'Augusta quittaient le  
soit paternel. On la pressait d'imiter leur exemple  
et de fonder elle aussi un foyer. Elle était si bien  
faite semblait-il pour gouverner une famille et  
pour faire rayonner autour d'elle le bonheur et la  
paix!.. La jeune fille résista à toutes les instances  
des longtemps, n'appartenait elle pas à Jésus?  
Mais si elle n'ambitionnait pour elle-même  
aucun bonheur humain, Augusta était moins dé-  
sintéressée lorsqu'il s'agissait de son père et de St  
Mélie. Elle les avait vus pleurer lorsque ses Soeurs  
s'étaient éloignées joyeuses, elle ne pouvait se résigner  
à faire elle-même couler leurs larmes...

On a dit que la souffrance est la pierre de  
touche des grandes âmes et cette consécration do-  
loureuse avait fait défaut jusqu'alors aux membres  
de la famille Poche. Elle vint bientôt liées! Cet  
elle, impitoyable broyer tous ces coeurs si aimants.  
L'épreuve les trouva tous à la même hauteur de  
générosité et d'héroïsme: Une Soeur d'Augusta,  
Mme Hypolite Pradel, perdit son mari après  
quelques mois de mariage. Le coup terrible fut dé-  
cisif pour les projets d'Augusta: Court occupés à  
soler leur fille malheureuse, ses parents souffriraient  
moins de son départ et, de son côté, la jeune veuve  
se sentirait plus courageuse et moins affligée et  
redevenant utile. Court étant ainsi réglé par  
Providence, Augusta confia ses saints projets à ses  
parents. Hélas! elle rencontra une vive résistance  
et M<sup>e</sup> et M<sup>e</sup> Poche devinrent inflexibles lors  
leur chère Fille manifesta ses préférences pour  
le cloître. Décidée à appartenir à Dieu contre que  
court, mais hésitant encore à agraver les dou-  
cuisantes qui torturaient les coeurs des deux,  
jeune fille demeurait anxieuse se déifiant à  
fois de ses désirs, de son attrait et de son cor-

Dans l'affaire si grave de la vocation, le  
conseil sûr et désintéressé est toujours nécessaire.  
Le conseil, M<sup>e</sup> Poche vint le demander à M<sup>e</sup>

l'évêque. Monseigneur Georges Massommea reçut la jeune fille avec beaucoup de bonté. Il l'écucha, comprit ses incertitudes, ses perplexités, ses angoisses et, d'après l'inspiration de Dieu, il bracha la difficulté d'une manière aussi prompte qu'inattendue !.. C'était l'époque où Mgr Georges opérait la fusion des diverses Communautés de Sainte-Marthe dans son diocèse et travaillait à l'extension du Noviciat de la Congrégation. Sans hésiter, il indiqua à la nouvelle religieuse le Couvent de Sainte-Marthe de Lérigueux et celle-ci, obéissant à la voix qui la guidait, ne tarda guère à aller frapper à la porte de l'asile bénit dont elle devait être un jour l'une des plus fermes appuis.

Elle y entra le 16 février 1883 à l'âge de 22 ans. Toujours elle regretta de n'avoir pas consacré au Seigneur les premières de sa jeunesse et chaque fois ~~une enfant~~<sup>que</sup> ~~voulait~~<sup>elle</sup> venir à la postulat. Ses regrets se faisaient plus vifs et on l'entendait répéter : « Ah ! je n'ai pas eu un pareil bonheur ! J'étais si âgée moi lorsque je suis entrée !.. »

Cependant si l'immolation avait un peu tardé, il n'en fut jamais de plus généreuse et de plus complète. Jamais une résistance à la grâce n'altéra la perfection du sacrifice. Aussi quelle ne fut pas la ferveur de son année de postulat !.. Pour en avoir une idée, il suffit de parcourir les notes intimes et les résolutions qu'elle écrivit à cette époque. Nous y relevons les lignes suivantes : « La religieuse ne se fait pas en un jour ; il lui faut du temps et du travail pour être telle que l'artiste divin l'a conçue dans son éternelle préscience. La statue a besoin d'être conçue, exécutée, destinée, de même l'âme religieuse. La statue est destinée à représenter un personnage illustre, à faire ressortir les mérites de l'artiste, à orner l'endroit où elle est placée. La religieuse est destinée à représenter Jésus, elle doit être un autre Christ, elle doit faire admirer les miséricordes divines, elle doit orner et parfumer la Maison de Dieu par sa vie pure, douce, pleine de vertus, elle doit éveiller les yeux

du céleste époux et rejoindre Son Coeur. Abandonnons nous donc sans réserve entre ses divines mains, laissons-le agir en nous autant qu'Il le voudra. Ne précipitons rien, mais laissons l'artiste divin bûcherer en nous peu à peu Son image. Soyez contentes à rester auprès de Lui dans la Sécheresse comme dans la consolation. Priez la Sainte Vierge de nous aider à supporter courageusement les blessures par lesquelles le céleste Sculpteur nous fait mourir à nous mêmes afin que nous ne vivions plus qu'en Dieu de Dieu et pour Dieu."

Ce résumé de la perfection devint dès le tout début de la vie religieuse le secret de la vertu de cette âme aussi ardente que pure: désormais elle vécut en Dieu, de Dieu, pour Dieu. Toute la vie de notre vénérée Mère Angèle est contenue dans ces trois mots. Son maintien humble, simple et digne rappelait constamment la présence de Notre Dame; ses paroles distillaient toujours la douceur de Jésus; toutes ses actions enfin étaient trop bien marquées au coin de la perfection pour qu'il fut possible de leur attribuer un mobile autre que le divin amour. Ce fut donc avec une grande joie que nos Vénérés Supérieurs admirent Augusta à recevoir le Saint Habit le 7 Novembre 1854.

La veille de la Cérémonie, les jeunes fiancées de l'Aneau eurent à essayer leurs virginales parures. À défaut d'élegance la Simplicité en faisait tout le charme. Seul un des costumes franchait totalement sur la fraîcheur des autres: la jupe jaunie, le voile était épais, flasque, les fleurs demi-fanées, tout était disgracieux. Mais tandis qu'instinctivement ses compagnes se détournaient de la malencontreuse follette, Augusta s'approcha vivement des vêtements dédaignés et s'écria joyeuse: « Voici ma part. Le costume là sera le mien!... » Elle vit en effet à l'autel le lendemain avec ces marques supérieures de son dédain pour les vanités.

monde et elle parut devant sa famille avec autant de grâce et d'aisance que si elle eût été richement vêtue.

Un Noviciat commencé avec tant de générosité ne pouvait manquer d'être bénit et fécond. Augusta, devenue Soeur Marie Angèle, réalisa surabondamment les espérances de la Maîtresse des Novices, Mère Roumagère (digne en tout point de cette noble sœur), et du zélé Directeur de la Communauté, M<sup>e</sup> l'Abélé de Montbrun, tout dévoué à la Congrégation. Elle ouvrait simplement son cœur à ceux qui avaient mission de la conduire et ils en demeuraient ravis.

Mais la Mère, aussi perspicace qu'elle était sage et ferme, le directeur, aussi docte qu'il était prudent, n'oubliaient point que les Saints se forgent sous le marteau de l'humiliation, dans le creuset de la souffrance et ils se servaient de ces moyens pour élever bien haut, par le dépouillement d'eux-mêmes la future épouse de Jésus. Si Angèle s'abandonnait docile, laissant joyeusement la voie de Sacrifice, agissant à toute heure contre sa nature, ses goûts et ses attractions. Cette lutte de chaque instant demeurait cachée à ceux qui n'avaient pas mission de la connaître.

La Communauté, le Noviciat, l'essaim joyeux des jeunes prétendantées ne la soupçonnerent jamais. La Sécurité du visage de S<sup>e</sup> Angèle, son bon Sourire, sa charmante égalité d'humeur, son aimable gaîté à l'heure des sécrétions, son empressement joyeux au travail, quel qu'il fut, son dévouement constant si spontané, si gracieux, sa ferveur calme et tranquille, tout était de nature à persuader à son entourage que la chère Novice suivait une vocation d'attrait. Certes il en était ainsi, mais l'impulsion qui la poussait à remplir parfaitement ses devoirs, à se livrer corps et âme aux œuvres que on lui confiait c'était l'attrait, c'était la passion de l'abnégation, de l'immolation, du Sacrifice ! Elle gravissait vaillamment son Calvaire.

S<sup>e</sup> Angèle savoura particulièrement la singulière amertume de se croire inutile à la Congrégation qui

l'avait accueillie dans son sein. Il se désolait de ce qui'elle appelaient "son incapacité." Elle eut ouïe que'il lui fut donné d'acquérir des connaissances variées et étendues afin d'avoir un champ d'apostolat plus vaste et plus fécond pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. Un jour que ce chagrin et ces désirs se faisaient plus intenses S. Angele vint les confier à sa Maîtresse. celle-ci la reçut avec bonté, l'écouta avec attention, puis, attachant sur elle un doux et profond regard: "Mon enfant, lui dit-elle, vous ne devez plus apprendre et Savoir qu'une chose: Jésus et Jésus crucifié! C'est là l'unique Science nécessaire pour faire le bien." Encouragée par ces nobles paroles, S. Angele fit faire ses regrets et ne songea plus qu'à copier le divin Modèle. C'est en y travaillant qu'elle atteignit l'époque de ses voeux faits, en la fête de St Stanislas, le 13 novembre 1853. Elle écrivait ce jour là:

"J'ai étudié bien insuffisamment le divin Esprit auquel je viens de m'allier et la pensée qui me touche le plus est que mon époux est un épouse de Sang, d'humiliation, de Souffrance! Cette pensée me suit partout et me revient sans cesse à l'esprit. Au moment de ma consécration, je me suis demandé: Que vais-je chercher dans cette alliance divine?... les joies?... les aises?... les commodités?... les joies de la vie? Non, car mon époux est un épouse de Sang et je ne serai pas dans les délices bandis que il est couvert de plaies et de meurtrissures. Mais-je chercher à l'estime, l'approbation, l'affection, l'admiration, les louanges des créatures?.... Non, car mon divin époux a souffert toutes sortes d'humiliations, de rebuts et d'opprobres. Mon divin époux s'est voué à la Souffrance par amour pour moi!.. oh! je viens chercher à souffrir toujours par amour pour Lui!..

Un peu plus tard, elle ajoutait ces mots: "A l'époque de ma profession, je me suis senti

remplie du désir de souffrir pour Jésus. Avec quel bonheur  
 je lui ai dit avant la Messe de Cérémonie : « Plus heureuse  
 que Isaac, ô mon Dieu, je connais la victime qui va vous être  
 immolée... Je le sais, ce ne sont pas les délices du siècle  
 que je suis venue chercher en religion, mais seulement  
 la Croix. Je la porte sur ma poitrine ; c'est le seul orne-  
 ment qui m'appartienne en qualité d'épouse d'un Dieu  
 crucifié. Aussi j'accepte toutes les peines, toutes les em-  
 barras, toutes les souffrances extérieures et intérieures  
 qu'il plaît à la divine Providence de m'envoyer  
 Ne dois-je pas me rappeler sans cesse que je me suis  
 vouée à la Croix en embrassant la vie religieuse : O  
 mon Dieu, je vous en prie, donnez-moi l'amour de  
 la Croix qui doit caractériser vos épouses. Je suis en  
 ce moment dans la disposition de tout souffrir par  
 amour pour Vous, et il me semble que je serais mal-  
 heureuse si Vous ne me fuyiez pas dans cette grâce  
 Que ce désir, aujourd'hui si ardent, ô mon divin Jésus,  
 ne se démente point dans l'occasion... J'ai été heu-  
 reuse de pouvoir dire en me laissant de la Croix  
 qu'on venait de poser sur ma poitrine : « Devoir  
 Jésus je la prends, je l'embrasse, je m'y étends avec  
 Vous. Plutôt mourir que de me rendre indigne  
 de vos faveurs et d'une union si élevée, en n'ai-  
 mant pas ce que vous avez aimé. Donnez-moi  
 le secret de vous faire aimer. Enseignez-moi des  
 industries pour y parvenir. Que mon cœur, je  
 vous en supplie, ait toute la capacité dont un  
 cœur est capable sur cette terre pour vous aimer  
 et pour vous faire aimer. Mais, pour cela j'upie  
 de toutes ses attaches, faites-en un cœur conforme  
 au Votre, tel que le désirez d'une épouse qui n'a pas  
 le cédé à personne en amour. Où ! Si mon esprit  
 n'est pas élevé, au moins que mon cœur aime ce qu'il  
 comprend assez pour l'aimer... D'ailleurs que  
 suis-je venue faire ici sinon souffrir, obéir  
 et mourir par amour ! »

C'est ainsi que l'amour de la Croix faisait  
 déjà les délices de notre jeune religieuse et qu'elle

prétendait suppléer, en aimant davantage, aux qualités de l'esprit dont (bien à tort) elle se croyait dépourvue.

Peu de jours après sa profession, S<sup>e</sup> Angèle fut chargée de la direction de l'asile du Choeur.

Désormais elle était sensiblement chargée de la Croix. Dieu commençait à satisfaire ses désirs de sacrifice et d'abnégation : les enfants qui devraient être c'étaient ces pauvres petits êtres qui vagabondent par les ruisseaux des rues sombres tandis que leurs mères gagnent péniblement le pain quotidien... L'air pur, le gai Soleil, le linge propre sont choses inconnues pour ces pauvres bébés que leurs parents n'ont pas le loisir de choyer et qu'ils

se verraienr obligés d'abandonner aux dangereux hazards de la rue si la Charité Chrétienne n'avait inventé les asiles. Celui où Mère Angèle accueillait sa petite famille ne ressemblait en rien aux confortables nurseries aux hall spacieux qui ont été depuis créés presque partout au bénéfice de la petite enfance. C'était une salle basse, mal éclairée, mal aérée, si ayant d'autre sol que la terre... La jeune maîtresse

passa neuf années entières dans cette pièce sombre, envahie de pauvres petits dont l'infirmité matérielle et morale était extrême & ils n'avaient trouvée est elle une Mère. Jusqu'à la fin la nature délicate et sensible de S<sup>e</sup> Angèle éprouva une vive répugnance pour un emploi si opposé à ses goûts et à ses ap-

titudes. Mais chaque matin elle puisait un nouveau courage dans la prière et dans la méditation de ce mot de Sainte Thérèse : « Tout passe ! » A la voir si souriante et si douce accueillir les Mères et caresser les petits enfants on ne devinait point ce que leur contact leur causait de répulsion, mais on songeait à Notre-Seigneur disant : « Laissez venir à moi les petits enfants, car le royaume des Cieux est à eux & ceux qui leur ressemblent ». Elle y songeait aussi et s'efforçait d'agir comme le divin Maître. Au reste, elle y réussit pleinement. Rassurant les pauvres

qui se déparaient pour la première fois de leurs petits enfants, ayant pour toutes des paroles d'affection qui se déparaient pour la première fois de leurs petits enfants, ayant pour toutes des paroles d'affection

intérêt, de délicate charité, de tendre compassion, elle fut bientôt la consolation, le soutien, l'espérance des pauvres familles de la paroisse Saint-Front. On l'aimait comme une Mère, on la vénérait comme une Sainte et, aujourd'hui encore, son nom est en bénédiction dans le quartier dont elle fut l'apôtre. Avec un tact esquis, en soulageant les corps, elle atteignait les âmes, en instruisant les enfants elle évangélisait les parents et trouvait de merveilleux secrets pour ramener au devoir ceux que le chagrin ou la misère ou avaient hâtas! écartés.

Toujours attentive, la bonne Soeur trouvait souvent aux mères un air triste et soucieux. Leur contrainte, leur sourire forcé trahissaient leur angoisse et il y avait des larmes dans leur voix quand elles prenaient congé de leurs enfants. Aussitôt, cherchant à les consoler, si Angèle rappelait que les petits ne s'ennuyaient pas à l'Asile. « Je le fais bien, ma bonne Soeur, répondraient elles en pleurant, mais ils n'ont qu'un morceau de pain et un jour c'est bien long!.. Alors, leur serrant la main: « Partez tranquille pauvre Mère, disait-elle tout bas nous y pourvoirons et vous verrez que tout ira bien. A midi, en effet, l'enfant avait une petite soupe et son morceau de pain sec était devenu une grosse et succulente tartine de confiture ou de fromage sucré. Il le soir venu, les enfants ravis s'impressions de raconter à leurs mères dans leur langage naïf qu'ils avaient mangé « du bon de la Soeur Angèle!.. Que de merris les pauvres femmes lui prodiguaient alors pour ces galeries maternelles!

La bonne Soeur était tout pour les petits asiliens. Ils couraient à elle avec plus de confiance encore que à leurs Mères. Ils la trouvaient en effet beaucoup plus douce et meilleure, beaucoup plus aimable et plus gaie, toujours excellument bonne enfie. Des heures des récréations elle se multipliait. On la voyait faire à la ronde avec un groupe de fillettes, tourner la corde de celles qui l'avaient, bondir avec les toutes petites qui s'élançaient de la hauteur d'un banc. Les petits garçons la mettaient aussi à leurs bagarres

ébats : Ici on jouait à la poste et St. Angèle excitait les chevaux à courir et le postillon à faire claqués son fouet ; là c'était une partie de boules et elle lancerait la balle si haut et si loin que tous les garçons poussaient des hurrahs ébourdissants, les bambins allaient au pas en chantant et battant des mains. St. Angèle les rejoignait brièvement et accélérerait leur marche en les entraînant à sa suite et chacun avait ainsi sa part de l'aimable dévouement de St. Angèle.

Si les chers petits aimait leur bonne Maitresse dans les préaux et dans les cours, ils n'en la choisissaient pas moins aux heures des leçons que celle excellait à rendre attrayantes et à faire paraître trop courtes. Celles qui se faisaient à l'estrade avaient un charme incroyable. Personne ne bougeait ! L'auditrice tout entière était suspendue aux leçons de St. Angèle aussi, à cinq ans, non. Seulement on savait lire mais on récitat tout le petit catéchisme et l'histoire Sainte depuis la création jusqu'à la longue et belle histoire de Joseph. On connaissait aussi les premiers éléments de la géographie et du calcul, l'histoire des Mérovingiens et quantité de charmantes petites fables.

Pour récompenser la sagesse de ses petits élèves, presque toujours St. Angèle prenait son accord de l'autre et on chantait de beaux cantiques à la Sainte Vierge. On quittait à regret l'estrade pour le goûter. Cependant l'heure de la distribution des pastilles avait plus d'âges, aussi cette récréation commençait-elle par cette ritournelle cent fois répétée : " Que'il est bon, que'il est bon le bonbon de St. Angèle, qu'il est bon, que'il est bon et que nous tous nous l'aimons ! "

D'autre part la vigilance était si continue qu'au témoignage de la femme de piétre aucun accident ne s'est produit à l'asile pendant que notre bonne Mère en a été directrice.

Si on s'amusait et si on s'instruisait à l'Asile, on y prenait aussi. Dieu avait exalte

la touchante prière faite par la jeune professe le jour de l'émission de ses voeux : Hl lui avait donné le Sacré de le faire aimer. Elle excellait donc à inspirer la piété aux petits enfants. Ils priaient souvent et ils priaient bien. L'attitude profondément recueillie de leur Maîtresse saisissait tous ces petits qui aussitôt baissaient les yeux, joignaient les mains et s'efforçaient de répéter les paroles qu'elle prononçait avec une douceur céleste, comme pourraient le faire nos anges gardiens. On priait pour l'Eglise, pour la France, pour le Pape, pour les pieux, pour les morts, pour ses parents surtout. On priait aussi pour les petits chinois car tous les aînés à cette époque étaient associés à la Sainte-Enfance. Le zèle pour le rachat des petits infidèles était même si grand que les enfants ramassaient les chiffons et le papier afin de les vendre et de former ainsi la cotisation de ceux qui ne pouvaient verser leurs soixante centimes. Beaucoup d'enfants se privaient de tous les petits sous qu'ils recevaient parfois et les donnaient à St Angèle "pour acheter des petits chinois". Que de bénédiction ont été ainsi attirées sur leurs pauvres familles ! Tout ce qui y survérait d'heureux semblait à ces chers petits venir directement de "leur St Angèle", car, dans leur délicieuse ingénuité, ils la croyaient aussi puissante qu'elle était bonne. « Maman, disait une petite fille, est-ce que St Angèle reste au ciel ? » « Elle voit le Bon Dieu n'est-ce pas ? Oui ! quand je serai grande, je me ferai Soeur pour lui ressembler ! » Les parents n'étaient pas moins séduits. Un père de famille disait : « Je ne connais que deux religieuses St Angèle et St Suzanne, ce sont deux anges descendus du ciel ! »

Bien que notre Vénérée Mère semblât venir du ciel, elle foulait pourtant les sentiers de la terre. La Chère Communauté du Chouin était toujours sa demeure. Sa jeunesse et sa vertue l'ayonnaient aimablement dans le cercle des vénérables Anciennes qui y étaient demeurées après l'installation du Monastère à la Côte (avril 1856). Un désir de leur part était un ordre pour elle. Toujours prête à les obligez, elle s'estimait

heureuse de les servir. Celles qui survivaient encore racontaient, non sans émotion, combien S. Angèle était humble, respectueuse, déferente. Son humeur toujours égale, ses procédés délicats, son tact exquis, sa douceur angélique la faisaient apprécier comme un trésor par la C. E. tout entière. Mais S. Angèle se méprisait trop pour ne point trouver en elle-même quelque sujet de reproche. Un jour donc que, par suite d'un malentendu, S. Dussol avait été contrariée, S. Angèle s'examinant sévèrement, se persuada que cet incident n'était produit par sa faute. Le rendant aussitôt près de la Vénérable ancienne (alors Supérieure du Choir), S. Angèle lui fit de si humbles et repentantes excuses que S. Dussol en demeura confondue. La chère vieille aimait à rappeler ce trait et à redire l'admiration qu'elle en avait éprouvée, S. Angèle n'ayant absolument aucun tort à express ni aucun reproche à se faire.

Les compagnes de Noviciat de Mère Angèle avaient été dispersées dans les différentes maisons de la Congrégation. Elle était demeurée Seule près de Mère Magère qui, déchargée du Noviciat, encourageait encore cependant sa chère Fille à avancer vivement l'ouvrage de sa perfection. D'ailleurs l'Abbaye de Monthieux n'avait point abdiqué la gloire de son âme. Durant les années difficiles que nous venons d'enquêter, il fut son conseil et son soutien, comme il avait été son père à l'époque de sa formation religieuse. Malheureusement toutes ses lettres ne nous ont pas été conservées, mais le peu que'il en reste suffit à faire saisir les rapports qui existaient entre ces deux âmes si bien faites pour se comprendre. A la date du 6 mars 1857, M<sup>e</sup> de Monthieux écrivait : " J. M. Y. vive Jésus au désert ! " " Je n'ai pas, ma chère Soeur, après mon instruction au Noviciat, aller vous bénir pour le Carême. Je vous envoie donc cette bénédiction de bien bon cœur et vous remets discrètement aux espérances de Dieu. " Vous allez entrer en Solitude avec le Père Anselme

"Il vous conduira par ses précieuses voies de penitence jusqu'à la Cité de la paix. Suivez-les en silence et avec amour. Laissez les créatures s'écouler loin de vous. Restez avec le Maître, à ses affaires. C'est vous dire de vivre en ce "Saint Temps, plus encore que jamais, dans la retraite "de votre cœur. N'en sortez que pour l'Obedience et la "charité. Unissez bien vos petites œuvres à celles du divin "Pénitent. Soyez comme de moitié ensemble pour vos "mortifications et vos mérites. Si vous faites peu contre la "chair, faites plus par l'esprit et le désir du cœur. Excitez-  
"vous à aimer davantage par une assez fréquente pensée "de la Passion. Attendrissez-vous de compassion devant  
"l'image méditée du Crucifié. En un mot, desserrez votre  
"tête beaucoup plus près de la montagne des Oliviers, beau-  
"coup plus proche du Calvaire que du Thabor.  
"Je vous laisse toute seule en Jésus et vous reste uni de  
"sentiments dans Son divin Pouer.

### M. A de Monthoux

Le Vénérable Supérieur de la Congrégation, M<sup>e</sup> le Chanoine Guinières, Vicaire Général, n'apprécia pas moins l'Angèle tout dévoué à la Congrégation de Sainte-Marthie et désireux de tirer le meilleur parti possible des éminentes vertus de la jeune Soeur, il la fit placer, en 1864, à la tête de la petite Communauté de Vertillac fondée seulement depuis deux années. C'était en octobre, la nouvelle Supérieure comptait 33 ans et quelques mois. Elle accepta cette nouvelle épreuve avec la résignation serine qui avait toujours discrètement voilé les intimes douleurs. Elle s'était volontairement étendue sur la Croix; elle avait souhaité y souffrir avec l'Epoque divine, aussi sincère plainte, aucun regret n'échappait à ses lèvres lorsqu'il plaisait à M. S. de la crucifier davantage.

Pendant son séjour au Ploier elle s'était montrée le modèle de la religieuse humble, dépendante, respectueuse, dévote, à la tête de la petite Communauté de Vertillac, elle fut vraiment le type parfait de la religieuse Supérieure et le modèle de la religieuse apostre. Là, comme dans la paroisse de Saint-Trojet, son souvenir est demeuré

en vénération. Elle fut Mère pour les jeunes religieuses placées sous sa conduite, mère prudente et ferme, mais d'une bonté inépuisable. Une jeune religieuse fortement éprouvée par une maladie grave (Si Dosselée de Lamaze) ressentit, plus encore que les autres, les effets de son amour maternel. Elle eut le bonheur de mourir entre les bras de Mère Angèle qui ne la quitta qu'après avoir assisté son amie jusqu'au seuil de l'éternité.

La vie de dévouement de la jeune Supérieure était facilitée et adoucie par les pieuses exhortations de M<sup>e</sup> de Montbrun et par les encouragements de M<sup>e</sup> Jussiaux. Deux mois après l'installation de Mère Angèle à Vertillac, notre zèle Supérieur lui écrivait :

L'Évêché de Périgueux, 4 décembre 1861

Mea bonne et Chère Soeur,

Si votre lettre a été un peu tardive, son arrivée et son contenu m'ont amplement dédommagé du retard. J'y ai trouvé des dispositions que je connaissais déjà et je ne suis nullement étonné que Dieu ait permis que les débuts aient été un peu pénibles et qu'il accorde maintenant quelques petites consolations. À mesure que vous avancerez, vous receuillerez de plus en plus, j'en ai la confiance, le fruit de votre obéissance et de votre abandon à Dieu bénira toujours les efforts de votre dévouement et de votre zèle. J'espére aussi que la maison de Vertillac sera le modèle de nos petites Communautés. Ce que vous me dites de St X m'affermi dans cette confiance. Vos avis, vos conseils, vos exemples lui feront le plus grand bien. Vous pouvez lui dire que je veux être tenu au courant de ses progrès. Si nous marchons comme lorsque vous êtes partis nous. L'asile et le l'hôpital vont leur petit train et, si on ne vous écrit pas plus souvent ce n'est pas que'on vous oublie. Je crois pleinement à la raisonnable : la plaie n'est pas encore cicatrisée. Les sacrifices ne se consomment pas si vite. Mais laissons cela entre les mains de Dieu. Ne m'oubliez pas, ma bonne Soeur ! dans vos ferventes prières (Les miennes, toutes faites, qui elles soient ne vous feront pas défaut), et offrez l'assurance de mes sentiments les plus dévoués.

A la date du 11 Janvier 1869, il écrivait encore :

Mea bien bonne Soeur,

Lors même que vous ne m'auriez pas dit que vous m'avez fait participer aux vœux adressés par vous à Dieu au commencement de cette nouvelle année, j'aurais pensé que vous ne m'aviez point oublié en cette circonstance. Depuis long-temps je connais votre bon cœur et je suis bien persuadé que l'éloignement ne t'a point repoussé. Recevez donc mes remerciements et continuez à prier pour moi. De mon côté je me vous ai point oubliée : Mes vœux pour vous sont chaque jour plus étendus et plus pressants. Je ne dépasse point de la Supérieure le personnel de cette petite Communauté et, de grand cœur j'appelle sur toutes les bénédiction du ciel les plus abondantes. Du reste je suis heureux de voir que les grâces divines ne font pas défaut à notre Couvent de Verteillac. Le voilà en une très bonne voie, tout me fait espérer qu'il y marchera avec humilité et persévérance. Il y aura bien de temps en temps quelques épinettes, mais la grâce en adoucira l'amertume. Ayez de

Sigis : Yvriées. Y.G.

De Janvier à Juillet, il ne nous reste rien de la correspondance de Supérieure avec S. Angèle. Le 1<sup>er</sup> Juillet 1869, il lui envoyait les lettres suivantes :

Évêché de Lériguesse

Ma bonne et chère Soeur,

Tout cœur toujours filial n'a pas oublié que Saint Pierre est mon patron. Vous m'avez exprimé des vœux excellents, vous avez prié pour moi ce grand apôtre. Je vous en remercie, bonne Soeur Angèle, et vous prie de me continuer toujours vos ferventes prières. J'ai beaucoup de confiance en leur valeur aux yeux du Bon Dieu et j'en ai grand besoin.

Le que vous me dites de votre petite Communauté me fait éprouver une vive consolation. Vous voyez que si le Bon Dieu vous a chargée de la Croix de la Supériorité, & il a soin d'y ajouter de temps en temps quelques petits épreuves, Il a soin aussi d'alléger le fardeau et d'adoucir les amertumes lorsqu'il le juge à propos. Que ne puis-je aller voir par moi-même comment progresse le petit Couvent ! Cela serait pour moi une véritable satisfaction. Mais

je viens de faire un voyage qui a duré près d'un mois.  
Je ne puis donc me permettre de m'éloigner encore  
Quoi qu'il en soit, comptez toujours, ma bien chère  
Sœur, sur l'intérêt que je ne cesse de vous parler et  
sur mon dévouement le plus sincère.

Sig<sup>n</sup>: Jumieès, T. G.

Vers la mi-Juillet de cette même année 1865, devaient  
avoir lieu les élections triennales de la Sup<sup>e</sup> G<sup>e</sup> et de  
l'Assistante. Depuis la fusion, cette dernière charge avait  
été remplie par Sœur Clathilde Brugère. Cette excellente  
Mère étant décédée le 5 mai 1865, il était urgent de  
de pourvoir à son remplacement. Chacun songeait  
Mère Angèle si bien faite pour porter avec Mère du  
Doubs le fardeau de la Supériorité. C'était aussi  
le désir de la Sainte Réverende Mère et certes jamais  
désir ne fut plus inspiré de Dieu. Cependant il  
fut l'effroi en l'âme de St. Angèle. Ayant commu-  
niqué ses appréhensions au vénérable Supérieur  
elle en reçut la réponse suivante:

L'île de Lérigieuse, 19 Juillet 1865

Je viens vous dire en deux mots, ma bien chère Sœur  
de vous tenir parfaitement tranquille dans la grande  
affaire qui vous préoccupe. Je pensais bien que quand  
vous verriez votre nom sorti de l'urne, vous seriez vio-  
lement ému; mais, connaissant votre habitude d'ob-  
mission à la volonté de Dieu, j'ai pensé aussi que  
la première émotion passée, le calme renâtrait  
dans votre âme ... Continuez à vous tenir entre les  
mains de Dieu et à ne vouloir, quoi qu'il arrive  
que l'accomplissement de sa volonté. Au reste je  
vous effrayez pas trop: l'urne préparatoire a proposé  
votre nom avec quelques autres, peut-être l'urne  
définitive gardera-t-elle le silence sur le vote  
Je n'oublierai pas de vous recommander à Dieu  
et je compte sur un souvenir particulier dans  
précises pour votre bien sincèrement dévoué

Jumieès T. G.

Le résultat définitif des élections prouve à N<sup>o</sup> 1  
Jumieès que les craintes de Mère furent illuso-

rieusement fondue. Tout joyeux, il l'avertit aussitôt du rôle qu'elle était désormais appelée à remplir.

Échancré de Périgueux, 30 juillet 1869

Mea bone et chère Soeur,

Le Scrutin a été tenu hier soir. Son résultat fut et votre nom est sorti de l'urne électorale. Tout me donne la confiance que ce résultat n'est dû qu'à l'inspiration du Saint-Esprit. Vous devrez partager cette confiance et ne voir, dans la nouvelle mission qui vous est confiée que la volonté de Dieu. Je sais que vous ne l'accepterez qu'avec beaucoup de peine et de défaite de vous-même. Mais, rassurez-vous, Celui qui vous impose cette charge ne vous fera pas défaut et ne manquera pas de vous donner les moyens de la remplir d'une manière satisfaisante à ses yeux. Il est probable que la bonne Mère du Souvenir a déjà écrit; mais je n'ai pas voulu être le premier, non pas à vous féliciter, parce que aux yeux de la Foi il n'y a point lieu, mais à vous encourager et à vous dire que vous me trouverez toujours disposé à vous seconder. Je ne vous le dis aujourd'hui que pour 2 mots, avant longtemps j'espére vous le dire plus longuement.

Jurieën, Y. G.

Mme Angèle quitta aussitôt Vertillac pour la Maison Mère.

Lorsque N. S. fut attaché à la croix, cette croix fut élevée, balancée dans les airs, puis lourdement jetée contre le rocher qui devait la soutenir. Toutes les plaies de Jésus s'élargirent alors et les horribles souffrances du Crucifiement, de la flagellation et du couronnement d'épine devinrent plus profondes et plus horribles encore.

Mme Angèle éprouva quelque chose de cette vive et poignante douleur en franchissant le seuil de cette Maison où elle était appelée à remplir les plus hautes fonctions et qu'elle ne devrait plus quitter. S'était-ce une révélation de Jésus crucifié à cette âme généreuse?... nous n'osions l'affirmer. Quoi qu'il en soit "l'Epoque de Sang" ne trouva point son épouse indigne de Lui, car, si à cet instant rapide, Mme Angèle fut en

perie à une angoisse indicible, son âme, toujours à la hauteur des événements, s'offrit de nouveau à Dieu comme victime et elle embrassa sans faiblir la nouvelle Croix dont le poids semblait devoir la briser.

Mère Angèle allait désormais seconder cette Vénérée Mère du Soulas dans sa mission difficile de Supérieure Générale. Leurs âmes étaient faites pour se comprendre. Les aptitudes et les qualités de l'une complétaient admirablement celles de l'autre.

Mère du Soulas personifiait la Foi. Religieuse dans la plus haute acceptation du mot, elle ne sait pas temporiser avec le devoir, même pour en assurer le succès, ni s'écarte en apparence du bon, même pour le mieux atteindre. Elle allait droit devant elle avec la tranquille fermeté, avec la confiance et sereine que donne l'accomplissement du devoir.

Mère Angèle pouvait se nommer la Charité. Douce et bonne pour tous, elle attirait et gagnait les cœurs. La mansuétude qui se dégageait de tout sa personne atténuaït ce qui ouvrait parfois un peu rigide dans l'autorité de Mère du Soulas. Modèle vivant de régularité, d'humble déference pour la Supérieure et les Sœurs âgées, de douce et maternelle condescendance pour les inférieures, Angèle visait toujours à une union plus parfaite avec son épouse Crucifiée. Le désir de lui ressembler, de l'imiter revient constamment ses notes intimes. Elle s'y point admirablement. Aussi ne résistons-nous point au désir d'en citer quelques fragments : Rétraite de 1866.

"Voici mon cœur, divin Jésus, je te le livre. Je ne vous demande ni douceurs, ni caresses, mais une volonté déterminée à consacrer le reste de mes jours..."

"Dieu m'a donné un entendement qui, par la connaissance des Créatures et de

"même, m'amène à connaître le Prophète et

"infinies perfections..."

"pas capable de pécher bien avant dans cette connaissance,  
et cependant nulle autre n'a jamais pu satisfaire mon  
coeur. Je me suis surprise à m'inquiéter souvent de n'être  
pas douée d'un esprit élevé, d'une intelligence supérieure  
pour mieux connaître Dieu et arriver, par ce moyen, à  
un plus grand amour pour Lui. Je l'ai bien compris,  
c'est un vain désir que celui-là ! Je connais assez  
Dieu pour consacrer à le Servir tout ce qu'il y a  
en moi de Santé, de force, d'intelligence, de talents,  
de volonté, de vie . . ."

"Une Religieuse doit être un Christ ! Que  
j'aime cette pensée ! Je ne l'ai pas toujours assez  
mise en pratique. Je la méditerai souvent pour la  
meilleure comprendre et ne me plaindre jamais qu'elles  
que soient les souffrances. J'ai été bien ménagée  
jusqu'à ce jour ! Mon bien-aimé vous avez eu pitié  
de ma faiblesse. Peut-être une peu plus tard me trou-  
verez-vous moins indigne de souffrir beaucoup pour  
votre amour, mais avec Vous, je cours en courroux, car  
je ne puis rien sans Vous. Je sais qu'il y a des âmes  
qui souffrent beaucoup et qui souffrent très bien  
Cela vous procure de la gloire, mon Bon Jésus et à  
elles des misères. Je le comprends, le moyen le plus  
efficace de travailler au Salut des âmes, c'est la  
souffrance endurée pour Jésus. Cette pensée m'ouvre  
toujours des horizons nouveaux et fortifiants.

"J'aime beaucoup aussi et je comprends  
tous les jours davantage cette pensée de St Paul :  
" J'accomplis en moi ce qui manque à la Passion  
de Notre-Seigneur J.C. Nous ne serons glorifiés  
que si nous souffrons avec Lui. Saint Paul  
Apostre de J.C. est victime avec J.C. Si je veux  
exercer un apostolat, il faut que je sois victime !

"La Croix qui m'a été donnée comme gage  
de mon alliance avec mon céleste époux est mon  
bâton de voyage, la consolation de mon ciel. Le  
Christ est en relief et à la oue de tous; mais sur  
le revers qui s'applique à ma joie, c'est moi  
qui dois être cloîtrée . . . Il mon Jésus crucifié qu'il

« fait bon vous méditer ! Je veux aimer la Croix  
 « pour vous prouver mon amour et ne jamais perdre  
 « de vue cette pensée Substantielle : « Par ma vocation,  
 « je suis un Christ »

Elle terminait par ce touchant colloque la mé-  
 ditation des deux étendards : « Je vous ai choisi  
 « librement au jour de ma Profession, ô mon Jésus  
 « Souffrirai-je maintenant en moi quelque partage ?  
 « ... que'il serait injurieux, ô mon Dieu ! .. Ne l'aïje  
 « point fait ?.. Si je ne me suis pas laudement dé-  
 « claré pour le monde après y avoir renoncée, estai-je  
 « pas entretenu ce petit monde intérieur qui m'empê-  
 « che l'amour propre, la sensualité, la vanité, le désir  
 « respect humaine ?.. Oh ! Sans doute j'ai quelquesfois  
 « contriste votre cœur adorable par mes inégalités.  
 « Pardon mon Jésus, pardon ; je m'enferme dans  
 « votre Coeur Sacré et là je vous dé fie de me dé-  
 « garder sans peine et sans amour. Désormais  
 « tout est pour Vous : cœur pour cœur, vie pour  
 « vie, tout pour tout. Quoi de plus nécessaire  
 « et de plus juste, ô mon Jésus ?.. quoi de meilleur !

Après avoir contemplé Jésus à Bethléem, elle  
 écrit : « Jésus se revêt des traits aimables d'un enfant  
 « ... un enfant !... on n'en a pas frayeur, on  
 « l'aborde sans hésitation, on l'embrasse, on l'aime,  
 « on le caresse !.. O Jésus, comme Vous aimez les pauvres !  
 « qui vont à Vous avec confiance, abandonnez, aban-  
 « dontez !.. car tous ces sentiments résument l'amour.  
 « Quelles verbes me pêche la Brèche ?.. toutes... Mais  
 « qui me frappent le plus sont l'humilité, la pauvreté,  
 « la mortification »

### Retraite de 1867

« Coeur de Jésus je m'abandonne à vous avec toutes mes  
 « inquiétudes et mes misères. Me voici pour chercher  
 « connaître votre volonté et vos desseins sur ma vie.  
 « Me voici pour subir toutes les incisions spirituelles  
 « qui seront nécessaires à la guérison de mon âme.  
 « Notre-Dame du Sacré-Cœur, ouvrez-vous que  
 « êtes ma Mère. St Joseph, mon aimé »

je compte sur votre paternelle tendresse. Mon saint ange gardien, Sainte Marthe, Sainte Angèle priez pour moi.

"Je suis pour quelques jours sous le regard de Dieu Seul  
 .... Le Coeur de Jésus est ma lumière, mon point  
 "de mire, mon tout! Que ce foyer divin m'éclaire, m'en-  
 "lèvaise, me purifie. Je suis créée pour connaître, aimer et  
 "servir Dieu. Les sentiments que cette considération  
 "a fait naître en moi sont : 1<sup>e</sup> Une vive reconnaissance  
 "pour Dieu qui, n'ayant aucun besoin de moi pour son  
 "bonheur, m'a cependant donné, de toute éternité, une place  
 "dans sa pensée et dans son cœur ; 2<sup>e</sup> un désir très  
 "ardent d'employer tout ce qu'il y a de force et de vie  
 "en moi pour servir Dieu et procurer sa gloire.

"Où! la douce certitude : être l'objet des pensées de Dieu,  
 "occuper une place dans son cœur !... Mon unique occupa-  
 "tion est de tout recevoir avec amour de la main pater-  
 "nelle de mon Dieu.

"Je suis religieuse pour arriver à la sainteté. Être reli-  
 "giouse et ne vouloir pas être sainte serait un contra-sens.

"Une religieuse est un être lié à Dieu doublement,  
 "d'abord par le baptême, ensuite par les liens sacrés de la  
 "religion.

"Quelle idée ai-je d'une religieuse sainte ?

"Mon idéal c'est une sainte dans la Congrégation de  
 "Sainte-Marthe ; c'est - à dire une Soeur ne faisant  
 "rien de singulier, rien d'extraordinaire à l'extérieur,  
 "mais toujours unie à Jésus par une continuelle assi-  
 "duite à la Règle, une obéissance d'enfant à ses  
 "supérieurs (quels que soient d'ailleurs son âge, son  
 "rang, l'autorité qu'elle peut avoir, l'influence qu'elle  
 "peut exercer ; un esprit de pauvreté qui refuse à  
 "travers son adresse à en cacher les actes ; une hu-  
 "milité vraie qui la fait passer inaperçue, une  
 "modeste gravité, un caractère enfin qui inspire  
 "le respect à tout le monde.

"J'ai vu une religieuse entourant ses supérieures  
 "d'amour et de déférence, enveloppant toutes ses Soeurs  
 "de la plus cordiale charité, supportant les travers,  
 "les défauts ou les fautes avec calme, sérénité, douceur